N° 488 — Tome CXXIX 16 Octobre 1918

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-neuvième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI BACHELIN, EDMOND BARTHÉLEMY, ROLAND BRÉAUTÉ, R. DE BURY, HENRY D.-DAVRAY, JULES CHOPIN, ÉZÉCHIEL, RENÉ KERDYK, P.-G. LA CHESNAIS, ARTHUR LANGFORS, ROGER MAURICE, PAUL MORISSE, A. PIERRE, CAMILLE PITOLLET, RACHILDE, CARL SIGER, RENÉ DE WECK.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | **Étranger : 1 fr. 75.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

—

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVIII

SOMMAIRE

—

Nº 488. — 16 OCTOBRE 1918

ÉZÉCHIEL	*La « Résolution » de Sa Sainteté le Pape Benoît*	577
ROGER MAURICE	*L'Evolution des Méthodes d'offensive de 1915 à 1918* (fin)	599
RENÉ KERDYK	*In Memoriam*, poème	630
ROLAND BRÉAUTÉ	*Notes d'un Météorologiste aux armées* (I)	632
HENRI BACHELIN	*Sous les Marronniers en fleurs*, roman (I-VIII)	652

REVUE DE LA QUINZAINE

RACHILDE	*Les Romans*	684
EDMOND BARTHÈLEMY	*Histoire*	689
CARL SIGER	*Questions coloniales*	694
R. DE BURY	*Les Journaux*	700
RENÉ DE WECK	*Chronique de la Suisse romande*	705
HENRY D.-DAVRAY	*Lettres anglaises*	709
DIVERS	*Ouvrages sur la guerre actuelle*	714
DIVERS	*A l'Etranger* :	
	Autriche-Hongrie (Jules Chopin)	729
	Balkans (A. Pierre)	733
	Danemark (P.-G. La Chesnais)	736
	Finlande (Arthur Langfors	740
	Russie (A. Pierre)	743
	A travers la Presse (Paul Morisse)	746
CAMILLE PITOLLET	*Variétés : Un nouvel opéra de Mascagni : « Lodoletta »*	751
MERCVRE	*Publications récentes*	753
—	*Échos*	754

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

Modalités de la Souscription à

L'Emprunt de la " Libération "

Article Premier. — Une souscription publique sera ouverte le 20 octobre 1918 pour l'émission de rentes 4 0/0 autorisée par la loi du 19 septembre 1918.

Cette souscription sera close le 24 novembre 1918 au soir.

Art. 2. — Les souscriptions pourront être acquittées :

En numéraire (espèces, billets de la Banque de France ou, en Algérie, de la Banque de l'Algérie et, dans les colonies, des banques qui y jouissent du privilège d'émission);

En mandats de virement ou chèques à l'ordre des comptables du Trésor;

En coupons de rente française, échus ou à échoir, les 16 novembre et 16 décembre 1918;

En bons de la défense nationale et en bons du Trésor émis avant le 20 octobre 1918;

En obligation de la défense nationale;

En titres de rente 3 1/2 amortissable libérés avant le 31 janvier 1915 ou admis au bénéfice de l'article 17 de la loi du 31 mars 1916 et de l'article 8 de la loi du 30 juin 1917;

A concurrence de la moitié au maximum du montant total de chaque souscription, en coupons d'emprunts émis ou garantis par l'Etat russe, échus ou à échoir pendant l'année 1918, dans les conditions fixées par l'article 3 de la loi du 19 septembre 1918 et l'article 6 du décret du 24 septembre 1918.

Art. 3. — Les coupons de rente française, échus ou à échoir les 16 novembre et 16 décembre 1918, seront repris pour leur valeur nominale.

Les arrérages des rentes nominatives seront admis en libération des souscriptions reçues à la caisse centrale du Trésor, dans les trésoreries générale, recettes des finances et perceptions.

Les rentiers auront la faculté d'effectuer leur souscription à l'une de ces caisses, même si les arrérages de leurs titres n'y sont pas assignés : ils devront, dans ce cas, déposer leurs titres entre le 10 octobre et le 10 novembre 1918.

Art. 4. — La valeur de reprise des bons du Trésor sera :

1° Pour les bons émis avant le 13 juillet 1918, le prix d'émission, augmenté des intérêts, au taux propre à chaque bon, courus depuis la date de l'émission jusqu'au 24 novembre 1918;

2° Pour les bons émis à partir du 13 juillet 1918, le prix de remboursement diminué des intérêts, au taux propre à chaque bon, restant à courir entre le 24 novembre 1918 et l'échéance.

Art. 5. — Les bons ou obligations de la Défense Nationale, les titres de rente 3 1/2 0/0 seront repris avec valeur au 24 novembre 1918. Le prix en sera calculé conformément aux dispositions respectives des décrets des 13 septembre 1914 et 10 août 1915, 13 février 1915 et 9 février 1917, et 11 septembre 1914.

La portion acquise de la prime d'amortissement des obligations décennales de la Défense Nationale est fixée à 1 fr. 10 par 100 fr. de capital nominal. La portion acquise de ladite prime pour les obligations quinquennales de la Défense Nationale sera calculée d'après le nombre de quinzaines courues depuis l'émission à raison de 0,45 0/0 par an du capital nominal, pour la première année, et de 0.47 pour la seconde.

Pour le calcul des intérêts à retenir sur le prix de remboursement des Bons de la Défense Nationale de 100 fr. et au dessus, on fixera les dates d'échéance en supposant qu'ils ont été émis les 1er, 6, 11, 16, 21 ou 26 de chaque mois, les Bons souscrits dans l'intervalle de ces quantièmes étant considérés comme émis au commencement de chacune de ces périodes. Les intérêts seront décomptés sur le nombre de jours restant à courir entre le 24 novembre 1918 et la date de l'échéance des Bons ainsi déterminée.

La majoration de 0,50 ou de 0,25 0/0 attribuée en vertu de l'article 2 de la loi du 19 septembre 1918 aux Bons et Obligations de la Défense Nationale émis avant le 15 septembre 1918 sera liquidée sur la valeur de reprise déterminée comme ci-dessus.

Art. 6. — Les Bons échus antérieurement au 24 novembre 1918 et non renouvelés seront repris pour leur valeur nominale augmentée d'une part de la majoration visée à l'article précédent et, d'autre part, des intérêts courus depuis le 15 septembre 1918 ou depuis leur échéance, si elle est postérieure à ladite date.

Pour l'attribution de la majoration de 0,50 ou de 0,25 0/0 les bons émis entre le 15 septembre et la date du présent arrêté et provenant du renouvellement de bons antérieurs seront assimilés aux bons émis antérieurement au 15 septembre 1918.

*

Art. 7. — Les coupons et arrérages de titres émis ou garantis par l'Etat russe, versés en libération des souscriptions, devront être accompagnés d'un bordereau portant la signature et l'adresse du souscripteur.

Le souscripteur devra produire les titres eux-mêmes sur la demande qui lui en sera faite.

En ce qui concerne les souscriptions faites par des intermédiaires, les coupons seront représentés, dans les versements effectués au Trésor, par des récépissés délivrés, contre remise desdits coupons, par les banques et établissements officiellement chargés du service en France des emprunts émis ou garantis par l'Etat russe.

La forme de ces récépissés, comme celle des bordereaux ci-dessus visés, sera déterminée par décision du ministre des finances. Ils devront comporter la déclaration que les coupons sont afférents à des titres détenus en France par des Français.

Lorsqu'il s'agira de titres nominatifs ou démunis de leurs coupons, les souscriptions correspondantes seront faites par les banques et établissements chargés du service desdits titres.

La délivrance des certificats provisoires pourra être différée pendant le temps nécessaire pour la vérification des coupons.

Art. 8. — Sous réserve des dispositions des articles 3 et 7 ci-dessus, toutes les souscriptions, quelles qu'en soient la nature et les modalités, seront reçues :

1° A Paris et dans le département de la Seine :

A la caisse centrale du Trésor public (pavillon de Flore).

A la recette centrale de la Seine, place Vendôme, 16.

A la caisse des dépôts et consignations, rue de Lille, 56.

A la Banque de France, rue Croix-des-Petits-Champs, et à ses succursales et bureaux auxiliaires.

A la Banque de l'Algérie, 217, boulevard Saint-Germain.

A la caisse du receveur municipal de la ville de Paris, à l'Hôtel de Ville.

A la caisse des receveurs percepteurs de Paris.

A la caisse des percepteurs des arrondissements de Saint-Denis et de Sceaux ;

2° Dans les autres départements ;

A la caisse des trésoriers-payeurs généraux et des receveurs particuliers des finances.

A la caisse des percepteurs.

Aux succursales et bureaux auxiliaires de la Banque de France ;

3° En Algérie :

A la caisse du trésorier général et des payeurs principaux.

A la caisse des payeurs particuliers.

Aux succursales et bureaux auxiliaires de la banque de l'Algérie.

Art. 9. — Toutes souscriptions ne comportant pas de versement en arrérages de rentes françaises nominatives ni en coupons d'emprunts émis ou garantis par l'Etat russe seront également reçues :

1° Dans toutes les recettes des postes et télégraphes et dans les établissements de facteurs receveurs ;

2° Aux bureaux des receveurs de l'enregistrement, des domaines et du timbre et des conservateurs des hypothèques ;

3° Aux bureaux des receveurs principaux et des receveurs particuliers sédentaires des contributions indirectes et, en Algérie, aux bureaux des receveurs des contributions diverses ;

4° Aux bureaux des receveurs des douanes de France et d'Algérie ;

5° Aux bureaux des préposés payeurs aux armées ;

6° Aux caisses d'épargne ordinaires ;

9° Chez les trésoriers généraux et comptables du Trésor français en Tunisie et au Maroc ;

2° Chez les comptables du Trésor dans les colonies.

Art. 10. — Les souscriptions reçues aux bureaux des préposés payeurs aux armées, aux guichets des caisses d'épargne ordinaires, aux colonies ou à l'étranger, devront être libérées immédiatement. Les souscriptions reçues aux autres guichets pourront être libérées en quatre termes, à savoir par 4 fr. de rente :

Le jour de la souscription..	12 fr. »
Le 16 janvier 1919..	19 fr. 70
Le 1er mars 1919..	20 fr. »
Le 16 avec 1919..	20 fr. »
	71 fr. 70

Les versements des deuxième, troisième et quatrième termes devront être constitués exclusivement en numéraire, en chèques ou mandats de virement.

Ces versaments seront reçus dans un délai de dix jours à compter de leur échéance, c'est-à-dire au plus tard les 26 janvier, 10 mars et 26 avril 1919. Ils se feront chacun en une seule fois.

Art. 11. — En cas de retard, le débiteur sera passible de plein droit d'intérêts envers le Trésor à raison de 6 0/0 l'an, à partir de l'échéance de chacun des termes. Le ministre pourra, en outre, déclarer le porteur déchu de ses droits et faire effectuer, sans mise en demeure préalable, la vente des rentes pour couvrir le Trésor des sommes qui lui seraient dues.

Des versements anticipés pourront avoir lieu, soit pour l'intégralité d'un ou de plusieurs termes, soit pour la libération complète du certificat d'emprunt. Il ne sera fait aucun escompte au souscripteur.

Art. 12. — Les souscriptions libérables immédiatement seront reçues à partir de 4 fr. de rente pour tout nombre entier de francs de rente.

Les souscriptions libérables en quatre termes ne seront reçues que pour 4 fr. de rente ou des multiples de 4 fr. de rente.

Les souscriptions devront être faites sans condition et le ministre des finances restera seul juge de leur validité.

Art. 13. — En aucun cas, il n'y aura lieu au payement d'une soulte par le Trésor. Lorsque la valeur de reprise des bons, coupons, obligations ou titres ne correspondra pas exactement à un nombre entier de francs de rente, la souscription sera portée au nombre entier de francs de rente immédiatement supérieur et la soulte restera à la charge du souscripteur.

Art. 14. — Il sera délivré aux souscripteurs soit des certificats provisoires au porteur munis de coupons semestriels, soit des certificats provisoires nominatifs : les certificats seront ultérieurement échangés, sous réserve de libération complète, contre des titres définitifs.

En raison des difficultés du moment, accrues encore par la lenteur des communications, le manque provisoire en librairie d'un certain nombre de titres et l'inégalité des majorations de prix, le Mercvre de France, *qui n'est d'ailleurs pas libraire détaillant, prie ses abonnés de ne pas lui demander présentement d'ouvrages publiés ailleurs que chez lui : il ne peut fournir que ceux de son propre fonds.*

LA « RÉSOLUTION »
DE SA SAINTETÉ LE PAPE BENOIT

—

Dans son oratoire du Vatican, Sa Sainteté le Pape Benoît est en oraison.

LA PRIÈRE DE S. S. LE PAPE BENOIT

O mon Dieu ! Voici que s'ouvre la cinquième année de la guerre. La fin de l'horrible fléau qui étend ses dévastations sur l'univers entier n'apparaît pas à l'horizon du temps. Je viens, en ce jour anniversaire, Te demander de m'inspirer, de me faire connaître tes desseins, de me dicter la conduite que je dois tenir.

Depuis que je suis dépositaire du pouvoir redoutable que tu confias jadis à l'Apôtre Pierre, je me suis épuisé en efforts sans cesse renouvelés pour essayer de mettre fin au conflit qui ensanglante l'Europe. J'ai, dans ce but, multiplié les tentatives, sans jamais me laisser décourager par les échecs. Mais, loin de s'apaiser, à mesure que marche le temps, l'incendie gagne de proche en proche. Maintenant l'univers entier est en feu.

Si j'avais toujours trouvé en face de moi des nations aussi favorables à mes projets que l'Allemagne et surtout que l'Autriche, j'aurais mené à bien la tâche pacificatrice que je me suis imposée. Les empereurs qui gouvernent ces pays ont accueilli mes ouvertures de paix avec une évidente satisfaction et un désir ardent de les voir aboutir.

Mais, tu le sais, ô mon Dieu, l'insuccès de mes tentatives est

imputable aux peuples de l'Entente. Ils ont accueilli par des sourires mes offres médiatrices. Ils ont paru croire qu'en faisant ces propositions, j'avais servi d'émissaire aux Empires du centre dans le but de favoriser les desseins de ceux-ci. Enfin, ils m'ont ouvertement reproché de n'avoir pas, dans la lutte, pris leur parti contre leurs ennemis.

En me confiant la direction de ton Eglise, Seigneur, tu m'as donné le gouvernement des intérêts spirituels des fidèles du monde entier, sans distinction de nationalités. Je suis leur père commun. Je n'ai pas à entrer dans leurs différends politiques ou nationaux. Au cours des âges, les gouvernements ont suffisamment reproché à mes prédécesseurs d'être intervenus dans les luttes politiques pour que je doive me mettre scrupuleusement en garde contre toute tentation de retomber dans les errements du passé!

Par cela même que je suis le père commun de tous les fidèles, je ne dois pas prendre parti entre mes enfants. Si je prends le parti de l'un, je suis forcé de condamner l'autre. En agissant ainsi, je sortirais de mon rôle de père, c'est-à-dire de protecteur. Et puis, si même j'avais eu le pouvoir et la volonté de le faire, comment aurais-je pu discerner les coupables, alors que ces peuples se lancent réciproquement à la face des accusations contradictoires? Comment pourrais-je, sans crainte d'erreur, reconnaître de quel côté sont les torts, en particulier les torts premiers?

S'il m'était possible de faire apparaître aux yeux de ceux qui me critiquent l'immensité des efforts que j'ai déployés pour amener la fin du conflit ou pour tenter de rendre moins cruels les procédés employés au cours de ces luttes effroyables, le monde serait surpris de mon œuvre. Si minimes que soient les résultats obtenus, j'ai la conscience en repos. Tout ce qui a été accompli par moi, les peuples le sauront plus tard et la postérité me rendra justice.

Cependant, ô Dieu tout puissant, peut-être n'ai-je point encore assez fait pour répondre à ton attente? Peut-être n'es-tu pas satisfait du sens et de la direction de mes efforts? Au moment où s'ouvre cette nouvelle année, je te demande de m'inspirer, de me conseiller, de me guider, afin que, au cours de ces douze mois dont nous venons de commencer à parcourir le cycle, je puisse, par des interventions plus judicieuses, par

des efforts mieux dirigés, obtenir cette paix après laquelle aspire ardemment mon cœur de père affreusement déchiré. *Da servis tuis, Domine, illam quam mundus dare non potest, pacem ! Amen.*

Sa Sainteté entre ensuite dans une méditation profonde au cours de laquelle Elle entendra des prières qui montent vers Dieu et des voix qui s'adressent à Elle personnellement.

LA PRIÈRE DE LA FRANCE

Notre Père qui es aux cieux, j'avais, tu le sais, les apparences d'une nation insouciante et légère. Mes enfants, fils d'un siècle sceptique, ne croyaient pas à la guerre. Peu à peu, je sentais s'engourdir en moi l'ardeur guerrière de ma jeunesse. Pendant que je m'assoupissais dans la quiétude, depuis des années, tapi dans l'ombre, l'ennemi héréditaire préparait contre moi la plus lâche et la plus odieuse des agressions. Un soir à jamais mémorable et qui sera maudit jusqu'à la consommation des siècles, les Germains se jetèrent brusquement sur moi. En un instant, tous mes enfants furent debout, se serrant autour de leur mère pour la défendre. Alors que, confiante dans la foi due aux traités, j'attendais leur assaut du côté de nos communes frontières, les Allemands violèrent la Belgique pour me frapper dans le dos. Je chancelai sous le coup. En peu de jours, une grande partie de ma terre fut la proie des Barbares. Ils s'avançaient en détruisant tout sur leur passage. J'ai été horriblement meurtrie dans ma chair et j'ai senti passer en moi le frisson de la mort.

Depuis quatre années, la plus belle partie de mon territoire, la plus riche à coup sûr, est la proie des Germains. Dans ces contrées jadis prospères, ils ont tout pillé, tout détruit. Ils ont brûlé les villages par milliers, coupé tous les arbres fruitiers, rasé les bois et les forêts, transformé le pays en désert à un tel point que les oiseaux du ciel n'y peuvent plus vivre et qu'ils ont fui ces terres désolées. Pour rendre mon peuple à jamais misérable, ils ont brisé les charrues, ils ont volé tous les instruments de travail. Les antiques cités qui étaient la parure et l'orgueil de mes provinces du Nord et de l'Est, riches par leurs trésors d'art, plus riches encore, ruches laborieuses, par le travail de leurs habitants, ils les ont anéanties de telle sorte

qu'il n'en reste pas pierre sur pierre. Ils se sont acharnés sur les églises, depuis les plus somptueuses jusqu'aux plus pauvres; sur les cathédrales magnifiques que la foi des ancêtres t'avait élevées, Seigneur! et dans lesquelles, depuis des siècles, montaient vers toi les chants de prière et les hymnes d'actions de grâce. Partout, ils ont massacré les hommes, les vieillards, par milliers, odieusement outragé les femmes, atrocement mutilé les enfants. Ils ont emmené sur la terre d'exil des populations entières et les ont réduites en esclavage.

Dans ces épreuves terribles, ô Seigneur! tu ne m'as pas abandonnée. Tu as permis que, par deux fois, sur la Marne, mes armées victorieuses arrêtent et refoulent l'envahisseur. Un à un, les peuples libres sont venus se ranger à mes côtés. Ma sœur la Belgique s'est sacrifiée pour moi. La fière Albion m'a, la première, apporté le secours de son immense puissance navale. Elle a mis à ma disposition ses richesses infinies. Elle a frappé du pied son sol et le sol de ses colonies et elle en a fait sortir d'innombrables légions. Elle amenait avec elle son fidèle allié le Japon. Mon autre sœur l'Italie, à laquelle me rattachent des liens très étroits et très doux, n'a pas tardé à s'unir à moi pour la défense de la civilisation latine menacée en ma personne par la barbarie tudesque. Le Portugal, l'Hellade, mère des lettres et des arts, berceau de la culture antique, ont revendiqué l'honneur de mêler leurs drapeaux aux miens.

Et voici que, révolté par les atroces et innombrables forfaits de mes féroces ennemis, comprenant que, si j'étais vaincue par les Barbares, si le germanisme était triomphant, c'était l'humanité tout entière qui était en péril, le monde à la veille d'être réduit en esclavage, voulant assurer parmi les peuples le triomphe de la liberté et du droit, le président Wilson a jeté dans la bataille les immenses ressources de la grande République des Etats-Unis. A sa voix, les Amériques se sont levées dans un grand frisson d'enthousiasme. Depuis des mois et des mois, franchissant sans cesse l'immensité de l'Océan, d'innombrables navires déversent nuit et jour dans mes ports des guerriers magnifiques qui viennent défendre la liberté du monde.

C'est toi, ô Seigneur! qui as permis tout cela. Dans ta sagesse infinie, tu as voulu que le droit fût respecté sur cette terre. Et, pour que la Barbarie ne régnât pas en souveraine

maîtresse, contre les peuples de proie, tu as dressé la coalition des peuples libres.

Pourquoi faut-il que, dans cette lutte effroyable qui met aux prises les Fils de la Lumière et les Enfants des Ténèbres, pourquoi faut-il que le Vicaire de ton Fils, le chef de ton Eglise, ton représentant sur la terre, soit demeuré indifférent? Pourquoi n'a-t-il pas distingué entre les victimes et les bourreaux ? Pourquoi n'a-t-il pas flétri les criminels ?

Demeurant impassible au milieu de l'Univers en feu, le pape Benoît prétend, pour excuser sa conduite, que les peuples aux prises sont ses enfants ; qu'il les aime d'un égal amour et que sans manquer aux devoirs de la paternité, il ne peut prendre parti pour l'un contre l'autre. Mais sont-ils ses enfants, le Bulgare et le Turc ? Et toi, ô mon Dieu ! lorsque ton peuple d'Israël a manqué à ses devoirs, ne l'as-tu pas, et à de nombreuses reprises, rudement châtié pour le ramener dans la voie droite ?

Ton Fils a donné à son Vicaire le pouvoir de lier et de délier, sur la terre comme dans les cieux. Et, aux mains des papes des temps passés, les armes spirituelles, rudement maniées, ont renversé les trônes, ébranlé les empires, frappé les peuples de terreur.

Pourquoi le pape Benoît, comme ses prédécesseurs n'eussent pas manqué de le faire en pareille occurrence, n'a-t-il pas, solennellement, *Urbi et Orbi*, dénoncé l'infamie des Fils du Mal? Pourquoi ne les a-t-il pas, à raison de leurs innombrables forfaits, retranchés de la Sainte Eglise, comme ils s'étaient eux-mêmes retranchés de l'Humanité?

Les saints Pontifes qui se sont succédé sur le trône de saint Pierre, à cause de l'attachement que je leur ai voué, à raison de l'ancienneté et du grand nombre de mes services, m'ont appelée la Fille aînée de l'Eglise. Ils m'ont, à travers les âges, prodigué les marques de leur amour, couvert sans cesse de leur protection. Et cependant, depuis quatre longues années, le dernier d'entre eux assiste au martyre de sa fille sans que de sa bouche paternelle un seul mot de reproche soit sorti pour flétrir les féroces bourreaux de son enfant.

Mais, si celui qui aurait dû me défendre ne l'a pas fait, toi, ô mon Dieu, tu m'as sans cesse soutenue, car la justice remplit ta dextre.

Dieu tout-puissant! Toi qui m'as faite belle, noble et grande, tu sais bien que si je disparaissais de la surface de la terre, c'en serait fait de tout ce qu'il y a de beau, de noble et de grand dans ce monde que tu as créé à ton image. Tu as voulu, pour le bien de l'humanité, que je continue à vivre. Tu panseras mes plaies. Tu guériras mes blessures, ô divin Père! Tu me rendras la santé et la force. Tu as si fortement trempé mon âme, tu l'as faite d'un métal si noble et si pur, qu'elle a supporté sans faiblir les chocs les plus terribles. Avec l'Espérance et la Foi, tu m'as donné la Force et la Volonté de vaincre. Et je te rends des grâces infinies, car voici qu'à l'horizon tu fais luire pour moi l'aube de la Victoire. Que ton saint nom soit béni!

LA PRIÈRE DE LA BELGIQUE

O Père tout-puissant, mon peuple, depuis sa naissance, était adonné aux travaux et aux arts de la paix. Race pieuse, de nos cathédrales, de nos églises, de nos monastères, sur toute ma Terre, la prière des foules, mêlée à la voix des cloches, s'élevait continue vers Toi. La loi de Dieu était dans le cœur du Roi Albert; la vérité était dans sa bouche; la justice réglait toutes ses actions. Ensemble, nous marchions dans la paix et dans le travail. Il conduisait mon peuple dans la voie de l'honneur. L'accord des grandes nations nous avait assuré que les horreurs de la guerre seraient évitées à notre territoire. Nous vivions dans le calme et dans la sécurité.

L'une des puissances qui avaient assisté à ma naissance et qui avaient garanti l'inviolabilité de mes frontières demanda un jour à mon roi de livrer passage à ses armées pour assassiner la France à coup sûr. Les Germains sont venus à moi, doux comme des agneaux, tandis qu'ils étaient des loups rapaces. Je n'ai pas tardé à les connaître à leurs actes. Ils commencèrent par me tenir des propos pacifiques, alors que la rage était au fond de leurs cœurs. Et, parce que mon roi s'est opposé à leurs prétentions injustes, parce qu'il a voulu défendre mon honneur, les Barbares se sont rués sur moi. En peu de jours, sur mes villes florissantes, sur mes riches campagnes, ils ont fait planer la désolation, la terreur et la mort. Ils m'ont foulée aux pieds dans leur colère; ils m'ont écrasée dans leur rage; ils se sont couverts de mon sang; leurs mains et leurs

visages en sont rougis. Ils ont frappé le pasteur et dispersé le troupeau. Mes enfants, comme des brebis égarées, se sont enfuis sur les routes de l'exil. Maintenant, sur les rives étrangères, ils pleurent la patrie perdue, comme jadis, assis aux bords du fleuve de Babylone, les Hébreux exilés versaient des larmes en évoquant le souvenir de Sion. Ceux qui sont restés sur la terre natale subissent depuis quatre longues années les plus indignes traitements. Les infortunés vivent dans le plus dur et le plus abject des esclavages. Il n'existe pas au monde un sort pire que le leur.

Dans le désastre effroyable qui a passé sur moi, il me restait mon âme, flamme pure qui continuait à briller sur les ruines de la patrie. Les Germains ont voulu me la ravir. Ils ont tenté de soulever les uns contre les autres mes fils de Flandre et de Wallonie, espérant déchirer le cœur de la nation comme ils avaient déchiré sa chair. Leurs criminels efforts sont demeurés impuissants.

Depuis quatre longues années, ô Seigneur, voilà quel est mon sort. Pour moi, le soleil s'est converti en ténèbres et la lune en un globe de sang. O vous tous qui passez par les routes de ce monde, arrêtez-vous et dites s'il est une douleur comparable à ma douleur!

Au récit de mes malheurs, de mes infortunes imméritées, l'Univers a frissonné de colère. Jusqu'aux confins les plus extrêmes du monde civilisé, tous, du plus grand jusqu'au plus humble, ont compris qu'en ma personne les règles les plus impérieuses de la justice, les droits sacrés sur lesquels reposent la vie et l'existence des nations, avaient été odieusement foulés aux pieds. Et, de toutes parts, sur tous les continents, les peuples ont flétri mes agresseurs et se sont levés pour ma défense.

Seul, au milieu de l'Univers débordant d'indignation, celui qui représente sur cette terre la plus haute puissance morale qui soit, le Vicaire du Christ, n'a rien dit. Il est demeuré impassible, sachant bien que s'il entendait mes plaintes et que s'il acceptait de connaître de la querelle, il serait forcé de condamner mes bourreaux.

Alors, voulant fléchir son cœur, le grand Pontife des Flandres a fendu les foules ennemies pour venir se jeter aux pieds du Père de tous les fidèles. Il lui a conté l'horreur des viols,

des meurtres et des assassinats. Il lui a montré, dans les rues, les cadavres des prêtres fusillés, les corps des religieuses, sanglants et outragés, pourrissant dans les carrefours. Il lui a dépeint l'horreur des incendies. Il lui a représenté l'anéantissement de tout un peuple, l'égorgement de toute une nation.

De la bouche de celui qui a le pouvoir de lier et de délier, il n'a pas été perçu au dehors une seule parole de réprobation. Pas un mot de commisération n'a été recueilli de ses lèvres. Il a craint, Sa Sainteté le Pape Benoît, s'il avait plaint tout haut la victime, s'il lui avait ouvertement manifesté sa pitié, que son attitude pût s'interpréter comme un reproche à l'adresse des bourreaux. Et, désespéré, le Pasteur a dû regagner les Flandres sans pouvoir apporter à son troupeau décimé autre chose que des phrases de banale consolation. Depuis lors, le cœur brisé mais l'âme invincible, le grand Cardinal se confine dans un silence obstiné et farouche en attendant l'heure.

Très saint Père! de la bouche de mes ennemis, tu le sais, il ne sort que le mensonge. Leur langue n'a jamais servi que pour la trahison. Leurs mains sont souillées de crimes et de leurs doigts le sang dégoutte. Moi, je suis un lys pur et sans tache. Ils m'ont poursuivie de leurs iniquités. Ils ont détruit ma maison. Ils m'ont arraché mon héritage. Ils m'ont donné pour nourriture le fiel, et le vinaigre pour boisson. Ils me tiennent sous leurs pieds nue et sanglante. Ils rient de mon agonie. Pourquoi ne viens-tu pas à mon secours?

O mon Dieu! si ton Vicaire a détourné ses regards de la plus jeune de ses filles dans l'épreuve douloureuse entre toutes qu'elle supporte avec courage et résignation, Toi, tu auras pitié d'elle. Ils espèrent en toi, ceux qui connaissent ton nom, Seigneur! Tu n'abandonnes pas ceux qui te prient. Chantez, ô mes Fils, le Seigneur qui habite le ciel, car *lui* ne dédaigne pas les prières des malheureux!

Seigneur! créateur de toutes choses, Dieu terrible et fort, juste et miséricordieux, toi qui seul es bon, toi le seul roi, tout-puissant et éternel, au milieu de mes tribulations réconforte-moi. Tu as éprouvé mon cœur et tu l'as trouvé pur et sans faiblesse. J'erre au milieu des ombres de la mort, mais je supporte mes maux avec courage, car je sais que tu es avec moi. Ne laisse pas mon âme se perdre au milieu des impies.

Soustrais-moi au contact des hommes de sang. Leurs mains sont chargées d'iniquités et moi, je marche enveloppée dans ma robe d'innocence.

Sois mon juge, ô mon Dieu! Discerne ma cause de celle de la nation impie. Ne détourne pas ton visage de ta fille malheureuse. Exauce-la promptement. Tiens mes yeux ouverts, ô mon Dieu! afin que je ne m'endorme pas dans le néant, car déjà le froid de la mort a pénétré jusqu'à mes moelles. Veille sur moi comme sur la pupille de tes yeux. Protège-moi de l'ombre de tes ailes!

O mon peuple! le Dieu qui juge les vivants et les morts se lève. Tes ennemis seront frappés de terreur. Ils s'enfuiront au son de sa voix, ceux qui te martyrisent. La droite du Seigneur s'est étendue sur moi. Je ne mourrai pas. Je vivrai et, jusqu'à la fin des siècles, je chanterai la Gloire de Dieu!

LE PROCURATEUR DE JUDÉE

La sept cent quatre-vingt cinquième année de la fondation de la Ville, j'étais procurateur de Judée pour Tiberius Cæsar Augustus Imperator. Un jour, les Princes des prêtres de Jérusalem m'amenèrent un homme qu'ils avaient condamné à mort, me demandant de confirmer la sentence et de la faire exécuter. M'étant rendu à Lithostrotos, où était le siège de ma juridiction, je m'assis sur mon tribunal et fis amener devant moi le condamné. Au moment où je commençais l'examen de la cause, ma femme me fit dire de ne point m'occuper de l'affaire; qu'un songe l'avait avertie qu'il n'en résulterait rien de bon pour moi. On devrait toujours écouter les femmes; elles ont souvent plus de sens que nous. Je négligeai les conseils de la mienne et mal m'en a pris. Je ne tardai pas à me convaincre que le condamné n'était pas coupable des crimes dont il avait été accusé. S'il eût été citoyen romain, je l'aurais renvoyé absous. Mais c'était un juif; ses juges nationaux l'avaient condamné. Je craignis, si je n'autorisais pas l'exécution de la sentence, de me mettre mal avec les chefs du gouvernement de la Judée et, pour m'éviter des ennuis, je laissai mettre à mort un innocent.

Ecoute maintenant ce que je vais te dire et fais-en ton profit au besoin: parce que, un jour, j'ai eu un moment de faiblesse; parce que, une fois, j'ai toléré qu'une injustice fût commise;

parce que, à propos d'une affaire qui m'apparaissait en soi comme banale, je n'ai su ni discermer mon devoir, ni prendre mes responsabilités, ma mémoire est depuis dix-neuf siècles l'objet du mépris des hommes.

SAINT GERVAIS

Il y a bien des siècles, les habitants de Lutèce, qui avaient pour moi une grande vénération, élevèrent à Dieu, sous mon vocable, une église d'une grande beauté. Dans ce sanctuaire, toujours très fréquenté au cours des âges, les fidèles adoraient le Seigneur en chantant les primitives mélodies instaurées par le Pape Grégoire.

L'empereur des Germains, dont les armées ont envahi le Nord de la Gaule, fit dresser une baliste d'une puissance extraordinaire pour lancer à de très grandes distances sur Lutèce des masses de fer d'un poids considérable.

Le jour anniversaire de la mort du Christ, à l'instant même où il rendit l'esprit, au moment où, partout dans les églises, la foule nombreuse des fidèles venait adorer le Sauveur du monde, le méchant empereur donna l'ordre de tirer sur la ville. Un énorme bloc de fer, qui renfermait du feu, creva les voûtes de mon sanctuaire et se brisa en mille morceaux, répandant la mort dans les rangs des fidèles pieusement agenouillés. Des hommes, des femmes, des enfants furent tués ou blessés par centaines.

On m'a rapporté que tu n'avais pas blâmé l'empereur des Germains pour avoir commis en un tel jour, à une pareille heure, un si abominable sacrilège. On m'a dit aussi que tu n'avais pas exprimé, publiquement au moins, à l'évêque et aux fidèles du diocèse l'horreur qu'a dû t'inspirer un pareil crime. On m'a même affirmé que tu avais laissé partir les pieuses victimes sans qu'une parole de bénédiction soit sortie de ta bouche en faveur de ceux qui étaient morts au pied des saints autels en adorant le Très-Haut.

Autrefois, les papes fulminaient des condamnations terribles contre ceux qui outrageaient la maison de Dieu. Pourquoi n'as-tu pas puni le roi barbare pour avoir aussi odieusement profané mon sanctuaire ? On dit que, récemment, tu as écrit un livre très long et très savant sur le droit canon. Ne contien-

rait-il plus de peines contre les misérables qui détruisent les
glises du Seigneur ?
Il paraît que l'empereur des Germains est un tyran redouté
u monde entier. On prétend qu'il est encore plus cruel que
éron. Celui-là était pourtant un tyran bien affreux. C'est sur
on ordre que Protais, mon frère, et moi, nous avons subi le
artyre. De notre temps, vois-tu, nous n'avions pas peur des
échants. Nous dénoncions impitoyablement leurs crimes,
chant bien qu'en le faisant nous nous exposions à souffrir
s plus horribles tortures. Je vois que les temps sont chan-
és.

LE PAPE GRÉGOIRE

Méfie-toi d'eux, mon frère. Je les connais, les Barbares d'au
elà les monts. Je sais leur besoin effrené de domination.
oute ma vie j'ai lutté contre eux pour défendre les droits de
int Pierre qu'ils avaient réduits à rien. Par la seule force des
rmes spirituelles, j'ai courbé jusqu'à terre le front orgueilleux
u plus insolent des Empereurs germaniques. Comme il avait
fusé de m'obéir, je lui retirai le gouvernement de toute
Allemagne et de l'Italie. Il est venu en mon château de
anossa, l'empereur Henri. Il y est venu pieds nus, en chemise,
umble et désespéré, pour implorer son pardon. Trois jours,
relottant dans la neige, il a attendu que je veuille bien l'ad-
ettre en ma présence. Et, des années après, il mourut à Spire
bandonné de tous, parce que je l'avais condamné.
Pendant des siècles les Empereurs germaniques, qui se pré-
ndent les héritiers des Césars de Rome, ont visé à la domi-
ation universelle. Toujours, ils ont rêvé d'asservir la Papauté
our s'en faire un instrument de gouvernement. Le premier
es papes, je leur ai tenu tête. Et je les ai forcés de reculer.
près moi la lutte a repris. Elle ne s'est éteinte que lorsque
autres puissances ont pris la défense de l'Eglise contre les
ntreprises des Germains.
Les voici pris d'un nouvel accès de folie, les Barbares d'au
elà les monts. Une fois de plus ils sont entrés en guerre
our asservir le monde. Les Francs et les Italiens qu'ils vou-
ient écraser furent toujours les plus solides appuis des papes.
n ménageant les Germains qui sont nos ennemis de tout
mps, en t'aliénant les hommes de la Gaule et de l'Italie qui

sont nos plus fidèles serviteurs, tu vas contre toutes les traditions, contre les intérêts les plus sacrés des successeurs de l'Apôtre. Et tu forges toi-même les fers qui tiendront captifs les Pontifes à venir.

Depuis quatre années l'Empereur germanique a noyé la terre sous des torrents de sang. Il a fait déborder la coupe des iniquités. Pourquoi n'as-tu pas marqué au front le monstre? Pourquoi n'as-tu pas dénoncé ses crimes à l'univers?

Tu as été établi par Dieu au-dessus des peuples et des royaumes. C'est à toi que s'applique la parole du prophète: « Je t'ai établi au-dessus des peuples et des royaumes pour que tu arraches et que tu détruises et aussi pour que tu bâtisses et que tu plantes. » C'est à toi qu'il a été dit : « Je te donnerai les clefs du royaume des cieux et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel. » Quel est celui qui commande à toute la famille? C'est le successeur de Pierre. Il tient le milieu entre Dieu et l'homme, moins grand que Dieu, mais plus grand que l'homme. Rien de ce qui se passe dans l'univers ne doit échapper à l'attention et au contrôle du Souverain Pontife.

Quel usage as-tu fait du pouvoir que Dieu t'a confié?

LE PAPE URBAIN

Au cœur de la France d'alors, au concile de Clermont, moi, le Pape Urbain, j'ai prêché la croisade. A ma voix, pour aller délivrer la Terre Sainte, le monde chrétien se leva. D'innombrables armées, pour obéir à la volonté de Dieu, se mirent en marche vers l'Orient. Et, quand mes yeux se fermèrent à la lumière du jour, j'emportai dans la Jérusalem céleste l'immense joie d'avoir soustrait le tombeau du Christ à la domination impure des Infidèles.

Un siècle ne s'était pas encore écoulé que les Saints Lieux retombaient au pouvoir des musulmans. En apprenant la fatale nouvelle, le Pontife qui occupait alors le trône de saint Pierre mourut de douleur. Depuis lors la chrétienté multiplia en vain les croisades. Les vagues successives parties de l'Occident vinrent mourir l'une après l'autre sur les sables du désert ou se brisèrent sur le roc dur des forteresses sarrasines. Jérusalem, le berceau de la Foi, demeura au pouvoir de l'Islam.

Et voici qu'à l'aube de ce siècle, l'événement formidable qui, sous mon pontificat, il y a plus de huit cents ans, avait secoué toute la chrétienté de longs frissons d'enthousiasme vient de se reproduire. Nouveaux croisés, des armées chrétiennes ont conquis les Lieux saints. Elles en ont chassé l'Infidèle. Pour la seconde fois, le Tombeau de Notre-Seigneur a été délivré. Les enfants du Christ ont fait retentir l'Univers de leurs cris de triomphe. Et, au fond de leurs sépulcres glacés, les saints prélats et les pieux chevaliers ont tressailli d'une céleste joie.

Il est singulier que toi, le Vicaire du Christ, toi, le représentant de Dieu sur la Terre, en apprenant cette éclatante victoire de la Foi, tu aies gardé le silence ! N'aurais-tu pas dû, pour remercier le ciel d'avoir permis que, sous ton Pontificat, cette chose inouïe qu'au cours des siècles de foi ardente, les chrétiens ont poursuivie de leurs efforts sans cesse répétés, ce rêve que des générations pieuses ont caressé sans pouvoir le réaliser, la *Récupération de la Terre sainte*, fût un fait accompli, n'aurais-tu pas dû faire éclater dans toutes les églises de la chrétienté les hymnes d'actions de grâces, le chant mille et mille fois répété des *Te Deum laudamus*, déclencher dans tous les clochers de l'Univers les joyeux carillons des cloches !

Lorsque tu comparaîtras devant le Juge dont la majesté te fera trembler et qu'il te demandera pour quelles causes tu n'as pas célébré comme il convenait de le faire, avec tout l'éclat qu'un événement unique comme celui-là devait comporter, la *Délivrance du Saint-Sépulcre*, que répondras-tu pour ta défense ?

Mon frère, je lis dans ton cœur. Si tu n'as pas osé célébrer la victoire de la Croix sur le Croissant ; si tu n'as pas placé au rang des grandes fêtes religieuses le jour de l'entrée des Alliés à Jérusalem ; si tu n'as pas exprimé aux glorieux vainqueurs la reconnaissance émue de la chrétienté tout entière ; si tu as, sur cet événemeut d'une incalculable portée, gardé le silence le plus complet et le plus absolu, c'est que l'ennemi de la foi, l'adversaire farouche et cruel du Christ, le Turc, est l'allié du Germain, et que tu ménages le Germain. Tu as tort. Tu devrais méditer ce que vient de te dire le Pape Grégoire. A travers les âges, la barbarie du Germain n'a fait qu'empirer. Ces jours derniers ils sont arrivés jusqu'à moi. Ils ont réduit en cendres ma ville na-

tale (1). Ils sont venus m'insulter parce que j'ai été un Pape français. Du haut de la colline d'où la vue s'étend au loin sur la vallée de la Marne et les plateaux d'alentour, je les ai vus à l'œuvre, les Barbares. Sur tout le pays que protégeait la bénédiction de ma dextre haut levée, ils ont répandu le sang à flots. Jusqu'aux confins de l'horizon, j'ai aperçu les lueurs des incendies. Et maintenant qu'ils ont fui vers le Nord d'une fuite éperdue, ce ne sont à mes pieds que ruines fumantes et villages désolés! Fils damnés de Satan, ils ont juré de détruire la douce France, ma patrie bien-aimée. O mon frère, si la France venait à périr, sois certain que c'en serait fait de la Papauté! Les successeurs de saint Pierre ne seraient plus que des fantoches sous la main de fer des Empereurs germaniques!

LE PAPE LÉON

Tu me reconnais, n'est-ce pas? Il n'y a pas bien des années que je suis entré dans l'Eternité. C'est sous mon pontificat que tu as fait ton éducation. Tu sembles cependant ne t'être inspiré ni de mes doctrines, ni de mes leçons.

Tu n'as rien compris, laisse-moi te le dire, au conflit qui bouleverse le monde. Crois-tu, de bonne foi, qu'entre ces nations qui, depuis des années, s'entr'égorgent, tu pourras, en te plaçant au milieu d'elles, les arrêter et faire qu'à ta voix, du jour au lendemain, elles s'embrassent comme des sœurs un moment en délicatesse?

Les causes du conflit sont bien trop complexes, bien trop profondes, les haines qui en sont résultées sont bien trop tenaces, les ruines entassées trop irréparables, pour que la lutte puisse prendre fin autrement que par l'anéantissement définitif et absolu de l'un des partis.

Au lieu de passer ton temps à chercher entre des adversaires irréductibles un terrain d'entente qui ne peut se rencontrer, que devais-tu faire? Veiller uniquement aux intérêts de la papauté qui sont les seuls que tu aies à envisager.

On ne peut pas dire que tu aies mal dirigé la barque de saint Pierre. La vérité est que tu ne l'as pas dirigée du tout. Tu l'as laissée à l'ancre. Et c'est le reproche que je t'adresse. A un moment où le feu est à l'univers, où ceux qui ont allumé

(1) Le pape Urbain II est né à Châtillon-sur-Marne. Sa statue monumentale s'élève aux portes de la petite ville, sur une hauteur dominant la rivière.

l'incendie sont connus, où des crimes atroces ont été entassés les uns sur les autres par l'un des partis en présence avec une surabondance que l'esprit a de la peine à se représenter, il est étrange que toi, qui représentes la plus grande puissance morale de l'univers, tu sois resté muet, comme si ces forfaits exécrables, auxquels tu assistes depuis quatre ans, ne t'intéressaient à aucun titre.

Lorsque de pareilles horreurs viennent à se produire, — le massacre systématique de centaines de milliers d'Arméniens n'est qu'un des crimes imputables aux Empires centraux et à leurs acolytes, — lorsque de pareilles horreurs viennent à se produire, il n'est pas possible que la bouche du Souverain Pontife reste obstinément fermée.

Quand je compare ta conduite durant ces quatre années, au cours desquelles les Impériaux se sont souillés de tous les crimes, avec celle de mon illustre prédécesseur, le Pape Pie IX, en face d'événements infiniment moins graves, je suis porté à faire sur toi d'étranges réflexions. Lors de l'écrasement de l'insurrection polonaise de 1863, les puissances de l'Europe avaient gardé le silence. Au cours d'une cérémonie qui avait attiré un nombreux public venu de tous les coins de l'univers, le pape Pie s'écria : « Non, je ne veux pas, quand je paraîtrai devant le Juge éternel, avoir à m'adresser ce reproche : *Vœ mihi quia tacui!* » (1) Quel abîme entre lui et toi !

Tu n'as jamais voulu écouter les réclamations des Alliés, alors que, peut-être sans t'en douter, tu faisais le jeu des Impériaux. Il a fallu, tout dernièrement, que le gouvernement chinois te rappelât à l'ordre, parce que, en qualité de nonce, tu lui avais présenté un des meilleurs agents du Kaiser.

On a dit de moi que j'ai été un pape diplomate. La vérité est que j'ai toujours eu de mes fonctions supra-terrestres l'idée la plus haute ; que j'ai toujours tendu à rendre plus éminent le pouvoir que Dieu m'avait confié.

Pour cela il faut savoir s'imposer au monde par ses actes, par ses paroles, par sa politique.

Lorsque les principes de la morale sont gravement offensés, si la Puissance qui représente la morale dans son expression la plus élevée n'intervient pas pour faire respecter les règles

(1) Le même fait est rapporté dans des termes à peu près identiques par M. Denys Cochin. V. *Marne et Piave*, « le Correspondant », 10 août 1918, p. 395.

violées et flétrir les coupables, elle perd, par son abstention même, toute autorité.

C'est ton cas. Crois-tu que la France, la Belgique et leurs Alliés te pardonneront jamais d'avoir couvert de ton silence les crimes des Germains? La France, j'ai eu bien souvent à lutter contre elle. Je n'ai pas toujours eu à me louer de ses dirigeants. Mais les Français sont gens d'esprit. Comme ils savent comprendre leurs intérêts, il est hors de doute qu'un jour à venir, ils se réconcilieront avec le Vatican. Tu peux te frapper la poitrine en te disant que, par ta conduite au cours de la guerre, tu auras rendu bien difficile, avant qu'il soit longtemps, un rapprochement qui aurait pu se faire presque à coup sûr lorsque la règne de la Paix sera rétabli sur la terre.

Les Alliés! Mais tu les auras irrités autant qu'il est possible d'irriter des peuples. Que la France n'ait rien à se reprocher, tu ne l'ignores pas. Que la Belgique ait été une pauvre victime, un agneau lâchement égorgé, tu n'oseras jamais le nier. Que les peuples d'Europe et d'Amérique qui sont venus à leur secours aient agi révoltés par les crimes des Impériaux, poussés par des considérations de justice, parce que les principes les plus sacrés du droit et de la morale ont été foulés aux pieds, c'est l'évidence même. Les Alliés ont, au cours de cette guerre, rendu à l'Eglise catholique des services immenses, ne serait-ce que la reprise de la Terre sainte sur les Turcs, alliés des Empereurs, et la délivrance du Tombeau du Christ ; ne serait-ce aussi qu'en empêchant la domination des Impériaux de s'établir sur le monde, et en sauvegardant par suite, en même temps que toutes les autres libertés, la liberté du Saint-Siège qui aurait péri avec le reste. Leur as-tu jamais adressé un mot de remerciement?

En face des Alliés, qui trouves-tu? Des nations qui, dans le passé, ont toujours voulu asservir l'Europe. Le Pape Grégoire vient de te redire comment, jadis, les Empereurs germaniques en usèrent vis-à-vis des Papes. Laisse-moi te rappeler que si Rampolla ne m'a pas succédé, c'est parce que l'Empereur Guillaume le soupçonnait d'aimer la France. Et alors, par les cardinaux autrichiens, humbles valets à ses ordres, il a fait jeter l'exclusive sur mon ami très cher, entreprenant, par cet acte, méprisable s'il en fut jamais un aux yeux de l'Eglise,

sur la liberté du Conclave, liberté qui avait jusqu'alors toujours été respectée.

Contre ces nations leurs crimes se lèvent de toutes parts, effroyablement accusateurs. Jette un peu les yeux sur les provinces du Nord et de l'Est de la France, sur la Belgique. Regarde la Serbie. Vois les millions d'Arméniens massacrés systématiquement avec la complicité de l'Empereur Guillaume, sinon sur son ordre. Des catholiques pourtant!

Tu vas bientôt te trouver dans une situation terriblement difficile. La victoire des Alliés est proche. Elle sera totale et absolue. Les Impériaux n'ont, à cet égard, aucun doute. Ils savent qu'ils sont irrémédiablement perdus. Tu es peut-être le seul au monde à croire à leur succès. Lorsque s'ouvrira le Congrès de la Paix, ne crois pas qu'on t'invite à prendre autour du tapis vert la place qui appartient de droit au Saint-Siège. Tu t'es plaint que l'Italie se soit opposée à ton admission à la future Conférence. Si nos compatriotes, qui sont la finesse même, ont demandé ton exclusion, c'est que, vois-tu, ils te connaissent. Ils savent que tu as toujours ménagé les Impériaux, que tu trembles devant eux. Pourquoi introduiraient-ils dans la place, sinon un adversaire déclaré, ce que tu n'es pas, tout au moins un personnage suspect de partialité envers leurs ennemis?

Si tu t'es lourdement trompé, je dois reconnaître que tes intentions ont toujours été pures. C'est pourquoi tu participeras aux béatitudes éternelles. C'est le désir de tout chrétien d'aspirer à sortir de la vallée de larmes pour contempler Dieu face à face. Aussi tu ne prendras pas en mauvaise part ce que je vais te dire. Depuis que tu es monté sur le trône de Saint-Pierre, le Tout-Puissant n'a pu t'ouvrir les yeux. Pour le bien de la Papauté, il serait possible qu'il te les fermât bientôt.

LA SECONDE RÉVÉLATION DE JEAN LE THÉOLOGIEN

Moi, Jean le Théologien, j'étais dans l'île de Pathmos lorsque, un jour de dimanche, j'entendis derrière moi une voix, éclatante comme le son de la trompette, qui me disait :

Je suis l'un des sept anges qui se tiennent devant le trône de Dieu. Viens, je te montrerai la condamnation de la grande prostituée qui a voulu subjuguer la Terre.

Et il me transporta en esprit, dans un désert. Et je vis une femme assise sur une bête couleur d'écarlate, pleine de noms de blasphème. La bête avait trois têtes et dix cornes.

Cette femme était vêtue de pourpre et d'écarlate, parée d'or, de pierres précieuses et de perles; elle avait à la main une coupe pleine des abominations et de la souillure de ses impudicités.

Et sur son front était écrit ce nom mystérieux : la grande Babylone, la mère des impudicités et des abominations de la Terre.

Je vis cette femme enivrée du sang de millions et de millions de morts qu'elle avait fait égorger. Et, la voyant, je fus saisi d'un grand étonnement.

Et l'ange me dit : Pourquoi t'étonnes-tu? Je te découvrirai le mystère de la femme et de la bête qui la porte.

Les trois têtes sur lesquelles la femme est assise sont le Hongrois, le Bulgare et le Turc.

Et les dix cornes que tu as vues à la bête sont les Peuples alliés qui haïssent la prostituée, qui la rendront désolée et nue, qui mangeront ses chairs et qui la brûleront dans le feu.

Car Dieu leur a mis au cœur d'exécuter ce qui lui plaît et d'avoir un même dessein. Et ils combattront ensemble jusqu'à ce que les paroles de Dieu soient accomplies.

Et la femme que tu as vue est la Germanie qui a voulu régner sur les rois de la Terre.



Après cela, je vis descendre du ciel un autre ange qui avait un grand pouvoir. Et la Terre fut éclairée de sa gloire.

Et il cria avec force et à haute voix et il dit : Elle est tombée, elle est tombée la grande Babylone. Et elle est devenue la demeure des démons et le repaire de tout esprit immonde et de tout oiseau immonde, duquel on a horreur.

J'entendis une autre voix du ciel qui disait : Les péchés de Babylone sont montés jusqu'au ciel et Dieu s'est souvenu de ses iniquités.

O peuples qu'elle a opprimés, nations qu'elle a foulées aux pieds, rendez-lui la pareille; rendez-lui le double de ce qu'elle vous a fait. Versez-lui à boire au double dans la coupe où elle vous a versé à boire.

Autant elle s'est enorgueillie et s'est plongée dans le crime, faites-lui souffrir autant de tourment et d'affliction; parce qu'elle a dit dans son cœur : Je veux être la reine du monde et dominer l'Univers et je ne verrai point de deuil.

C'est pourquoi ses plaies, la mortalité, le deuil et la famine, viendront en un même jour. Et elle sera consumée par le feu. Car le Seigneur Dieu qui la jugera est puissant.

O ciel! réjouis-toi à cause d'elle, et vous, Peuples de la terre, réjouissez-vous, car Dieu a excercé ses jugements sur elle à cause de vous.



Alors un ange puissant prit une pierre grande comme une meule et la jeta dans la mer en disant : C'est ainsi que Babylone, cette grande ville, sera précipitée avec violence et on ne la trouvera plus.

Et la voix des joueurs de harpe, des musiciens, des joueurs de flûte et des trompettes ne sera plus entendue au milieu de toi. Aucun artisan de quelque métier que ce soit ne s'y trouvera plus. Et le bruit de la meule ne s'y fera plus entendre.

La lumière des lampes n'y éclairera plus et on n'entendra plus la voix de l'époux et de l'épouse, parce que tes soldats et les marchands se disaient les grands de la terre, que toutes les nations ont été séduites par tes empoisonnements.

Et que c'est dans cette ville que le sang des millions d'hommes qu'elle a fait mourir pour satisfaire ses ambitions a été trouvé.



Après cela j'entendis une grande voix qui semblait celle des Peuples de la terre et qui disait : Alleluia! le salut et la gloire, l'honneur et la puissance appartiennent au Seigneur notre Dieu.

Car ses jugements sont véritables et justes, parce qu'il a jugé la grande prostituée qui a corrompu la terre par ses impudicités et qu'il a vengé le sang de ses serviteurs qu'elle avait répandu de sa main.

Et ils dirent une seconde fois : Alleluia! Et sa fumée montera aux siècles des siècles.



C'est moi, Jean, qui ai ouï et vu ces choses. Et je te les rapporte pour que tu les annonces à la Ville et au Monde.

A-Ω

Je suis l'Alpha et l'Oméga, le Commencement et la Fin, CELUI QUI EST et QUI ÉTAIT et QUI SERA, le Tout Puissant.

La voix des Peuples opprimés est montée jusqu'à moi. Jamais, depuis que j'ai créé le soleil, sa lumière n'avait, en aussi peu de jours, éclairé autant de ruines, d'incendies et de meurtres. Jamais il ne fut autant répandu de sang.

Au récit de ces abominations les cieux ont tressailli d'horreur. Il est étrange qu'au milieu de la terre bouleversée, devant le spectacle des innombrables crimes commis par les Peuples de proie, tu sois resté muet.

N'as-tu pas été constitué par moi au-dessus des nations et des royaumes, pour arracher, détruire, ruiner et disperser?

Prends garde! En continuant à couvrir de ton silence les exécrables forfaits des Fils du Mal, tu pourrais souiller ta robe blanche de tout l'opprobre de leurs iniquités.



Ecoutez ma voix, ô mes peuples! Ouvrez vos oreilles aux paroles de ma bouche. Voici que l'hiver est passé. Le printemps s'approche et, avec lui, le soleil et l'espérance.

Je suis le sauveur des Peuples justes. Je les remplirai de mon souffle. Ceux qui ont semé dans les larmes récolteront dans la joie. Quelles que soient les tribulations dont ils se sont plaints à moi, je les exaucerai. Et je serai pour eux le Seigneur pour l'éternité.



Voici que l'heure approche. L'aube du triomphe va luire pour les Peuples justes. Et voici que vient pour les Fils du Mal le jour du châtiment.

Je prononcerai un jugement sans miséricorde contre ceux dont le cœur n'a pas connu la miséricorde.

Je vengerai le sang des justes qui a été versé injustement. Je frapperai les mâchoires de l'impie et je lui arracherai sa

proie d'entre les dents; je rendrai au septuple aux nations sanguinaires les maux qu'elles ont faits.

L'arbre mauvais ne peut porter de bons fruits. L'arbre qui ne porte pas de bons fruits doit être coupé et jeté au feu.

J'écraserai les Peuples orgueilleux; je les ferai disparaître de la surface de la terre, de façon à ce qu'il ne subsiste même pas leur souvenir. Ils périront comme s'ils n'avaient jamais existé. Ils sont nés comme s'ils n'étaient jamais nés. Et leurs fils avec eux.



Que l'ange Gabriel aille dire aux quatre anges à qui il a été donné de faire le mal sur la terre et sur la mer (1) : « C'en est trop !

« Vous serez précipités dans l'étang de soufre et de feu et vous serez tourmentés jour et nuit aux siècles des siècles. »

Puis, l'ange ira dans la grande Babylone et lui dira : « Encore quarante jours et tu seras détruite. »

Les hommes périront par le glaive. Les femmes et les enfants mourront de faim. On entendra d'innombrables plaintes s'élever des demeures désolées.

Les rois qui ont vécu avec elle dans les délices et qui se sont souillés avec elle pleureront sur elle et se frapperont la poitrine, lorsqu'ils verront la fumée de son embrasement.

Ils se tiendront loin, dans la crainte de son supplice, et diront : Hélas ! Hélas ! Babylone, la grande ville, ville puissante, comment ta condamnation est-elle venue en un moment ?

Et la fumée de Babylone montera aux siècles des siècles.



Heureux les Peuples qui ont suivi la route droite et qui ont marché sous ma loi. Ils fleuriront comme les lys de Sçaron et comme les roses de Jéricho. Ils jetteront leurs racines comme les cèdres du Liban. Ils seront puissants sur la Terre et je ferai régner sur eux la paix.

(1) L'existence des quatre anges en question a été révélée par saint Jean (Apoc. VII, 2) .. *Et clamavit* [*angelus*] *voce magna quatuor angelis, quibus datum est nocere terræ et mari, dicens...* Les quatre anges désignés par saint Jean sont : le Germain, le Hun ou Hongrois, le Bulgare et le Turc. (Note d'un exégète.)

LA SECONDE PRIÈRE DE SA SAINTETÉ LE PAPE BENOIT

(FRAGMENTS)

Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam. Munda cor meum. . . . .
Non reminiscaris delicta mea. . . . . *sana animam meam quia graviter peccavi.* . . . . . . *clementiam tuam.* . . . . . *quam ego indignus.* . . .
. . . .
. . . .
Anathema. . . . . . . *Germanis, sociisque.* . . . . .
in æternum maledictio. . . *sub nexis interdicti.* . . .
omnes terras. . . . .
. . . .
. . . .
. . . .
Christus qui diligit Francos. . . . .
Pax Domini sit semper cum illis. . . . . . *Amen!*



Alors, Celui qui a reçu le pouvoir de lier et de délier sur la terre comme dans les cieux, Celui qui a été constitué par Dieu au-dessus des nations et des royaumes pour arracher, détruire, ruiner et disperser, le Vicaire du Christ sur la Terre, Sa Sainteté le Pape Benoît, s'est levé.....

ÉZÉCHIEL.

L'ÉVOLUTION
DES MÉTHODES D'OFFENSIVE
DE 1915 A 1918[1]

—

Les tentatives de percée des trois premières années de guerre ont échoué, parce que la trouée faite dans la ligne ennemie n'était ni assez large, ni assez profonde; parce qu'elle était unique et que l'ennemi, disposant librement de ses réserves, de ses routes, de ses voies ferrées, de ses moyens de transport, pouvait toujours amener suffisamment à temps et en nombre convenable les troupes nécessaires pour réunir les deux lèvres de la brèche; parce que l'effort ne pouvait être immédiatement renouvelé. Le choc offensif allait s'affaiblissant et s'amortissant se briser contre le mur défensif qui se renforçait, s'épaississait. C'est ce que le maréchal Joffre constatait en écrivant après les premiers succès de la bataille de la Somme : « Nous n'avons pas réussi à faire une brèche assez large pour obtenir la rupture, et l'ennemi, non suffisamment fixé par ailleurs, a toujours pu, le premier mouvement de surprise passé, diriger sur le secteur menacé des effectifs en nombre suffisant pour arrêter notre progression. Forts de ces exemples, les Allemands émettent, avec une orgueilleuse assurance, le principe qu'il faut toujours plus de temps à l'assaillant pour faire brèche dans une position, et pour exploiter cette brèche, qu'au défenseur pour organiser une position nouvelle aussi solide que la précédente. »

Trois ans d'essais avaient prouvé que la percée était possi-

1) Voy. *Mercure de France*, n° 486.

ble, que la rupture du front était réalisable, mais que le succès était impossible à exploiter, parce que l'adversaire, éclairé sur le front d'attaque, dirigeait sur le point menacé les réserves destinées à s'opposer à l'irruption au delà de la brèche.

De part et d'autre, on comprit qu'il fallait enlever d'un même élan les lignes fortifiées successives qui constituent la zone de bataille, zone à l'abri de laquelle se reposent et se déplacent les armées. Il fallait en quelques heures mettre hors de cause les occupants de cette zone et leurs réserves immédiates, passer au travers de toutes les organisations de seconde ligne, avant que le défenseur n'ait eu le temps de faire affluer les troupes qui devaient les occuper. Il fallait dès le premier jour atteindre le terrain libre, élargir la brèche, interdire l'arrivée des réserves, en poussant délibérément jusqu'aux grandes artères, jusqu'aux grandes rocades, ruinant ainsi, d'un seul coup, le dispositif tactique et l'édifice stratégique du défenseur.

L'évolution des méthodes offensives avait été à peine sensible en 1917 (sur le front français tout au moins). Elle prend en 1918 une majestueuse ampleur. La doctrine offensive a évolué pour réaliser la surprise et obtenir la puissance. Les procédés tactiques se sont transformés pour s'adapter aux moyens nouveaux et obtenir la décision.

La fortification semble devoir succomber sous les efforts conjugués du canon et du tank, secondant la vaillance des troupes.

§

L'élément de succès indispensable dans toute opération militaire est la surprise. De tout temps, la recherche de la surprise fut une des principales préoccupations du chef.

On sait avec quel soin Napoléon masquait les mouvements de ses troupes, quelles précautions il prenait pour « rassembler l'armée », la faire déboucher, avec quelle vitesse il manœuvrait pour profiter du désarroi provoqué par de la surprise, comment et pourquoi il ordonnait de faux mouvements ou propageait de fausses nouvelles.

Moltke n'obtint pas, et ne pouvait pas obtenir, comme Napoléon, la surprise dans le temps et dans l'espace. Il surprit ses adversaires par la puissance et la coordination de l'effort plus que par l'imprévu de la manœuvre. Nous fûmes surpris en 1870 moins du fait de l'ennemi que par suite de l'absence

totale de recherche des renseignements de notre côté. On connaît la surprise de Port-Arthur et celle de l'invasion de la Thrace. Enfin l'exemple le plus proche n'est-il pas la concentration allemande et l'invasion de toute la Belgique ?

La forme nouvelle et imprévue prise par la guerre vint modifier les conditions de la surprise.

Lorsque la bataille était le choc de deux masses sur un front d'une dizaine de kilomètres, comme au temps du Premier Empire, il suffisait de dérober à l'ennemi une ou deux marches, de lui laisser ignorer la présence de deux ou trois corps, pour que ceux-ci, débouchant brusquement sur une aile de la ligne de bataille, provoquassent l'effet de surprise recherché. Pendant la campagne de 1870, par suite de l'inaction de la cavalerie française, il en fut encore ainsi. En 1914, l'aviation naissante permit bien de déterminer les zones de marche des armées ennemies, mais ne pouvait préciser le centre de gravité des masses énormes mises en mouvement. Les idées préconçues et les illusions firent le reste. Jusqu'en 1918, la méthode d'attaque consistant à bombarder pendant plusieurs jours, sans répit, toutes les organisations de la zone à attaquer, l'ennemi ne pouvait avoir aucun doute sur nos intentions agressives. La surprise stratégique ne pouvait plus se produire, à peine pourrait-on espérer tromper l'adversaire sur les limites et l'envergure de l'action, sur les modalités de l'opération, sur le jour et l'heure de l'attaque. C'est ce qu'on appela la surprise tactique.

Si l'ennemi a la certitude qu'une action offensive est imminente contre un certain secteur de son front, il peut se préparer à recevoir l'attaque. Il peut renforcer sa ligne et ses organisations, augmenter la densité de son artillerie, articuler plus largement son dispositif, approcher des troupes de contre-attaque et ordonner une riposte : c'est la solution que les Allemands adoptèrent en avril 1917 devant l'évidence de notre attaque du Chemin des Dames.

Sachant que sur une ligne le canon triomphe de la cuirasse et que les premières positions sont infailliblement enlevées si l'assaillant y met le prix, l'adversaire peut délibérément et à l'insu de l'ennemi abandonner sa première position, rassembler ses moyens sur une ligne intermédiaire, laisser l'attaque se déclencher, la faire donner dans le vide; puis saisir

sous son feu les formations ennemies au moment où elles enlèvent la première position, les masses d'artillerie et les convois qui se mettent en mouvement suivant l'horaire fixé et anéantir l'attaque qui aboutit à une catastrophe au moment où elle croit triompher. C'est la solution prise en Champagne par l'armée Gouraud en juillet 1918.

On peut dire qu'actuellement, une attaque, ayant pour but la rupture du front, est fatalement vouée à un échec si l'ennemi en surprend la préparation. Ainsi la surprise est plus indispensable que jamais; or la réalisation de cette surprise est plus difficile que jamais elle ne fut.

Deux raisons principales rendent en effet cette surprise difficilement réalisable. La première est l'accumulation de moyens que nécessite une offensive, moyens qu'on ne peut longtemps dérober. La seconde, c'est que les moyens d'investigation dont disposent les armées sont de plus en plus nombreux, précis et impossibles à déjouer.

La préparation d'une offensive exige plusieurs mois de travaux et chacun d'eux est un indice de nos intentions agressives. Nous avons donné un aperçu des moyens qu'il faut réunir et mettre en œuvre pour tenter une offensive de rupture. C'est par milliers de bouches à feu, par centaines de mille d'individus qu'il faut compter ; c'est sur des centaines de trains et des milliers de camions qu'il faut calculer.

L'ennemi a donc tout le temps et toute facilité pour recueillir, vérifier, rassembler, recouper tous les renseignements qu'il reçoit de sources nombreuses et variées. Les profanes croient, chacun selon son tempérament, à l'efficacité de certains procédés d'information. En réalité, tous fonctionnent.

L'obtention de la surprise stratégique totale fut longtemps considérée comme une utopie. Il sembla qu'il fallait se résigner à se contenter d'une forte avance dans le degré de préparation. Dans ce but, on organisa à l'avance en zones d'attaque certains secteurs favorables du front ; on les « équipa offensivement ». Tout s'y trouve préparé en vue d'une offensive : routes, voies ferrées, voies normales, voies de 60, gares, épis d'A.L.G.P., dépôts, stockages, hopitaux, camps, abris, emplacements de batterie, réseaux téléphoniques, etc. etc... Ces secteurs peuvent donc être rapidement aménagés pour servir de base à une action offensive. L'ennemi les connaît sans

aucun doute, mais il n'a pas lieu de s'en préoccuper. Il sait que ce sont des secteurs qui peuvent devenir dangereux. Ils sont semblables à des armes pointées sur une cible, mais non chargées. Il suffit de charger l'arme et de rectifier le pointage. Pour cela, on amène des canons, on complète en munitions, on « accroche » les batteries, on place les troupes d'attaque... cela demande une quinzaine de jours au minimum . Pendant ces quinze jours, l'ennemi peut parfaitement déceler nos intentions. Il a cent moyens à sa disposition. En dehors de l'espionnage, ce sont les nécessités de la préparation qui les lui fournissent : postes téléphoniques plus nombreux que révèlent les écoutes, poste de T. S. F. nouveaux que découvrent les postes spéciaux dits radiogoniométriques, terrain qui se modifie, aviation plus active, travaux nouveaux, batteries qui font des réglages, batteries nouvelles ou batteries qui se réveillent, dépôts de munitions qui s'enflent, mouvement sur les routes, sur les voies ferrées, etc.

On peut rassembler des moyens d'aviation suffisants pour faire une sérieuse police de l'air, mais il est matériellement impossible de compter empêcher une forte patrouille ennemie de survoler à grande altitude nos arrières, nos routes, nos gares. On ne peut empêcher un avion ennemi de venir de nuit se rendre compte du mouvement sur les voies ferrées et de l'aspect de nos quais de débarquement. Comment faire pour empêcher le repérage au son ou aux lueurs de nouvelles batteries ?

A la rigueur, grâce au camouflage, par la généralisation des mouvements de nuit, au moyen de procédés spéciaux dans le détail desquels nous ne pouvons entrer, on pourrait supprimer une notable partie de ces signes précurseurs d'une offensive. Mais on se heurte à une difficulté presque insurmontable : l'esprit français.

Notre mentalité rend difficile la surprise et ne simplifie pas la tâche du Commandement. Bien rares sont ceux qui peuvent garder un secret ou observer une consigne. Le permissionnaire raconte à tout venant où il est, ce qu'il fait, ce qu'il va faire, ce qu'on dit, ce qu'il a entendu dire. Les fameuses recommandations partout affichées sont lettre morte. On ne se tait pas, on ne se méfie pas, ni des oreilles ennemies, ni des oreilles amies. Et après on crie : à la trahison. L'un raconte

où il a vu de l'artillerie lourde, l'autre qu'il travaille à des abris dans tel bois, l'autre qu'au lieu d'être au repos, il fait des chemins ou des lignes télégraphiques enterrées. Une promenade dans un couloir de wagon en apprend long sur l'ensemble du front. C'est le bavardage et la divulgation à tous les échelons. Chacun veut passer pour bien informé et avoir l'air d'être au courant des plus grands secrets. A Paris, le moindre garçon de café connaît les projets pour la future offensive !

Heureusement que la plupart des fameux tuyaux se contredisent !

Du front vers l'arrière, ce sont les lettres qui colportent les dernières nouvelles. Combien éprouvent le besoin de dire à leur femme, à leur marraine, à leurs amis, où ils sont et quels sont les racontars. Lorsque la date d'une attaque est connue, je mets en fait que la moitié des lettres en parlent et qu'un quart en fixent le jour et la manière ! Pour mieux échapper à la censure qui guette et aux punitions qui menacent, on convient de termes, de signes cabalistiques, que le correspondant déchiffre et dont il va répétant partout la traduction.

Au téléphone, malgré les postes d'écoute ennemis dont nul n'ignore la présence, on ne sait se taire. Les indiscrétions les plus invraisemblables sont commises chaque jour et le nombre des galons, voire des étoiles, des correspondants n'en fait qu'accroître le danger. Certains, prudents et naïfs, se servent de termes conventionnels d'une simplicité touchante que l'écouteur boche traduit au moins aussi facilement que l'interlocuteur français.

Il est regrettable qu'on n'ait pas publié les renseignements précieux que l'ennemi a retirés de ces bavardages en famille, de ces correspondances sympathiques ou des coups de téléphone « à mots couverts ». On pourrait accompagner le tout de la manière dont l'ennemi a utilisé ces renseignements et des conséquences.

On voit combien il est difficile d'obtenir la surprise quand il s'agit d'une opération à laquelle cent mille bavards ou indiscrets doivent prendre part.

L'observation des consignes destinées à obtenir la surprise n'est pas mieux suivie par les troupes que par les individus. Dans les villages ou dans les camps et même, je crois, comme

dans les villes, il suffit que le clairon sonne l'alerte au passage d'avions ennemis et rappelle à chacun qu'il faut rentrer et se cacher, pour que tous sortent et fouillent le ciel afin de découvrir les avions. Ceci n'interdit pas de récriminer ensuite si le village ou le camp sont bombardés.

Combien de travaux ont été camouflés après avoir été terminés, c'est-à-dire après que l'ennemi les avait repérés et photographiés ! Combien de batteries ont été contre-battues parce que les servants ou les conducteurs coupaient au plus court au lieu de suivre la piste ou l'itinéraire jalonné !

Le commandement a lui aussi sa part de responsabilité et d'insouciance. Il doit mettre certains de ses auxilliaires au courant des projets, afin que ceux-ci puissent en préparer la réalisation, mais il est inutile que tous soient renseignés sur tout. L'intendant, le médecin, le gendarme, le postier n'ont point besoin de tout connaître pour travailler.

Le minimum d'ordres écrits est la condition indispensable de la surprise.

De même, les exécutants peuvent être très suffisamment orientés sans qu'il soit nécessaire de leur dire tout ce qui se passe chez les voisins. *(Censuré.)*

Une autre faute fut d'aboutir par une suite de dispositions fâcheuses à une densité exagérée des premières lignes trop longtemps avant l'attaque.

Pour le 16 avril, chacun des corps d'armée et chacune des divisions de première ligne insista pour avoir quelques jours à l'avance « une fenêtre » sur le front d'attaque. Un front normalement tenu par une division se trouva occupé par les éléments de trois corps d'armée différents. L'ennemi ne manqua pas de faire des prélèvements et d'en tirer les conclusions logiques qu'une telle situation permettait.

Nous sommes obligés d'avouer qu'il semble que les troupes allemandes se conforment mieux que les nôtres aux consignes établies. Les aviateurs racontent qu'il est très rare de surprendre une troupe allemande cantonnée dans un village ou bivouaquée dans un bois; au passage de nos avions tout semble désert et inoccupé.

Une attaque par surprise montée par l'armée Hutier sur la Dwina en fin août 1917 leur avait donné Riga. Les Allemands avaient comme nous, sur le front franco-anglais, des secteurs

équipés offensivement. Ils ont donc tenté d'obtenir la surprise en appliquant la méthode qui leur avait si bien réussi sur le front russe. Grâce à une préparation minutieuse et détaillée, grâce à une exécution rigoureuse des mesures prévues, ils ont pu amener sur ces fronts bien équipés l'artillerie et les troupes d'attaque nécessaires, sans rien révéler de leurs intentions. A deux reprises, le 22 mars et le 28 mai, les Allemands ont obtenu la surprise complète. Voici un résumé de la surprise du 21 mars et de l'organisation de cette surprise :

Le canon, qui, depuis la veille, se taisait, soudain se mit à gronder avant l'aube. Pendant deux heures, les obus toxiques tombèrent exclusivement sur les batteries, paralysant dans une certaine mesure la contre-batterie. Vers 7 heures, les obus se mirent à pleuvoir sur les premières lignes avec une intensité presque inconnue jusqu'à ce jour. A 9 h. 40, l'infanterie allemande parut soudain sur les premières tranchées ayant franchi dans le brouillard, au milieu des barrages incertains des Britanniques, le no man's land où ceux-ci pensaient l'arrêter et l'écraser.

Un demi-million d'hommes était ainsi jeté entre Fontaine-les-Croisilles au Nord et Fargnier au Sud contre les 14 divisions anglaises.

Or, 10 jours avant l'attaque, l'armée principale, celle de von Hutier, le spécialiste de la surprise, était ainsi disposée :

4 divisions étaient en première ligne, avec 2 divisions en soutien à une douzaine de kilomètres derrière elles ; c'était une formation normale de secteur calme; 5 autres s'échelonnaient à 50-60 kilomètres du front.

5 divisions dans la région Charleville, Maubeuge, Avesnes, Hirson, Novion-Porcien à 80-100 kil. de Saint-Quentin.

5 divisions prêtes à être embarquées en chemin de fer furent amenées dès le début de la bataille.

Cette disposition des forces allemandes et des réserves était à peu près connue de nous, mais elle ne permettait en aucune façon de faire présager de leur point d'application pour une attaque.

L'infanterie et l'artillerie furent acheminées par les routes par une série de marches de nuit. Les colonnes se mettaient en marche vers 9 heures du soir. A 4 heures du matin tout le monde était cantonné dans les villages, bivouaqué dans les bois ; les chevaux ne devaient pas être mis au pacage, aucun mouvement de jour ne put être décelé.

Ni les officiers, ni les hommes de troupe ne savaient où ils allaient, ni ce qu'ils allaient faire. Toutes les mesures avaient été prises pour qu'il n'y eût aucune indiscrétion de commise ; les permissions étaient supprimées, les courriers postaux suspendus. Ce fut l'isolement complet. Une armée formidable était en marche obéissant aveuglément à la volonté du chef et se soumettant rigoureusement aux ordres et aux consignes. L'artillerie fut mise en place avec une remarquable discrétion. Elle se contenta de quelques réglages peu précis, à obus toxiques, ce qui permettait de se contenter d'une fourchette plus large. L'infanterie fut amenée sur sa base de départ pendant la nuit qui précéda l'attaque. Certains de ses éléments de première ligne partirent à l'assaut à 1000 mètres de la ligne anglaise. Le brouillard contribua à favoriser la surprise. Celle-ci fut complète. On en connaît les résultats : quatre jours après, les Allemands étaient revenus à Noyon !

L'attaque du 28 mai fut montée dans des conditions analogues et réussit aussi bien. Nous n'eûmes pas le temps de garnir nos secondes positions. Les troupes allemandes franchirent l'Aisne sans difficulté, et le soir de l'attaque leurs patrouilles atteignaient la Vesle !

Après ces immenses succès, l'orgueil allemand ne connut plus de bornes. En juillet, ils espèrent arriver en quelques heures à Epernay et franchir la Marne dans la journée. « Jusqu'ici, écrivait le colonel du 100e Régiment de grenadiers dans son ordre pour le passage de la Marne, c'est la résolution la plus audacieuse qui, parce que l'adversaire la tient pour invraisemblable, nous a conduits aux plus grands succès... » Le résultat fut un échec lamentable. Nous fûmes tenus jour par jour au courant de leurs préparatifs. Nous apprîmes que dans la nuit du 14 au 15 juillet, chaque division en secteur allait être remplacée par deux divisions de choc accolées, qu'une troisième division était vraisemblablement placée en troisième ligne, tandis que la division en secteur se formait en seconde ligne, en « Bereitschaft », prête à suivre l'attaque. Cette fois, s'il y eut surprise, elle fut pour le Boche !

Le 17 juillet, le général von Ardenne écrivait dans le *Berliner Tageblatt :* « Il est vraiment prodigieux que pour la quatrième fois l'ennemi ait attendu partout l'attaque alle-

mande sauf à l'endroit où elle s'est produite. » C'était réellement faire preuve d'un heureux optimisme! Les événements du lendemain devaient prouver que le commandement français « savait user de ruses extraordinairement stupéfiantes pour dissimuler ses préparatifs ».

Le 18 juillet, à 4 h. 35, les Français prononçaient, sur un front de 45 kilomètres, une forte attaque sur le flanc ouest de la poche entre Aisne et Marne. Ce fut la surprise complète.

Les procédés employés par le commandement français diffèrent sensiblement des procédés allemands. Le but recherché et la méthode d'attaque ne nécessitaient pas une concentration de moyens aussi puissants que ceux des Allemands. Grâce à un choix heureux de la zone d'attaque, on devait obtenir des résultats brillants sans engager de masses énormes.

La forêt de Villers-Cotterets fournissait un immense couvert à l'abri duquel on allait pouvoir concentrer des batteries, des troupes, des chars d'assaut, des munitions. Pour obtenir la surprise, il suffisait de n'effectuer ces mouvements que par des marches de nuit. Le secret devait être gardé en n'amenant ces troupes qu'au dernier moment. C'est seulement trois jours avant l'attaque que la forêt se garnit et que les emplacements discrètement reconnus furent occupés. Lorsque le couvert naturel n'existait pas d'une façon aussi continue, et en particulier sur le front de la VIe armée, on eut recours à une utisation de tous les masques et à un habile camouflage.

La densité des premières lignes et leur composition furent à peine modifiées pour l'attaque. Depuis vingt jours, une série d'offensives locales destinées à nous fournir une base de départ avaient habitué l'ennemi à ne pas s'alarmer de la forte densité de cette partie du front. L'attaque fut menée par ces mêmes divisions entre lesquelles s'intercalèrent quelques troupes américaines et derrière lesquelles vinrent se placer, dans la nuit précédant l'attaque, les divisions de soutien et la cavalerie. Ces dernières troupes appartenaient déjà, pour la plupart, à l'armée, soit comme troupes au repos, soit comme troupes de secteur relevées par extension du front des divisions qui les encadraient. Les mouvements ayant ainsi été réduits au minimum, exécutés de nuit, dissimulés par la forêt, ils passèrent inaperçus de l'ennemi. En outre, le secret de l'opération fut parfaitement gardé. Aucune indiscrétion ne fut commise

parce que bien peu, même dans les états-majors, étaient au courant des projets du commandement. La troupe les ignora, et, le 17 juillet, aucun homme en ligne ne savait qu'il devait attaquer le lendemain matin. L'étonnement fut à son comble lorsqu'on lut l'ordre d'opérations pour la journée du 18 juillet : une attaque sans préparation d'artillerie! Le 18 juillet à midi nos troupes étaient à 6 kilomètres à l'intérieur des lignes ennemies.

Ce fut la même méthode qui présida aux opérations franco-britanniques du 8 août. Une série d'attaques locales avaient habitué l'ennemi à notre activité, sans cependant lui laisser croire que nos intentions dépassaient les bornes d'opérations à petite envergure. Il pleut pendant trois jours, et l'accès de nos arrières se trouve ainsi interdit à l'aviation ennemie; un brouillard épais favorise nos mouvements d'approche. Le 8, à 4 h. 20, l'attaque anglaise de l'armée Rawlinson se déclenchait, annoncée par trois coups de canon auxquels succédait immédiatement un barrage roulant mené par une artillerie considérable, derrière lequel s'avançaient les gros tanks britanniques et la ligne des Canadiens et des Australiens.

En même temps, l'armée Debeney se préparait à attaquer par sa gauche. Grâce à des mesures particulièrement heureuses, l'ennemi était dans l'ignorance complète de nos intentions. Une sévère discipline des arrières, un judicieux déplacement d'artillerie dans les trois nuits précédant l'attaque, aucune modification de notre densité en première ligne, rien ne pouvait lui permettre de supposer une attaque. Or, le 8 août, à 4 h. 20, la préparation menée par l'artillerie de trois corps d'armée s'abattait sur un front de 4 kilomètres. Elle dura 45 minutes. A 5 h. 05, les divisions en secteur partaient à l'assaut. La surprise fut si complète qu'une seule division fit quatre fois plus de prisonniers qu'elle n'eut de blessés.

Le lendemain, à midi, au sud de Montdidier, une attaque surprend encore complètement l'ennemi qui est hypnotisé par notre avance sur sa droite. Une division fait plus de 1000 prisonniers et n'a qu'une centaine de blessés.

Le 10 août, notre ligne avait gagné 12 kilomètres vers l'Est!

Surprise stratégique, surprise tactique, la surprise fut encore et surtout une surprise morale. Hindenburg avait voulu convaincre l'Allemagne de notre épuisement. Pour masquer

l'échec de ses grandes entreprises, il avait proclamé notre incapacité de réagir. Et voilà que soudain, par une triple surprise, en moins d'un mois, quatre armées se jetaient sur les positions allemandes et portaient les premiers coups à un dispositif péniblement acquis, chèrement payé, qui allait s'écrouler sous la poussée des Alliés !

§

La puissance est avec la surprise la caractéristique principale des attaques de 1918. Les adversaires l'ont recherchée et obtenue sous des formes très différentes.

Hindenburg, ou plutôt Ludendorff, est un excellent élève de Moltke. Celui-ci écrivait au printemps 1870, à propos des premières marches qui suivront la concentration : « Nous ferons dans un ordre aussi massé que possible quelques marches sur le territoire français, jusqu'à ce que nous rencontrions l'armée française pour lui livrer bataille. » C'est la marche droit à l'ennemi en vue de la bataille face en tête. Ludendorff n'agit pas autrement. Par un coup de bélier puissant et imprévu, Ludendorff brise la cuirasse, puis il marche droit sur Calais-Amiens-Paris-Epernay en vue d'une nouvelle bataille, car il sait bien que toutes les forces de l'Entente accourront pour barrer ces routes et s'opposer à la manœuvre.

La méthode allemande est violente, brutale, massive, ce qui n'exclut ni l'intelligence, ni la manœuvre. Il s'agit de pousser le plus vite possible, le plus loin possible. On lit dans une des nombreuses notes du chef d'Etat-Major allemand : « Seule une attaque menée à fond entraîne de gros résultats. C'est pourquoi il ne faut pas s'imposer d'objectifs limités et il ne faut pas regarder peureusement ce que fait le voisin. » On croirait entendre le vieux Blücher. Cette confiance dans l'efficacité de la méthode, le grand Etat-Major allemand avait su la faire passer dans le cœur de ses subordonnés. « Pousser de l'avant le plus loin possible sans se préoccuper de rien », écrit un colonel allemand. « Aller de l'avant là où la résistance est faible, écrivait un autre colonel. En profiter pour pousser les réserves qui briseront ainsi les résistances en les prenant en flanc ou à revers. » Et, en fait, nous avons fait des prisonniers qui étaient isolés et perdus à quelques kilomètres en avant des premiers éléments du gros.

Puisqu'il est d'usage de comparer la stratégie à l'escrime,

nous dirons que le « coup » Ludendorff, c'est : « Battez. Tirez droit. » Le tireur frappe violemment et par surprise l'épée de son adversaire au moment où celui-ci est découvert, mal gardé, ou quand la main qui tient l'épée est insuffisamment ferme, et il part en même temps, droit à la poitrine, par une détente brusque des jarrets et du bras, appuyant sa vitesse de tout le poids de son corps. C'est un très joli coup. On en voit le danger. Si l'adversaire dérobe son épée au moment où l'adversaire va la frapper tandis que ses jarrets se détendent, et si, rompant d'un demi-pas, il tend le bras à son tour, l'assaillant vient s'embrocher sur la pointe en ligne. Le « coup Ludendorff » a réussi deux fois. C'était beaucoup. La troisième fois, il échoua et il s'en suivit une riposte qui dure encore. L'assaillant de mars et mai est réduit à la défensive et rompt sans cesse, perdant des hommes, du terrain, du matériel... et la confiance.

Le haut commandement allemand semble complètement dérouté par cet échec retentissant. Ludendorff en est tout penaud et il écrivait quelques jours après son échec de Champagne : « Fixer par avance et pour plusieurs heures, conduit vite à un non-fonctionnement du système. Si l'attaque est remontée comme un mécanisme d'horlogerie, la liberté d'action et la satisfaction de la responsabilité feront, de ce fait même, défaut aux échelons inférieurs. » C'est la condamnation du système allemand.

Pour obtenir la violence du battement, les Allemands recherchent la masse d'infanterie et la concentration d'artillerie. Dans l'attaque qui les mena de Saint-Quentin à Montdidier, ils engagèrent 95 divisions. Le 21 mars, de 4 h. 45 à 7 heures, les batteries anglaises furent contrebattues par 300 batteries allemandes. La préparation faite sur les organisations défensives fut très courte, mais très puissante. Les Allemands avaient réalisé une densité d'artillerie jusqu'alors inconnue : plus d'une pièce par 10 mètres de front attaqué ! En outre le point et le moment choisis pour asséner ce coup de massue étaient particulièrement heureux : faible densité d'occupation, troupes qui vivaient en confiance avec les lignes allemandes à 800 mètres d'elles, pas de réserves en arrière, attaque sur un terrain abandonné par l'ennemi, ce qui faisait penser qu'il n'aurait jamais l'intention de reprendre, etc. Dans la forme

même du dispositif, on voit le désir d'aller de suite aussi loin que possible. Au centre de la masse sont placées les meilleures divisions, celles qui sont particulièrement bien commandées, bien entraînées, les vieilles divisions prussiennes qui seront déclanchées pour assurer une progression rapide et profonde. Au début de l'attaque, 72 pour cent des troupes étaient prussiennes.

Pas de nettoyage, pas de protection des flancs, pas de temps d'arrêt, rien pour ces unités de tête. Courir en avant, foncer droit devant soi, telle est leur unique mission, telle doit être leur seule préoccupation.

Le maintien de cette vitesse, au besoin l'accélération du mouvement seront obtenus par une exploitation intensive de la détente de la masse. Dès que les premières positions ont été enlevées et franchies par les troupes de première ligne, le système entier s'ébranle, se détend, devient plus souple et plus maniable. Il n'y a pas de relèves, pas de doublement, pas de renforcement, presque pas d'ordres à donner. L'énorme machine fonctionne comme tout a été prévu. Chacun a son objectif éloigné et chacun sait qu'il faut l'atteindre le plus vite possible. Aussi, lorsque, par suite des pertes, des résistances rencontrées ou de la fatigue, les divisions de têtes ralentissent, elles sont automatiquement dépassées par les divisions de seconde ligne. Celles-ci prennent l'attaque à leur compte et poussent avec une nouvelle ardeur. Les divisions qui ont été dépassées se regroupent, se reforment, suivent le mouvement en seconde ou troisième ligne et le développement même de la manœuvre les amènera en première ligne lorsque les divisions qui les précèdent auront ralenti ou stoppé.

Il est incontestable que cette méthode a procuré aux armées allemandes des succès considérables. On peut même dire que l'exécution fut supérieure à la conception. Le grand Etat-Major allemand l'a constaté lui-même : « La poussée offensive de l'infanterie, sa capacité de marche, son endurance et son esprit de sacrifice, principalement de la part des officiers, ont à nouveau été à la base des larges succès obtenus. Une pression rapide provoquée par un simple commandant de bataillon ou de compagnie peut arriver à bousculer l'ennemi sur un large front ou à le maintenir désorganisé. » Nous sommes obligés d'avouer que cette marche rapide et résolue de l'in-

fanterie allemande a étonné les fantassins français et a singulièrement mis en défaut tous les plans de renforcement des états-majors. Les premières positions n'ont pas résisté à la masse ; elles se sont effondrées sous le choc. La défense n'a pas ralenti la poussée de l'ennemi vers les deuxièmes positions. Celles-ci partout existantes et même extrêmement fortes en certains endroits semblaient défier toute attaque. Les compagnies allemandes les occupèrent avant que nous n'ayons eu le temps de les garnir. Le système défensif fut désorganisé promptement. Les points essentiels de l'organisation furent enlevés parce que les troupes d'occupation étaient insuffisantes ou inexistantes.

Les chiffres des vitesses de marche sont éloquents. Le 21 mars, l'attaque est menée sur un front de 80 kilomètres par 40 divisions en première ligne. Les deux premiers jours, elle franchit 15 kilomètres, 10 les deux suivants, 40 depuis le 26 mars jusqu'au 1er avril. Les Allemands étaient à Montdidier le 30 mars.

Le 27 mai, l'attaque est menée sur un front de 35 kilomètres, de Pinon à Brimont, par 15 divisions en première ligne. Le bombardement commença à 1 heure du matin ; l'assaut fut donné vers 4 heures. A midi, les troupes allemandes atteignaient l'Aisne. La bataille d'enfoncement (Einbruchschlacht) était terminée. Les 5 divisions franco-britanniques n'existaient plus. La bataille de rupture (Durchbruch) commençait ; le soir même les avant-gardes ennemies atteignaient la Vesle. Elles avaient progressé de 18 kilomètres à l'intérieur de nos lignes dès la première journée. Le 28, le dispositif se rapproche et se détend à nouveau. Le 29, l'ennemi avance de 15 kilomètres ; le 30, il en fait encore une dizaine. Les Allemands étaient à Château-Thierry !

§

La méthode française ou alliée (puisque tous ont participé aux attaques) n'emploie pas les mêmes moyens. Notre stratégie ne vise pas à l'effet. Elle cherche à obtenir le résultat moins par la puissance de choc du coup porté que par l'ébranlement produit dans la masse entière. Elle est habile et intelligente ; celle de l'Allemand n'est que pesante et massive. Dans les chantiers de démolition, l'ouvrier maladroit est celui qui s'épuise à frapper à coups redoublés pour faire tomber successi-

ment les pierres d'un mur; l'ouvrier habile est celui qui sait trouver la pierre qui soutient l'ensemble; d'un coup sec et violent il l'arrache et après le mur s'abat sans effort.

C'est surtout par un choix avisé du point qu'il fallait frapper que le Haut Commandement Allié a obtenu des résultats énormes avec des moyens relativement restreints. La bataille du 18 juillet en est un exemple. Dans la poche creusée par leur offensive du 27 mai, les Allemands étaient obligés de maintenir 25 divisions en première ligne. Leurs communications étaient extrêmement précaires entre Aisne et Marne. 9 divisions doivent franchir l'Aisne entre Soissons et Vailly, 4 ont leurs communications qui passent obligatoirement par les ponts de Soissons. Le ravitaillement en vivres et munitions était donc très difficile.

Or, le 18 juillet, l'offensive Mangin-Degoutte est déclanchée sur le flanc ouest de cette poche. Le 19 au soir, nous n'avons fait que 10 à 12 kilomètres, mais nous sommes à portée de fusil de la route de Soissons à Château-Thierry, nous tirons sur l'important carrefour de la Fère-en-Tardenois. Les divisions allemandes battues ne peuvent plus être ravitaillées et les autres voient leur communication menacée. Dans la nuit du 19 au 20, les Allemands, abandonnant leurs seuls succès du 15 juillet, repassaient la Marne poursuivis par l'armée Berthelot. La retraite était commencée.

L'attaque elle-même est beaucoup plus nuancée, plus habile; la manœuvre, le sens dans lequel le coup est porté joue un rôle plus important que la masse qui le donne. Le 8 août au matin, les Anglais attaquent sans préparation, à la jonction de deux groupes d'armées; une heure après les Français attaquent à leur tour après une préparation d'artillerie sur un front de 4 kilomètres. A peine ont-ils pris pied sur les plateaux de la rive gauche de la Luce que l'attaque s'étend. Le général Debeney déborde successivement toutes les lignes ennemies et fait tomber les résistances de la rive droite de l'Avre en les prenant en flanc. Puis, soudain, une division franchit l'Avre au sud de Montdidier et, le 9 au soir, la bataille engagée sur un front de 4 kilomètres s'étend maintenant sur 20; nous sommes à 15 kilomètres de nos positions de départ.

Une autre caractéristique de l'attaque française, c'est l'élargissement progressif, l'extension continue du front d'attaque.

« Toute action offensive bien engagée et résolument poursuivie, dit l'Instruction sur l'offensive, peut amener un élargissement du front d'attaque. » Et, en fait, nos offensives ont atteint ce but. L'attaque des Xe et VIe armées, entamée sur un front de 40 kilomètres, s'est peu à peu transformée en une progression sur une ligne de 120 kilomètres. L'attaque de la IVe Armée britannique et de la Ire Armée française débuta sur un front de 25 kilomètres, le 8 août ; le 12 août, la IIIe Armée ayant à son tour attaqué l'ennemi, le front de bataille s'étend de l'Oise à Albert sur 60 kilomètres. Et la IIIe Armée britannique se déclanche plus au nord ; les Allemands sont partout bousculés, et la totalité de la ligne les suit et les harcèle.

L'Allemand attaque et enfonce sur 40 kilomètres. Il crée une poche plus ou moins profonde dont le fond atteint une vingtaine de kilomètres. C'est l'emporte-pièce qui enfonce une plaque de métal. Nous attaquons sur 30 kilomètres, progressons d'une quinzaine et, d'un seul coup, l'édifice stratégique de l'ennemi craque de toutes part. Par crainte d'un désastre, le commandement doit ordonner le repli. La défense qu'il prescrit ou les contre-attaques qu'il conduit n'ont déjà plus pour but de rétablir la situation, car elle est irréparable, mais de lui donner le temps d'évacuer son matériel et de préparer sa position de repli. Dès le premier jour, les deux kronprinz étaient battus.

L'Entente recherche également la puissance de l'attaque ; mais elle la proportionne au but qu'elle se propose d'atteindre. Il ne s'agit pas dans nos attaques de « bourrer », mais seulement d'enlever un certain nombre d'objectifs importants, déterminés d'avance et dont la chute doit entraîner la ruine du système de défense ennemi. La masse d'attaque sera donc moins profonde que celle de l'Allemand, sa densité linéaire sera très variable. L'organisation et l'articulation de cette masse contenant en germe l'idée de la manœuvre, elle ne peut être déterminée d'une façon uniforme. Dans une même armée, tel corps d'armée, qui a une mission d'attaque de front peu profonde, disposera de 3 divisions en ligne ; tel autre sera en carré, deux divisions en 1re ligne, 2 divisions en seconde ligne ; tel autre, destiné à fournir des efforts successifs ou ayant une mission d'aile, aura une seule division en ligne et deux ou trois en arrière. De même, dans chaque division, le

front sera proportionné à la mission et aux moyens mis en œuvre. La bataille n'est pas le choc d'un bloc uniformément dense ; elle consiste en une série de coups de force de forme et de directions diverses. Elle est nuancée. Cette heureuse conception nous a permis d'attaquer sur des fronts immenses avec des forces inférieures à celles des Allemands. Et néanmoins, pour chacun de ces coups de force, nous avons pu fortement constituer la masse destinée à briser l'obstacle.

L'artillerie de campagne destinée à appuyer l'attaque de l'infanterie a pu être concentrée d'une manière aussi dense que chez les Allemands. J'incline même à croire que nous avons obtenu, par mètre courant, un débit d'explosifs plus considérable qu'eux... *(Censuré.)*

La répartition de l'artillerie lourde courte (l'A. L. C.), propre à la destruction, a été encore plus nuancée que la répartition de l'infanterie.

Lorsque les chars d'assaut devaient préparer et accompagner l'attaque, la densité d'A. L. C. fut faible. Il est, en effet, mauvais de lancer les chars dans un terrain trop bouleversé par les gros obus. En revanche, là où les chars d'assaut ne pouvaient être utilisés, on accumula les batteries d'artillerie lourde et on obtint une densité effrayante, que l'économie faite, grâce aux chars d'assaut, nous permit de réaliser.

Jusqu'à ces derniers temps, les Allemands avaient attaché plus d'importance que nous à la neutralisation de l'artillerie ennemie et, en particulier, de l'artillerie de campagne chargée des barrages. Nous avons dû entrer dans cette voie pour les mêmes raisons qu'eux et, en outre, pour permettre l'utilisation des chars d'assaut. L'artillerie lourde longue (l'A. L. L.) est l'arme de la contre-batterie. Grâce aux nouveaux matériels employés, aux méthodes de combat, à la liaison intime avec les organes de repérage et avec l'aviation, la contre-batterie a été particulièrement efficace. Le grand quartier allemand vient en effet de faire connaître à ses généraux que 13 o/o de son matériel d'artillerie avait été détruit pendant les deux mois qui viennent de s'écouler.

Quant à l'aviation, on sait quel travail on lui a demandé et l'on connaît l'effort fourni, depuis les reconnaissances à longue portée, jusqu'au tir à la mitrailleuse sur les batteries en action ou sur les fantassins en retraite.

Nous ne pouvons donner aucun chiffre pour permettre la comparaison entre les attaques françaises et les attaques allemandes. Elles avaient la puissance qu'il fallait pour atteindre leur but. Rien n'était colossalement puissant ou excentrique; tout était pondéré, mesuré, adroit : le goût français.

Certes, tout n'a pas été parfait, ne pouvait pas l'être. Il ne serait pas humain que cela le fût. Si nous considérons l'avantage stratégique immense qu'offrait à Ludendorff la possession de la ligne intérieure, si nous remarquons que, nous battant sur notre sol de France, notre stratégie était liée par la nécessité de ne pas abandonner un pouce de terrain, si nous nous reportons à la situation au début de juillet 1918, nous pouvons admirer notre œuvre et la considérer avec orgueil.

Si nous voulons poursuivre le rapprochement que nous avons déjà fait et si nous voulons comparer la stratégie du Maréchal Foch à une savante escrime, nous dirons qu'il a employé la tactique de l'épéiste qui sent qu'il a affaire à un robuste adversaire, lequel a failli le blesser, et dont il connaît le jeu et le coup préféré. Mais celui-ci s'est affaibli, il s'est mépris sur ses propres forces et a méconnu la valeur de son adversaire. A son tour, cet adversaire l'attaque, presse l'épée, glisse sa lame et touche à la main, puis plus loin, au bras. Il avance et fait une nouvelle touche. L'adversaire fatigué se garde moins bien, rompt d'un pas ; l'autre avance hardiment, ses touches sont plus nombreuses et plus lointaines. Il faut rompre encore. Alors aux froissements et aux pressions succèdent des attaques plus violentes et des blessures plus dangereuses. L'adversaire fatigué ne pourra bientôt plus ni rompre, ni riposter. Et ce sera le moment du coup droit mortel.

§

Nous avons dit, dans la première partie de cette étude, que le fantassin qui attaque a deux ennemis : le fantassin d'en face qui a des fusils et des mitrailleuses, et l'artilleur de là-bas qui fait les contre-préparations et les barrages. Pour les détruire, les offensives françaises et britanniques ont mis en œuvre, en plus des anciens moyens toujours employés, contre le fantassin, le tank ou char d'assaut, — contre l'artilleur, les obus toxiques.

Les chars d'assaut, qui viennent de prendre part à toutes les offensives avec le succès que l'on sait, ne sont pas, à vrai

dire, des nouveaux venus. Ils sont vieux de deux ans. A la fin de septembre 1916, les Anglais expérimentèrent, pendant la bataille de la Somme, quelques tanks construits en grand secret. Les résultats furent heureux et la France se mit activement à fabriquer des chars d'assaut. On apprit que les Allemands en construisaient égalament et l'on parlait même d'expériences mystérieuses faites avec un tank de 80 tonnes. Nos chars d'assaut furent lancés à l'attaque le 16 avril 1917.

(*Censuré.*)

Des chefs avisés montrèrent que l'échec des chars était dû à leur utilisation sans précautions et qu'il en était de cette arme comme des autres : elle avait ses conditions d'emploi. L'attaque de la Malmaison remit les chars en honneur et l'artillerie d'assaut (A. S.) du général Estienne prit une extension considérable.

Le problème de l'accompagnement de l'infanterie dans sa progression consiste à réduire rapidement au silence les mitrailleuses qui se dévoilent, les îlots qui tiennent, les réseaux qui subsistent, bref à détruire toutes les résistances imprévues dont nous avons montré l'influence retardatrice, parfois considérable, en étudiant les offensives des trois premières années de guerre. Tandis que les Allemands, tout en construisant quelques tanks, cherchaient la solution par l'artillerie d'accompagnement et le minenwerfer léger, nous adoptions nettement le char d'assaut. Nous y trouvâmes le double avantage d'avoir un moyen qui permettait, d'une part, de suppléer à l'insuffisance de la préparation et de monter l'attaque par surprise et qui, d'autre part, pouvait s'approcher des mitrailleuses ennemies et les détruire à bout portant.

Chacun a vu, au moins en illustration, des chars d'assaut. Ce sont des automobiles-escargot qu'un épais blindage met à l'abri des balles et des éclats d'obus et dont les roues sont remplacées par des chenilles. Celles-ci sont des chaînes sans fin, larges patins sur lesquels glissent les chariots qui portent la caisse blindée contenant le moteur, l'armement et le personnel. Le poids du char est essentiellement variable. Nous n'avons pas construit les 80 tonnes du projet allemand, mais il pourrait se faire qu'on s'en approchât dans l'avenir. Actuellement, les Saint-Chamond pèsent 24 tonnes, les Schneider 13 tonnes et les Renault 6 tonnes.

Le poids des chars est nécessité par leur équipement et le but auquel on les destine, mais il limite également les conditions de leur emploi. Malgré une convenable répartition de ce poids sur les larges chenilles, les terrains mous, humides et marécageux leur sont interdits. En outre, les questions de transport, de passage sur les ponts imposent un maximum qu'on ne peut dépasser.

Le public croit généralement que le char d'assaut est une sorte de bolide qui avance rapidement, faisant feu de tous ses sabords, franchissant les pires obstacles et écrasant tout sur son passage. Rien n'est plus faux. Les chars grimpent les pentes les plus raides, traversent les fossés, écrasent les réseaux, mais un talus à pic les arrête, un fossé profond et large de deux mètres avec des parois escarpées est un obstacle presque insurmontable. Enfin, les chars vont lentement, plus lentement que le fantassin, et il ne faut guère compter plus de 2 kilomètres à l'heure en terrain varié.

Le moteur a ses défaillances et la provision d'essence est imitée. Lancer des chars d'assaut dans un terrain bouleversé par les obus de gros calibre, c'est être assuré que, du fait du errain, la moitié des unités resteront en panne avant d'avoir pu servir ; le reste arrivera en retard. On voit donc que l'artillerie d'assaut a ses exigences, et qu'elle s'use vite.

Les chars d'assaut ne pouvaient être d'un type unique, puisque nous avons dit qu'ils devaient répondre à deux buts différents. Pour attaquer par surprise, sans préparation d'artillerie, pour frayer la voie à l'infanterie, pour détruire les défenses accessoires et attaquer les points d'appui fortement organisés, il fallait des chars fortement armés, bien protégés, donc lourds. Ce sont les chars de rupture, armés d'un canon à grande vitesse initiale et de mitrailleuses. Le Saint-Chamond, avec son canon de 75 et ses 4 mitrailleuses, en est le type, bien qu'il soit encore insuffisamment armé et protégé... *(Censuré.)*

Pour accompagner l'infanterie, pour nettoyer le terrain, réduire les îlots de fantassins qui se cramponnent, détruire les mitrailleuses qui s'installent subitement à découvert, il faut un char plus rapide, plus léger, moins protégé et moins vulnérable. C'est le char Renault, avec son canon de 37 ou sa mitrailleuse, constitué en compagnies. Les chars lourds précèdent l'infanterie ; les chars légers l'accompagnent.

Nous avons montré les exigences de l'artillerie d'assaut inhérentes au matériel. Il en est d'autres, résultant de leur emploi. La difficulté est d'amener les chars à pied d'œuvre, en secret et à couvert. Les terrains où ils peuvent agir étant, à tout prendre, assez limités, l'ennemi, qui redoute l'apparition des chars, surveille particulièrement ces zones et prépare la défense contre les tanks. C'est donc la nuit seulement, ou de jour si le terrain est boisé et couvert, que cette marche d'approche peut être effectuée; et il faudra attaquer à la pointe du jour, si la position d'attente est en vue de l'ennemi.

L'adversaire principal du char d'assaut, c'est le canon. C'est un jeu pour une artillerie non neutralisée et possédant de bons observatoires ou des avions de réglage de démolir une colonne de chars qui lui est signalée. Ce fut le cas lors de l'attaque du 16 avril 1917. L'utilisation des chars nécessite par conséquent une neutralisation particulièrement soignée de l'artillerie ennemie... (*Censuré.*)

Cette condition a été remplie au cours des récentes attaques. Aussi, le succès des chars a-t-il été complet.

Il est enfin une dernière necessité. Le char d'assaut ne gagne pas la bataille à lui seul. Il n'est qu'un auxiliaire. Son but est d'aider l'infanterie. Cette aide ne sera vraiment efficace que si le fantassin a reçu l'instruction convenable, que si la troupe a manœuvré avec les chars d'assaut sur un terrain d'exercice, que si l'un et l'autre savent s'entr'aider, se porter secours ou profiter de leurs succès réciproques. C'est à cette condition-là seulement que l'infanterie retirera de l'artillerie d'assaut tout le profit du secours que celle-ci lui apporte et exploitera pleinement les magnifiques avances qu'elle lui permet. Les papiers et les instructions de la dernière heure ne valent pas un bon exercice dans un camp avec des chars d'assaut. Combien de fantassins ne virent de chars d'assaut qu'au matin de la bataille, dans le brouillard, au moment de partir avec eux à l'attaque ?

Les Allemands ont employé quelques chars d'assaut assez semblables à nos chars Schneider. Ce sont des chars de 34 tonnes, armés d'un canon de 57 et de 2 mitrailleuses. Mais aucune de leurs attaques avec tanks n'a eu l'ampleur de celles que nous avons menées. Le 27 mai, une vingtaine de chars ont appuyé lattaque sur la Miette ; le 1er juin, une trentaine fu-

rent engagés aux abords de Reims et un bon tiers resta sur le terrain. Ils ont cherché la solution du problème de l'accompagnement de leur infanterie par l'emploi : de l'obusier léger isolé, de batteries de campagne d'accompagnement, de minenwerfer légers, de mitrailleuses lourdes. Une campagne de presse a été menée en France pour l'adoption d'un mortier d'accompagnement et on raconta même que les succès foudroyants des Allemands en avril et en juin étaient dus au fameux minenwerfer. C'est une erreur. Il est certain que ce canon leur a servi, mais il est loin d'avoir donné les résultats qu'on attendait de sa mobilité. Attelé à un cheval, il ne peut être amené à bonne distance ; traîné par quatre servants, ceux-ci arrivèrent épuisés. Nous avons nombre de rapports dans lesquels les commandants de bataillon ou de régiment rendent compte que les minenwerfer légers n'ont pas pu suivre. « L'expérience a montré, écrit le commandant du XIII[e] Corps d'armée, que les minenwerfers légers et moyens n'ont pas souvent réussi à marcher à l'allure de l'infanterie. »

A mon sens, le problème du mortier d'accompagnement est insoluble. Le projectile de ce mortier ne peut être efficace que s'il contient une forte charge d'explosif ; il doit donc être lourd et il faut en avoir beaucoup. On pourra souvent amener le canon en position, mais il sera impossible de le ravitailler en munitions, à moins d'y consacrer un homme par deux projectiles ! En fin de compte, puisqu'il s'agit de lancer sur un point donné un obus de 5 ou 6 kilogs, le mieux est d'avoir recours au canon de campagne, qui reste à 3 kilomètres en arrière, est mieux ravitaillé et fera parvenir, sans effort, à destination la quantité d'explosif demandée. C'est une affaire de liaison avec l'artillerie. Il paraît, d'après ce que nous savons par les plus récentes instructions allemandes, que c'est vers cette solution que tendent les Allemands, en affectant directement une et même deux batteries de 77 d'accompagnement à chaque régiment de première ligne.

Grâce aux chars d'assaut, l'Entente a également résolu le problème de l'accompagnement. Le développement considérable que nous avons su donner à l'artillerie d'assaut est une des cause de nos succès actuels. L'emploi de ces engins fut heureux et varié. En juin, ils appuient nos contre-attaques. En juillet, des centaines de chars débouchent en même temps ouvrant la

voie à deux armées. Le 8 août, on attaque au matin sans chars d'assaut, puis, au moment où les divisions de première ligne cessent leur effort, une division précédée de cent chars prend l'attaque à son compte et progresse de 3 kilomètres en enlevant quatre villages. On devine l'impression de terreur produite sur le fantassin ennemi qui voit s'avancer vers lui une ligne de chars pesants, dont les canons tirent de plein fouet, suivis d'autres chars qui franchissent obstacles, fossés et clôtures, mitraillent à bout portant ; masses d'acier contre lesquelles il ne peut rien, sur la cuirasse desquelles ses balles sont impuissantes, et qui, glissant et rampant vers lui, vont l'écraser sous leurs poids, tandis que l'infanterie accourt pour le saisir.

Retenons ce récent aveu du grand état-major allemand :

Il faut accorder une attention toute particulière à la défense contre les tanks. Nos précédents succès contre les tanks nous avaient conduit à un certain dédain de ces moyens de combat. Mais aujourd'hui, nous devons compter avec des tanks mieux cuirassés, plus petits, plus mobiles et qui sont plus dangereux. Une attention et une instruction nouvelles sont nécessaires pour que tous les moyens de défense connus interviennent efficacement et au moment voulu.

Nous espérons avoir suffisamment montré toute la valeur de l'artillerie d'assaut en exposant ses procédés de combat. Elle doit être considérée comme un nouvel appoint de forces que nous saurons sans cesse développer, sans pour ce la négliger les autres moyens. Le char n'exclut pas le canon, pas plus que l'avion ne supprime l'observatoire. Ce sont des moyens puissants qui se complètent ou se renforcent. L'artillerie d'assaut n'est pas et ne peut pas être la panacée universelle. Le tank n'est pas la machine à finir la guerre, mais, joint au canon et à l'avion, il constitue une aide précieuse pour l'infanterie dont il prépare le succès et partage la gloire.

§

Le fantassin devant être écrasé ou réduit par le char d'assaut, il restait à mettre hors de cause l'artilleur. C'est une tâche difficile.

On a utilisé le canon, en général, le canon long, parce qu'il porte plus loin, et qu'une grande portée est nécessaire, les artilleurs ayant profité de l'accroissement de portée des pièces dans les deux sens. Ils tirent plus loin dans les lignes ennemies et se placent plus loin à l'intérieur des lignes amies. La con-

tre-batterie est efficace à condition que le tir soit réglé, que l'objectif soit mathématiquement déterminé et que l'on tire un grand nombre d'obus; ce sont trois conditions indispensables et rarement réalisées. Il en est d'autres (calibre, fusées, usure des pièces, forme du terrain), de sorte que l'on a été amené à admettre qu'une batterie ne peut être détruite que si l'écart probable est très faible. Il faut le coup heureux, après avoir mis toutes les chances de son côté.

La contre-batterie, malgré la forte densité d'artillerie lourde longue, serait donc presque inefficace, si la science n'avait découvert un nouveau procédé qui, primitivement, n'était pas destiné aux artilleurs : les gazs toxiques.

On en a dit beaucoup de mal. L'emploi des gaz était, en effet, interdit par la Convention de la Haye. Mais ceci n'était point fait pour arrêter l'honnête Allemand, qui en avait fait bien d'autres. Il faut avouer que l'idée était géniale. Car, enfin, on se battait comme au temps de Gustave-Adolphe, avec des balles et des boulets. En ce temps-là, la chimie n'existait point. Rien d'étonnant à ce que l'Allemagne, pays de la chimie et des mauvaises odeurs, ait songé à utiliser pour son industrie nationale, la guerre, les produits de son industrie d'avant-guerre. Pour ce qui est de la moralité du procédé, j'avoue ne pas sentir de préférence marquée pour la mort par balle ou par éclat d'obus, plutôt que par aspiration d'oxychlorure de carbone.

Ceci mis à part, les gaz sont aujourd'hui employés couramment par tous les belligérants. A l'ancienne vague de chlore a succédé l'obus toxique. Le contenu de l'obus (arsenic, cétones bromées, acide cyanhydrique, chloropicrine) importe peu ; l'essentiel est d'en connaître l'utilisation. Aujourd'hui, l'obus toxique est devenu le plus puissant moyen de lutte contre l'artillerie.

Quel est, en effet, le but que l'on se propose d'atteindre ? Lutter à trois armes contre une, c'est-à-dire permettre à l'infanterie de progresser et à l'artillerie ainsi qu'aux chars d'assaut de l'appuyer. Pour cela, il faut que l'artillerie ennemie ne puisse pas intervenir en faveur de son infanterie par des tirs d'anéantissement ou par ses barrages ; qu'elle soit dans l'impossibilité de détruire notre artillerie en batterie ou en mouvement et nos chars d'assaut en position d'attente ou en action. Le but,

c'est d'empêcher l'artillerie ennemie de tirer. Si on ne peut la détruire, ce qui est très difficile, il faut à tout prix la neutraliser.

Les obus toxiques sont employés à cette neutralisation.

Au début, on essaya timidement de troubler la vue des artilleurs en les faisant pleurer au moyen d'obus lacrymogènes, à base de bromure de benzyle. C'était très insuffisant. Aujourd'hui, on les plonge dans une atmosphère de gaz suffocants.

Nous avons dit que la nécessité d'obtenir une grosse densité d'artillerie avait amené celle-ci à s'entasser sur certains points constituant de véritables « nids de batteries ». Ces nids de batteries sont éminemment favorables à l'emploi des obus toxiques. Plus qu'aucun autre tir, le tir des obus spéciaux doit être ouvert par surprise et conduit de manière à obtenir dès le début une grosse densité de toxiques. Il faut en quelques minutes déverser sur la zone choisie des milliers de mètres cubes de gaz asphyxiant. La saturation est ensuite maintenue par un tir lent, auquel on adjoint quelques obus percutants ou fusants contre le personnel à découvert. Ces tirs offrent en outre l'avantage de ne pas exiger un réglage très précis. Ce sont des tirs sur zone qui demandent seulement beaucoup d'obus.

Le tir ainsi conduit et ouvert par surprise, parfois même la nuit, cause fatalement quelques accidents. Il surprend les imprudents qui n'ont pas leur masque à proximité immédiate. Par la suite, il amène l'évacuation de ceux dont le masque est insuffisant ou mal ajusté. Or, dans l'artillerie, sur la position de tir, il n'y a que des spécialistes tous indispensables. La mise hors de combat de quelques hommes par batterie apporte une grave perturbation dans le fonctionnement de l'ensemble. Les pièces sont moins bien utilisées et moins bien servies. Ce n'est pas tout. Quelque bien construit que soit le masque ou l'appareil de protection, il constitue toujours une gène considérable pour celui qui le porte. Lorsque l'organisme dépense peu d'oxygène, le port du masque est acceptable. Il n'en est pas de même lorsque l'homme doit respirer largement, ce qui est le cas de l'artilleur qui sert son canon. Il faut se représenter, en effet, l'effort qu'exige un tir prolongé. Une batterie de 75 qui fait un barrage de 5 minutes nécessite la manipulation rapide de deux tonnes et demie de projectiles. Une batterie de 155 qui fait un tir d'efficacité pendant une heure, à la

cadence normale d'un coup par pièce et par minute, oblige ses servants à transporter 12 tonnes d'acier. Et il faut tenir compte des manœuvres de force nécessitées par le déplacement et la remise en batterie des pièces.

Il est impossible d'obtenir l'effort exigé par ces tirs avec un personnel réduit par les évacuations, complètement incapable d'absorber à travers le masque l'oxygène nécessaire, plongé dans un nuage de gaz toxiques.

Au bout d'un certain temps, les artilleurs sont obligés de suspendre leur tir, ou tout au moins de le ralentir. L'artillerie est neutralisée.

L'emploi des chars d'assaut a conduit à rechercher une autre neutralisation : celle des observatoires, et par ce mot, il faut entendre toutes les parties du terrain qui ont des vues sur la zone d'action des chars d'assaut. On utilise à cet effet les obus fumigènes. Quand on ne peut pas démolir les observatoires, on les ensevelit sous une épaisse fumée. En outre, un tir à obus explosifs est destiné à couper toutes les communications téléphoniques entre les points d'observation et les batteries.

Naturellement, le fantassin, qui est accoutumé à « encaisser », n'échappe pas aux tirs à obus toxiques mélangés aux obus explosifs dans les tirs de destruction sur nos premières positions. Les Allemands ont également employé avec succès les obus fumigènes, de manière à permettre à leurs stosstruppen de s'infiltrer entre nos divers groupes de combat, en profitant des vides existant entre eux.

Enfin, depuis bientôt un an, un nouveau gaz a fait son apparition. L'ypérite ou gaz moutarde, le bisulfure d'éthyle bichloré. Il n'asphyxie pas ; il brûle. Le liquide vésicant est projeté par l'obus sous forme de fines gouttelettes qui persistent plusieurs jours. Quiconque respire cette vapeur a le poumon brûlé. Les yeux sont particulièrement sensibles à ses effets.

Le terrain reste longtemps imprégné et la zone ypéritée est une zone à désinfecter largement avec du chlorure de chaux, sinon elle est impraticable. Les pieds, les genoux, les mains sont brûlés comme au fer rouge à quiconque marche, s'agenouille ou se couche dans ce terrain. Il faut complètement rééquiper les hommes évacués. L'ypérite est en soi un gaz peu dangereux, qui cependant entraîne une diminution

momentanée, mais considérable des effectifs. C'est un gaz défensif, puisque, par le fait même qu'on ypérite une zone, on s'interdit d'y passer pendant plusieurs jours. Les Allemands l'emploient un peu partout, puisque partout ils se défendent. Nous l'utilisons, même dans l'offensive, pour neutraliser des secteurs que nous négligeons de parti-pris et qu'il faut cependant rendre intenables à l'ennemi, et pour interdire certains emplacements de batteries.

§

Nous pouvons maintenant essayer de dégager le sens de l'évolution des méthodes d'offensive et de la guerre actuelle.

Après avoir eu raison de l'infanterie à découvert appuyée par une artillerie insuffisante, la fortification a été battue en brèche par le canon. Contrainte de céder sur une ligne, elle s'est étendue en surface et en profondeur. Mais la fortification ne vaut que par son occupation ; elle ne résiste que lorsqu'une infanterie la vivifie de son feu et de celui de ses mitrailleuses. En s'étendant démesurément en tous sens, elle court le risque de manquer d'occupants. Une division française, dans la région au nord de l'Oise s'était si bien échelonnée en profondeur que l'attaque ennemie n'eut jamais à faire face à plus d'une compagnie à la fois et les réserves étaient si éloignées qu'elles ne purent arriver à temps, même pour recueillir des débris du dispositif. L'exagération de l'échelonnement conduit vite à une poussière de défensive. Le problème de la fortification, qui avait été le plus simple au début de 1915, est aujourd'hui le plus compliqué. Il est devenu insoluble. Si la fortification se fait cuirasse, elle est brisée ; si elle se fait cotte de mailles, elle est submergée. Comme la tempête, la vague d'assaut renverse les digues et emporte les blocs isolés.

Il faudrait élever des digues successives, des séries de zones fortifiées, dont les lignes continues seraient toutes occupées. Mais alors, la fortification ne répond plus au but qu'on lui propose : économiser les effectifs. Le gros calibre et l'artillerie d'assaut ont triomphé. Le canon cuirassé et mobile d'aujourd'hui l'emporte sur la fortification dans l'espace et dans le temps.

Au début de la guerre actuelle, les avions évoluaient librement et remplissaient leur mission sans difficultés autres que celles inhérentes à l'appareil lui-même. Il a fallu les armer et les protéger. Il faut non plus des escadrilles, mais des escadres

de chasse pour assurer la liberté d'action des avions de reconnaissance, de réglage ou de commandement.

La même évolution est à prévoir pour les chars d'assaut. Il faudra non seulement une contre-batterie plus puissante, des tirs d'obus fumigènes plus denses, mais encore des tanks de protection. La lutte du char d'assaut contre le char d'assaut est prochaine, et les escadres de tanks de chasse sont à envisager.

Le fantassin, facile à recruter et à instruire, commode à équiper, peu coûteux, restera encore l'âme principale dans la bataille. Mais il est évident que, parmi ces puissances formidables de destruction, il ne pourra plus se mouvoir sans protection au moins momentanée. Le char d'assaut mitrailleur existe, le char de commandement n'est pas loin d'exister.

(Censuré.)

Quant à la chimie des gaz, elle est loin d'avoir dit son dernier mot. A la nappe de chlore poussée par le vent vers les premières lignes a succédé la masse asphyxiante déversée par les obus sur les arrières et entretenue pendant quelques heures. Puis, l'ypérite est apparue, causant des accidents généraux et persistant pendant des jours... *(Censuré.)*

L'évolution de l'artillerie semble être davantage dans une augmentation des portées et des vitesses de tir que dans un accroissement des calibres, la chimie se chargeant de découvrir de nouveaux explosifs et de nouveaux toxiques, et l'aviation de bombardement prolongeant l'action de l'artillerie à grande puissance.

La bataille de 1914 se livrait sur un front de quelques dizaines de kilomètres et sur une profondeur de 4 à 5 kilomètres. Dans les champs ensoleillés, parmi les populations curieuses, c'était la charge de lignes bleues et rouges aux baïonnettes étincelantes. La bataille de demain s'étendra sur plusieurs centaines de kilomètres et sur une profondeur de cinquante lieues. Dans la campagne désolée et dévastée, parmi la fumée, les explosions, les gaz asphyxiants, sur un sol empoisonné, ce sera la rencontre de chars gris et bruns portant des hommes, des mitrailleuses et des canons.

Ce rêve d'aujourd'hui sera peut-être la réalité de demain, tant l'évolution est rapide. Dans cet ordre d'idées, l'Entente possède une énorme avance. A nous de la conserver. L'avan-

tage est à celui qui a un but, un plan et l'énergie pour le suivre. La phrase suivante, quoique écrite par un Allemand, Bernhardi, est à méditer : « Tâchons de sonder l'avenir de la guerre sans nous laisser aveugler par l'argument d'autorité, et de développer, en tenant compte des conditions modernes, les enseignements de jadis en des pensées et des principes nouveaux. »

§

Etre victorieux, c'est détruire les forces de l'ennemi, c'est contraindre l'armée adverse à une retraite désordonnée qui la désagrège, c'est lui interdire de se reformer, c'est accélérer sa démoralisation jusqu'à la déroute. Etre victorieux, c'est avancer librement en pays ennemi, c'est occuper ses villes, mettre la main sur ses administrations, ses industries, son commerce, ses voies ferrées, ses marchés et ses ports. Etre victorieux, c'est pousser sa marche dans un pays dont le peuple demande la paix, dont les chefs militaires sont impuissants à reconstituer une armée qui ne peut plus ou ne veut plus se battre, dont le gouvernement est contraint d'accepter les conditions du vainqueur.

Il serait téméraire de déterminer la forme de la victoire de l'Entente et de fixer la ligne à atteindre par nos armées en territoire germanique, mais il est plus ridicule de penser en 1918 que la faim, le manque de savon ou de caoutchouc, la crainte de représailles économiques ou la révolution sociale mettront l'Empire allemand à notre merci.

Lorsque le moment de la désorganisation sera venu, lorsque la retraite commencera, les souffrances subies, les craintes pour l'avenir, la situation économique, le mécontentement populaire seront de puissants facteurs de désagrégation et de désordre. Mais c'est seulement à ce moment que l'on peut espérer sentir leur influence.

En face d'une armée aussi puissante, dont la vigueur est incontestable, dont la valeur ne peut être méconnue, armée qui puise sa force, sa vitalité et son principe dans le pays tout entier, dont elle est l'orgueil et l'espoir, il n'y a qu'une solution de la guerre : l'écrasement complet, total, absolu de l'armée allemande.

Qu'on ne se laisse pas abuser par l'expression si souvent employée de « militarisme prussien », que je n'ai jamais pour ma part très bien comprise, à moins qu'elle ne signifie l'es-

prit de l'Allemagne toute entière ou qu'elle ne serve à faire marcher quelques antimilitaristes forcenés et naïfs. Restons dans le domaine militaire et répétons notre but : détruire l'armée allemande dans une immense bataille,— l'empêcher de se reconstituer en portant la guerre en pays ennemi aussi loin qu'il sera nécessaire.

L'erreur de la stratégie allemande est d'avoir oublié ce principe fondamental de la guerre : la destruction des forces ennemies. Les offensives violentes et brutales, soigneusement préparées, montées en secret, exécutées en vitesse, suffisamment bien conduites devaient donner des résultats immédiats et profitables, mais ne pouvaient amener la décision. Ne pouvant, faute d'effectifs et de moyens, exécuter plusieurs offensives simultanées, Ludendorff crut obtenir le même résultat en déclanchant des offensives successives dans lesquelles les meilleures troupes allemandes venaient s'engouffrer, fondre et disparaître. Aujourd'hui, malgré les précautions prises, les réserves de l'Allemagne en hommes, cadres, matériel vont s'épuisant. Il faut raccourcir le front, céder du terrain, regrouper les divisions et les armées disloquées, reconstituer des réserves pour être prêt à faire face aux nouveaux coups que l'Entente s'apprête à porter ailleurs.

L'Allemagne, après avoir failli nous écraser par le nombre et par son puissant matériel, succombe à son tour sous le nombre des assaillants et sous l'ampleur et la diversité des moyens. Depuis trois mois, la masse alliée pèse de tout son poids dans la balance, et cette masse va s'accroissant sans cesse. Grâce à l'unité de commandement enfin réalisée et heureusement assurée, les efforts de tous convergent vers le but commun : vaincre.

Ne nous laissons pas éblouir par la beauté du résultat obtenu. L'effort à faire est encore immense et la tâche sera rude. Mais on sent poindre l'aube des jours meilleurs en attendant que paraisse à l'horizon le radieux soleil de la Victoire.

ROGER MAURICE.

IN MEMORIAM

—

Tant mieux si, jusqu'au bout, vous avez pu croire
A la beauté du geste dont vous mourûtes.
Alors, mes amis tendus et forts, vous eûtes
La belle mort, un soir bleu, sous les étoiles.

Alors, que vous soyez morts là ou ailleurs,
Dans un lit blanc, ou dans le frisson des herbes,
Qu'importe, vous êtes morts dans votre rêve
De demain, l'amour aux yeux, en travailleurs.

Pourquoi si longtemps vous plaindre ? Il faut relire
Vos lettres de foi haute et douce. Qu'on voie
Que quelques-uns au moins sont morts dans la joie.
Qu'on sache que tous ne furent pas serviles

Et transplantés, et qu'il en est qui pour une
Cause surent mourir... Hélas ! vous, les autres,
Dont chaque pas en avant était révolte,
Vous qui deviez tomber là, morts, sans parure

D'avenir, hideux, haineux, là, sans raison,
Parce qu'on vous avait marchandé le geste
Blond d'aimer le monde, et que, pauvres terrestres,
Vous n'aviez qu'un idéal, votre maison,

Votre bonheur mauve, au soir, sous les glycines,
Avec la femme et l'enfant, la tâche faite,
Vous pour qui, quatre fois par mois, c'était fête
Quand venait la lettre ardente et illisible

Aux baisers nus, oh! n'est-ce pas vous les morts
Qu'il faut plaindre et qu'il faudra pleurer sans cesse ?
N'êtes-vous pas les vrais héros de la guerre,
Et les saints de l'avenir, s'il est meilleur ?

Ne vous doit-on pas davantage qu'aux gloires
Apparentes ? N'avez-vous pas plus souffert,
Vous qui de votre poing fermé vers le ciel
Avez, sans le savoir, déchiré le voile ?

Quelle dette envers vous nous avons, les humbles !
Quels mots pouvons-nous vous dire ? Quelles larmes
Verser sur vous qui n'aviez pas fait le calme
Abandon de vos plaisirs tendres et simples

Sur l'autel du bonheur qui vient, du bonheur
Vaste et doux des foules, dans la paix, étreintes ?...
A genoux, à genoux vers vous, paumes jointes,
Pour vous prier d'ouvrir vos yeux dans la mort

Vers vos petits, vers vos femmes qui délient
Leurs chevelures sur vos tombes absentes,
Vers vos frères qui sont vivants, et vous sentent
Vivants aussi ; pour vous, les ouvreurs de vie,

Pour vous, les sacrifiés involontaires,
Pour vous qui avez tout donné, sans comprendre
Pourquoi vous donniez, pour vous, les pauvres tendres
Morts en maudissant —
nos deux genoux en terre.

RENÉ KERDYK.

NOTES D'UN
MÉTÉOROLOGISTE AUX ARMÉES

—

Figurez-vous un « permissionnaire » parti des boues gelées de la Somme et, après huit jours de vie citadine, allant rejoindre son régiment dans les caves de Verdun. Pendant une semaine, ce sauvage malgré lui s'est doucement prélassé parmi les siens, oubliant les misères récentes, la rigueur exceptionnelle de l'hiver subie avec deux camarades à plus d'une lieue du cantonnement, dans un chaos de décombres, l'abri d'une tanière sans feu, sans air, sans clarté, les repas au dehors, sous la bise, la toilette à la neige fondante, les dures corvées nocturnes, les bombardements.

L'âme endolorie par la séparation nouvelle, il n'a pour se réconforter que le spectacle d'une ville morte, de maisons écroulées ou béantes, de rues torturées et désertes, toute cette tristesse accrue par un déclin de journée.

Après un parcours rendu malaisé par le manque de guide et d'indications, le voici dans les sous-sols, où sa compagnie, à la lueur des chandelles, attend l'heure d'aller à la tâche. Et dès les premiers mots de bienvenue, quelle nouvelle ! Un ordre du Grand Quartier Général le détache de l'infanterie, l'envoie suivre auprès de Paris les cours de météorologie militaire.

On a beau dire, c'est une impression agréable que de voir se rouvrir ainsi tout à coup les avenues de la civilisation ! Ce bonheur est même tellement sensible que, par une sorte de pudeur et pour ne pas exciter la jalousie, il convient de le diminuer devant les autres et de leur représenter un peu désavantageusement le sort qu'ils ont tant de raisons d'envier.

En quoi d'ailleurs consistent ces fonctions, vraisemblable-

ment si étrangères à nos occupations actuelles? Il y a cinq mois déjà qu'une circulaire prescrivit la recherche des R. A. T., que leur instruction permettrait d'initier au service météorologique. On se fait inscrire pour de telles candidatures, sans se leurrer le moins du monde ; on en a tant vu passer au rapport de ces offres alléchantes! Il faut croire que celle-ci dut moins susciter la concurrence. Et puis les gens de notre âge sont assez rares, qui, pourvus de diplômes scientifiques, demeurent encore dans le rang.

—

J'ai rendu mes armes et ma peau de mouton, j'ai dépouillé le surhomme. Mais mon soulagement n'était pas un plaisir sans mélange. En apportant mon fusil au fourrier, en alignant sur sa table mes quinze paquets de cartouches, j'ai eu conscience comme d'une diminution de ma personne. C'est aussi ce que j'éprouvais ce matin, quand, au petit jour, j'ai franchi le Pont Beaurepaire et suivi la tragique rue Mazel. Ces monceaux de pierres et de poutres, ces immeubles crevés, ces persiennes pendantes composent un tableau dont l'horreur brutale m'exprimait un reproche. Au delà de la porte Saint-Victor, je me suis retourné vers cette désolation, sous laquelle gîtaient mes camarades endormis. Et j'ai senti l'âpre poésie de la guerre. Il s'y mêlait non pas, à proprement parler, un regret, mais un adieu à ce qui fut mon existence durant tant de mois, souffrances, espoirs, découragements, tribulations innombrables de tout l'être moral et physique.

—

— Monsieur Bellard, voulez-vous avoir l'obligeance de conduire monsieur jusqu'à la chambre commune, pour qu'il se débarrasse de son fardeau, puis à la Maternelle, pour qu'il se présente à monsieur Ratin et se mette au courant de nos habitudes ?

Dans mon attirail de poilu, sous la charge de mes musettes et de mon sac bondés, je regarde, j'écoute, éberlué. Tant de courtoisie dans une agglomération de soldats ! La civilité m'avait toujours paru par définition peu compatible avec l'état militaire. J'ai bien vu de jeunes lieutenants tendre l'étrier à des colonels : ce n'était que de l'empressement obséquieux. Mais ce sous-officier qui me traite de « monsieur », moi *sim-*

plomme, qui appelle « fardeau » le *barda* et « chambre commune » la *cagna*, parle une langue fort civile.

Deux ans passés parmi le peuple hirsute et crotté des *guitounes* ne m'ont pas fait perdre le goût de la bienséance et des procédés.

— Qu'est-ce que ce sergent si aimable? demandé-je à Bellard, tandis qu'ensemble nous gagnons le logis.

M. Bellard a dans ses yeux bleu tendre une expression de rêverie très douce. Après un instant employé, je pense, à sortir d'une méditation :

— Ah, pardon ! fait-il avec aménité. Ce sergent ? C'est un astronome, oui, le sous-directeur de l'Observatoire de Montlhéry.

— Et toi-même ? Et vous-même, cher Monsieur, s'il n'y a pas d'indiscrétion?

— Aucune. Je suis professeur d'histoire. Peut-être appartenez-vous, vous aussi, à l'enseignement ?

— Dans le temps, avant la mobilisation, j'enseignais la grammaire à de charmants étourdis.

— Eh bien, vous trouverez ici de nombreux collègues, agrégés ou licenciés, des mathématiciens, des physiciens, des naturalistes, des chimistes.

— Une Académie des Sciences.

— Oui, farcie d'ingénieurs, d'industriels, d'agronomes et même de lettrés, mais qui possèdent au moins le bachot des x.

— Si j'en juge d'après ce bleu horizon assez défraîchi, vous n'auriez pas toujours connu, vous non plus, que les douceurs d'un emploi tranquille.

Le regard de l'érudit paraît discerner dans le lointain de pénibles images.

— Il y a deux mois seulement, soupire-t-il, je m'épuisais, sans me rendre bien utile, à coltiner des caisses ou des pièces de fonte dans les lignes. Il est vain d'entreprendre un tel métier à quarante-deux ans, si l'on n'eut pour initiateurs que MM. Aulard et Seignobos.

— La guerre nous ballotte. Vous voici monté de la fange dans les nuages, dans le domaine de la poésie et de la métaphysique. Et vos diplômes ni votre situation universitaire ne vous ont valu la moindre poussée

dans les honneurs obscurs de quelque légion ?

— Pas plus, vous le voyez, qu'à vous-même.

— Dure condition, n'est-ce pas, que celle de *biffin*?

— Hélas ! Vous allez rencontrer ici M. Varnet qui occupait la chaire de physique au lycée de Chinon. Il a découvert plusieurs lois, dont l'application vérifie admirablement nos calculs. M. Varnet, qui contribue aujourd'hui si efficacement à la grande besogne nationale, remuait de la terre et cassait des cailloux sur les routes. Au bout de deux années, il a tout de même obtenu d'être mis à sa place. A sa place ! il faut s'entendre, on vient de le nommer soldat de première classe. M. Lemouy, à qui l'on doit une méthode extrêmement précieuse pour aider l'artillerie, M. Lemouy est soldat de seconde classe et végète dans une station du front.

Nous sommes au dortoir, M. Bellard me prie de choisir une des paillasses libres. Je pose là mon bagage et nous nous dirigeons vers la Maternelle.

— C'est, m'explique mon guide, notre Ecole. On pourrait l'appeler aussi bien la Maison-Mère. De là comme d'un dépôt, après une formation plus ou moins achevée, l'on s'en va combler les vides dans nos filiales du front. Vous y demeurerez quatre, cinq jours, peut-être quinze, peut-être davantage. Cela dépend des besoins et des disponibilités. En dehors de cette pépinière, existe la Station Centrale, chargée de fournir à l'armée les renseignements officiels sur la situation atmosphérique. Ceux qui la composent sont les « permanents ». Je suis un permanent, M. Varnet en est un autre. Mais nous voici à la Maternelle.

Dans une salle, dont l'aspect rappelle assez celui d'un bureau d'architecte, des gens studieux se livrent à des occupations variées. Il en est qui sur une vaste planche à dessin jalonnent des lignes suivant certains repères. D'autres, penchés sur ces tracés, en regardent attentivement la progression. L'instructeur s'introduit dans le groupe, examine et corrige. Quelques-uns, assis à des tables, copient des notes ou décrivent des courbes sur des cartes géographiques. Un gros père, à l'écart, s'exerce à confectionner de petites lanternes en papier... Ses mains épaisses et gourdes s'accommodent peu de la tâche délicate. Les rondelles légères enduites de colle s'attachent à ses doigts, qui vainement les secouent, ne parviennent qu'à se les passer de l'un à l'autre. Et cette besogne, dont une femme

s'acquitterait en se jouant, donne plus de mal au gaillard que l'enlèvement de cent kilogs.

M. Bellard, d'abord retardé par une conversation, me rejoint et me présente à l'adjudant Ratin, « Monsieur » Ratin, chef de la Maternelle, qui, pour commencer, m'envoie, avec deux nouveaux, apprendre l'usage du théodolite et la pratique des sondages aériens.

—

On gonfle un ballonnet à l'hydrogène jusqu'à ce que soit réalisée la quantité voulue de force ascensionnelle. Puis on l'amène auprès du théodolite, on le lâche, et, tandis que l'observateur, par l'action rapide de deux vis, le maintient dans le champ de la lunette, on note, à des intervalles chronométrés, les angles horizontaux et verticaux, propres à ses positions successives. Ce sont ces nombres qui tout à l'heure détermineront sur le graphique la représentation de sa course et serviront à calculer les vitesses ainsi que les directions du vent.

Véritable tour de prestidigitation pour un débutant que de garder dans un espace aussi réduit cette menue sphère leste et bondissante qui dans le vide caracole et vous surprend par ses embardées capricieuses. Pendant les premiers instants de l'envolée, un coup de pouce à faux sur les molettes et la petite chose fugitive est sortie de votre disque; tout est à refaire.

— Vous coûtez cher à l'Etat, me dit en souriant notre moniteur, après mes deux premiers essais malheureux. Chaque enveloppe revient à trois francs et il faut ajouter le prix du gaz. Mais ne vous frappez pas : vous vous habituerez.

—

J'admire les mœurs de cette Maternelle. Les corvées y sont rares, et l'on vous y convie avec tant d'urbanité !

— Si vous disposez de quelques minutes, m'a dit un caporal, voulez-vous avoir l'obligeance de m'aider à déplacer cette caisse ?

Ce soir, au moment du repos, je me suis demandé si j'étais bien dans une chambrée: Entre deux lits proches du mien s'était engagée une discussion d'un ordre supérieur. Un professeur de géologie taquinait un abbé sur quelque problème de morale. Ailleurs M. Bellard parlait de nuages avec son voi-

sin, l'illustre M. Varnet. Ce dernier, avec son bonnet et sa camisole de nuit, avait du moins le prestige de sa réputation scientifique.

J'ai profité de ces propos. J'ai appris les nombreuses variétés du cirrus, le cirrus proprement dit, le cirrus filamenteux, le cirrus fibreux, le cirrus granuleux, le cirrus floconneux, le cirrus en houppes, le cirrus épais, sans compter le cirrostratus, le cirrocumulus, etc... etc...

Certaines distinctions me semblent plutôt imprécises. La néphélologie, accoutumée à considérer les masses flottantes de l'air, à scruter les brouillards, fait assez bon ménage avec le vague et l'incertain. De là chez ses initiés la diversité de jugement et parfois la contradiction. Il n'y a pas que les grammairiens qui soient en désaccord.

M. Bellard, définissant le cumulus, cite ces belles rondeurs immaculées où les peintres d'églises juchent le Père Eternel.

— Des œufs à la neige, insinue un facétieux.

Mais M. Varnet se récrie :

— Le cumulus peut être sombre et sans formes accusées.

— Ah bah ! C'est alors un nimbus.

— Que non ! Lisez Angot. Le nimbus est toujours accompagné de pluie persistante. Il n'y a pas de nimbus, si l'on constate une simple averse.

— Alors, avant que l'eau ne tombe ou aux premières gouttes, notre nuage ne peut être un nimbus ?

— En aucune façon, puisqu'il ne pleut pas encore ou que le phénomène n'a pas duré.

— Est-ce un cumulus ?

— Dame ! Sans doute.

— Eh bien, voici le phénomène, il pleut, et cela dure. Notre cumulus...

— Est un nimbus.

— Très drôle ! Or le nimbus, n'est-ce pas, diffère absolument du cumulus ?

— Absolument.

— Ainsi donc un nimbus, un cumulus peuvent ne pas être ce qu'ils sont.

Malgré l'intérêt de ce déploiement de maieutique, des protestations ont conspué les empêcheurs de dormir et l'on a

proposé de fixer une amende contre qui désormais entamerait en dehors du service des thèmes de météorologie.

—

On fait des sondages de nuit, à l'aide de lampions suspendus aux ballons. Tâche délicate : à quatre, cinq mille mètres d'altitude, le point lumineux finit par se confondre avec les étoiles, et seul le déplacement plus ou moins sensible de ce grain d'or le fait distinguer de tant de grains d'or tout pareils, jusqu'à ce que, réduit infiniment sur le fond noir, il devienne tout à fait indiscernable.

—

Après cinq jours de stage à la Maternelle, je suis désigné dans un groupe de partants.

— Vous ne serez pas resté bien longtemps ici, me dit M. Ratin. Mais vous savez l'essentiel, lire au thermo, au baro, à l'hygro, effectuer les corrections et, ce qui est le plus important, opérer un sondage. Et puis vous acquerrez l'adresse par l'exercice. Là où vous allez, il n'y a qu'à renseigner des aviateurs sur la vitesse et la direction du vent. Vous serez très bien, beaucoup mieux que vos camarades, qui vont être à la disposition de l'artillerie et de l'aéronautique. De plus, vous faites partie d'une unité glorieuse, la célèbre K. B. 55, celle que Nivelle a nommée « la reine des escadrilles de bombardements de nuit ». Vous avez peut-être vu l'article que *l'Illustration* lui consacre cette semaine ainsi qu'à son chef, le capitaine Florine.

—

La feuille de route m'assignait pour but non pas ce poste, mais la station dont il dépend. J'avais mission d'y « convoyer » un chronomètre revenu de la réparation.

Là-bas, à la gare de T... m'attendaient un caporal et un permissionnaire qui m'ont très gracieusement allégé de mon sac et conduit vers une camionnette. On fait bien les choses à la Météo ! Pour moi qui depuis deux ans n'ai connu d'autres moyens de transport que les wagons à bestiaux, les fourgons de marchandises, les lourds tracteurs cahotants et les autobus où les soldats, avec leur équipement complet, s'empilent par trentaines, cette F. I. A. T. rapide et proprette avait presque l'air engageant d'une voiture d'hôtel.

Nous avions laissé les dernières maisons du bourg, quand notre course se ralentit, puis nous stoppons. Le conducteur bientôt apparaît à la portière.

— Il y a là, dit-il, une petite poule, qui se rend à l'hôpital des Tubërculeux. C'est sur notre chemin. Je lui ai proposé de monter dans la bagnole. Ça lui évitera la côte qui est longue. Elle est mignonne comme tout, vous allez voir. Je vous la passe. Vous vous amuserez.

Le caporal, un gaillard assez fringant, semble fort émoustillé. Sa prudence toutefois s'alarme :

— C'est un peu risqué.

Mais le tentateur, pour le rassurer :

— Pas de pétard, personne ne vient. Seulement il faut faire vite.

Et, pressant le mouvement :

— Par ici, Mademoiselle. Tenez, que je vous aide.

La voyageuse est gentille en effet, pomponnée, pimpante et tout juste émue comme il convient à une belle qui se confie à la discrétion de militaires. L'un la soulève pour l'enjambée, l'autre, lui prenant le bras, l'attire vers l'intérieur. Tandis qu'on débarrasse une banquette pour lui faire de la place, le démarrage la fait choir sur les genoux du galant caporal. Charmant incident pour amorcer la conversation. Elle veut cacher son embarras et se met tout de suite à bavarder. Elle arrive de Paris. Elle est employée de magasin. Comme c'est son jour de congé, elle en profite pour venir voir un cousin qui est infirmier...

— Un cousin... germain ? hasarde le caporal, d'un ton câlin pour faire accepter son impertinence.

— Pas tout à fait ; mais presque.

— Un cousin par alliance ?

— Vous êtes malhonnête, vous.

— C'est vrai ? Je vous demande pardon. Vous me pardonnez ?

De fil en aiguille, on irait assez loin. La bluette est interrompue en plein progrès, quand était gagnée déjà la taille de Mimi Pinson. Voici le sentier qui mène au sanatorium. Après une défense de pure forme, elle subit un baiser, puis elle donne son adresse : on se fixera par lettre un rendez-vous. Elle est descendue. En s'éloignant, elle répond par de petits

signes de la main à ceux de notre compagnon. Il reste autour de nous un parfum de lilas blanc un peu fort.

— Pas trop farouche, votre conquête! dis-je au don Juan.

— Non, fait-il, mais ça vous ravigote de prendre ainsi contact de temps en temps avec la vie normale. Oh! ce n'est pas qu'à T... nous nous trouvions absolument privés. Il y a, par exemple, un familistère, dont la patronne réussit merveilleusement, grâce à la facilité de ses deux filles. N'est-ce pas, Guérard?

Et, pendant le reste du trajet, il déroule la gazette scandaleuse de cette huitaine, à l'intention surtout de Guérard, que son ennui du retour dispose pourtant assez peu, je crois, aux folichonneries.

Simple apparition chez les météorologistes de T... Après le repas, le lieutenant, chef du secteur, m'a pris dans son tacot, pour m'aller, à cinq lieues de là, déposer à mon poste de V.

Non loin du village, sur le bord d'une route, entre des coteaux boisés et une plaine, l'alignement de grands hangars Bessonneaux, que prolonge celui de quelques tentes.

L'escadrille vient de s'établir sur ce terrain et, pour commencer, campe sous la toile.

— On est en train, me dit un de mes nouveaux camarades, de construire des baraques Adrian. Nous aurons notre local à nous. Ce ne sera pas malheureux; ici l'on n'est pas chez soi : nous devons héberger une demi-douzaine de jeunes mécanos, pas méchants gas, sans doute, mais assez tapageurs, songez, des gosses de vingt à vingt-deux ans. Avec ça il leur vient des visiteurs, des copains, que nous connaissons moins bien, qui sont plutôt fureteurs, indiscrets, et, en notre absence, examinent nos appareils, les essayent, les tripotent, peuvent nous les détériorer.

—

Nous sommes quatre, y compris le sergent, Tauzier, un auxiliaire, dont l'extrême jeunesse est compensée par une véritable omniscience. Cet agrégé de mathématiques parle aisément l'anglais, lit dans leurs langues Nietszche, Fogazzaro, Blasco Ibañez, traduit avec le dictionnaire Dostoïewski. Il n'ignore ni Spencer, ni Kant et possède notre littérature au point de réciter des vers de M. de Régnier aussi bien que de Mathurin Régnier. Je suis étonné de voir ce Pic de la Mirandole, à qui

sa calvitie très franche prête un air de maturité, faire, au moment du coucher, des gambades en chemise. Il n'y a que deux minutes, il épuisait magistralement une question de mécanique ou d'astronomie ; le voici qui débite des trivialités énormes, pantagruéliques, de cet accent toulousain, avec cette intonation chantante qui du reste accompagne mieux les exagérations et les drôleries que les propos solides et raisonnables.

—

C'est sa manière de se délasser ; mais il se réjouit en même temps de scandaliser Testard. Testard, paysan poitevin, se pare solennellement du titre de professeur... professeur d'agriculture. Avec sa tignasse drue et raide, ses sourcils hérissés, ses grosses moustaches, ses traits durs, sa voix claironnante et brève, son allure pesante, ce bon pataud a bien l'air qui convient à sa nature fruste, à son esprit court et buté. Homme de principes, il réprouve, en son rigorisme, le manque de sérieux et de tenue, mais il a le préjugé villageois en faveur de l'instruction ; il révère le diplôme et n'est pas peu fier de frayer avec un normalien. Quand Tauzier nous dit quelque facétie incongrue ou quand, vautré sur son lit, il nous découvre cyniquement son intimité, tout en déclamant un passage du Tasse ou de Byron, Testard réprime la violence de son indignation, et, se muant en père noble, il raisonne du haut de ses quarante-quatre ans ce galopin :

— Voyons, voyons, sergent, comment vous, un garçon aussi cultivé, pouvez-vous avilir en vous l'Université ?

Tauzier se tord de rire, et sa gaieté, qui me gagne, déride même le bilieux Gardey, un Basque taciturne, au sévère facies espagnol, qui parmi nous essaye de tuer son ennui en s'adonnant aux besognes manuelles.

—

Nous prenons les repas en commun avec les mécaniciens et les conducteurs de camions. Ce n'est plus le même monde que celui des *poilus*, bien que ces jeunes gens osent se dénommer tels. La grande souffrance et l'angoisse là-bas revêtent de je ne sais quelle gravité les plus humbles et les plus vulgaires. Ici l'on braille et l'on chahute, et la nervosité faubourienne prodigue dans l'insouciance son agitation.

Tous ne sont pas d'origine ouvrière. Plusieurs enfants de la

bourgeoisie et jusqu'à des étudiants soignent les moteurs des « coucous » ou tiennent le volant des tracteurs. Ce ne sont pas les moins barbouillés ; déjà faits à la saleté du graissage, ils ne se donnent plus la peine, pour venir manger, d'enlever leur bourgeron souillé, de nettoyer leurs mains noires de cambouis. Ils ont même adopté l'argot, et plus rien ne les distingue des autres.

—

Visite du capitaine. C'est un as des bombardements nocturnes. On considère avec intérêt l'éminent destructeur, ce visage blême, ces yeux gris qui vous regardent d'en dessous, longuement, froidement, ce rictus félin accompagnant une élocution dont la caresse n'a rien d'amical.

A défaut d'une affection que ne favoriserait guère sa sécheresse, la K. B 55 a pour lui le respect que s'assure un maître. L'opinion générale loue son esprit de décision, son sang-froid, l'excellence de son jeu. « Il fait du bon boulot, nous disait un Montmartrois ce matin. Et vous savez, toujours le premier à partir, le dernier à rentrer. Seulement tu parles d'une vache ! »

Il a pénétré dans notre tente, est resté d'abord silencieux, la tête basse, songeur ; puis, nous fixant l'un après l'autre, sans presque relever le front :

— Le baraquement où vous devez vous installer est dressé. Vous occuperez deux travées à l'extrémité est, du côté du village. Je veux que vous commenciez à fonctionner dès demain. Par conséquent vous allez m'opérer tout de suite l'emménagement de votre bazar et transporter vos tubes d'hydrogène de manière à les dissimuler derrière votre habitation :

Et, après une pause :

— Surtout tâchez de me donner du beau temps. Nous ne sommes pas ici pour nous amuser.

Cette dernière injonction n'était, je pense, qu'une boutade. Mais rien dans la physionomie qui le révélât.

—

Trois mécanos causaient entre eux de leurs « marraines ». Elles leur fournissent des friandises, du tabac fin, de la lingerie, de l'argent et, tous les quatre mois, pendant le congé de détente, les régalent de certaines autres gâteries. Avec une impudeur savoureuse ils exposaient leur façon de traiter ces amantes comme elles le méritent...

L'un d'eux, élève des Arts et Métiers, compte parmi ses prises la femme d'un négociant, personne romanesque et trop enthousiaste, qui, plus encore pour la satisfaction de sa fantaisie que par soumission à la mode, rêvait d'avoir son aviateur. Dans ces publications périodiques dont les annonces s'offrent comme un filet au gibier galant, il s'était déclaré pilote désireux d'intéresser une admiratrice des Guynemer. Rien que cela !

« Vos vols vertigineux, lui écrivait dans une de ses premières lettres la pauvre sotte, doivent vous procurer des sensations extraordinaires. Contez-les-moi, dites, voulez-vous, pour m'en communiquer le frisson... »

Et un peu plus tard :

« Aux sublimes altitudes, pensez à moi qui vous suis dans votre essor. »

Il lui en jetait, selon son expression, *plein la vue*. L'imagination de la correspondante lisait sans doute au delà de ses inventions sommaires et gauches. A leur rendez-vous il s'était présenté très avantageusement, avec le prestige de ce chiffre fameux K. B. 55, avec la parure glorieuse de la fourragère et de ces bijoux qu'ont adoptés pour insignes jusqu'aux valets de l'aviation. Il s'attribuait des aventures pathétiques, Boches abattus, villages incendiés, ascensions dans l'infini, rencontre d'étoiles filantes. Au point parfait de la possession, elle soupirait sur ses lèvres :

— Oh ! mon chéri ! tu m'emmènes au ciel !

Mais ce garçon a des visées pratiques. Une fois revenu à ses outils, à son train-train sans risques d'ajusteur, il voulait que l'entretien laborieux de sa mystification lui valût de sérieux subsides. La belle ne savait pas le comprendre et ne l'approvisionnait que de lectures poétiques dont il n'avait que faire.

— Tu parles, s'exclame-t-il, si je l'ai laissée tomber ! Pourtant elle n'était pas moche. Seulement j'en avais marre de lui pondre pour la peau des babillardes.

Et les autres sont de son avis.

L'exploitation de la tendresse est dans les usages. Pas plus chez les gens bien nés que chez le fretin l'on n'a honte, si l'on est, à quelque titre que ce soit, mobilisé, de recourir aux

libéralités de Vénus. Il est intéressant de noter que dans cette industrie amoureuse l'aviation l'emporte sur le reste.

L'adjudant-pilote des Islettes, qui, par le coquet arrangement de son costume, réalise l'élégance d'un officier, ne fréquente pas sans profits le demi-monde. Son allure d'ailleurs est assez caractéristique : ce grand bellâtre aux yeux durs, aux larges maxillaires, à la marche trop souple, ressemble aux Nénesse des Batignolles.

—

Gardey est à son affaire. Sa figure a toujours le pli d'amertume ; mais il chantonne. Il s'en donne tout à son aise de mesurer, scier, raboter. Je l'approuverais si son activité ne nous bousculait pas.

— Passe-moi le marteau, plante là-haut des pointes, va me chercher un chevron.

Je suis tenté de lui répondre :

— Sers-toi toi-même.

Mais il est si supérieur à nous dans ces choses, qu'il faut, pour exécuter notre consigne, nous contenter d'être ses aides. Je me rappelle le temps, si proche encore, où, pénétrant avec mon escouade dans des cantonnements ignobles, je me félicitais de découvrir un clou pour y accrocher bidon et musettes. Ici l'on a presque le confort, une chambre, un bureau. Grâce à l'adresse et l'ingéniosité de Gardey, notre logis est tout à fait décent. Des cartes recouvrent les cloisons, bouchant les jours et complétant notre attirail technique. Nous avons du mobilier, une bonne table, des escabeaux, une suspension pour la lampe, des lits démontables. Dans l'une et l'autre pièce, des étagères se prêtent à diminuer l'encombrement.

Le capitaine est venu examiner notre poste. Il a tout considéré minutieusement, de son air sombre, absorbé, puis, après avoir réfléchi, nous a dit :

— Puisque vous vous en êtes si bien tirés, vous finirez tout le baraquement. Il me faut une salle des rapports avec un vestiaire, puis un local pour l'armurerie, un autre pour le magasin. Du reste on va vous communiquer mon plan.

Digne récompense d'un trop beau zèle! Gardey secrètement se réjouit : nous voici pour plusieurs jours menuisiers et charpentiers.

Testard est un braconnier émérite. Professeur d'agriculture, il oppose la sauvegarde des récoltes aux prescriptions de la loi et s'applique à la destruction des ravageurs ; mais homme de principes, il fulmine contre l'avidité des troupes de passage qui, râflant tout le gibier de ces champs et de ces bois, rendent vains ses talents. A peine si en quinze jours ses dispositions de collets les plus attentives et les plus astucieuses lui ont pu valoir un misérable lapereau. Je l'aperçois ce matin qui revient de sa tournée quotidienne, affecté d'un bedonnement prodigieux, sur lequel il essaye de fermer sa capote :

— Deux lièvres, nous annonce-t-il en entrant.

Et dans le premier instant nous le croyons, en voyant ces bêtes rousses qu'il tire de son vêtement et nous exhibe. Ce sont deux jeunes renards.

— Les bandits ! Je m'étonnais de ne rien attraper !... Mais c'est la mère que je voudrais.

Gardey, qui parmi tous ses savoirs possède celui d'accommoder les sauces, déclare que ceci, bien mariné, puis cuit au vin, serait excellent. J'en doute un peu.

— Ça doit sentir le chien.

— Penses-tu ! C'est une idée qu'on se fait. Tu dirais du chevreuil.

Et, heureux de trouver l'occasion de bricoler :

— Avec les peaux, dit-il à Testard, je t'arrangerai une cravate pour ta femme.

—

— Je me demande ce que vous fichez, vous autres de la météo. Depuis huit jours la pluie ne cesse pas.

— Mon capitaine, répond le sergent Tauzier avec un sourire aigrelet, nous n'avons pas de pouvoir sur le temps.

— Etes-vous capables au moins de le prévoir?

— Je ne crois guère aux prévisions. Notre fonction consiste à faire des sondages et à vous renseigner sur les particularités du vent. Encore faut-il que nos ballons ne se perdent pas tout de suite dans les nuages ou le brouillard.

— Alors, en attendant.... ?

— En attendant, mon capitaine, nous avons préparé votre baraquement.

M. Florine se tait, et son silence se prolonge.

Son regard d'en dessous nous inspecte sans aménité. Réel-

lement il semble nous soupçonner d'une magie perfide. Je pense à part moi : « Où êtes-vous, Moïse, et vous, Josué, prestigieux charmeurs des éléments, dispensateurs infaillibles des phénomènes célestes, marins et terrestres, combien votre don d'enchantement nous aiderait à plaire! »

Tauzier, pour effacer le fâcheux effet de son impertinence, reprend d'un ton léger :

— Je n'assurerais rien, mais certains indices laissent présumer qu'une amélioration prochaine est possible, probable même.

— Enfin débrouillez-vous, articule le dompteur; maintenant que tout est prêt, je tiens absolument — absolument — à commencer sans retard mes vols de nuit.

Et, ténébreux, il gagne la porte.

Il commande au soleil d'animer la nature
Et le foutra dedans pour peu que cela dure.

Le temps a obéi : sans être bien brillant encore, il tend à devenir favorable. Nous avons même pu sonder jusqu'à dix-huit cents mètres. Le capitaine fixe à demain la reprise de son travail. Nous devrons lui effectuer dans la journée trois expériences, dont la dernière à neuf heures du soir, pour qu'il en ait le résultat un peu avant le départ.

—

Grosse émotion cette nuit. Un appel brusque de Gardey nous réveille.

— Allez! vite! décanillons!

— Quoi! Qu'est-ce qu'il y a?

— Mais un Boche, pardi! vous êtes donc sourds?

De fait nous percevons un tumulte insolite, l'agitation du camp qui se vide vers le bois et les abris souterrains. Des groupes passent en courant et répètent le cri d'alarme. Un avion ronronne. Tout à coup deux détonations presque simultanées. Gardey ne nous a pas attendus. Testard l'a suivi de près.

— Bon Dieu de bon Dieu! grommelle Tauzier, je ne trouve pas mes souliers. Vos allumettes!

Je me remets un peu du sursaut.

— N'éclairez pas, surtout, lui dis-je. Et puis restons donc. On risque autant si l'on sort. Le temps que nous arrivions....

Mais une troisième bombe éclate, moins éloignée que les précédentes, puis une autre, celle-ci à peu de distance.

Tauzier, que cette musique remue pour la première fois, ne m'écoute pas et détale. Je suis seul et, je l'avoue, n'en mène pas large. C'est une situation troublante : au-dessus de moi circule ou plane la Mort qui *vesoune* comme un gigantesque et lugubre frelon. Peut-être dans l'instant où je pense, fond-elle sur moi pour m'écrabouiller ou me brûler sous un amas de décombres en feu. Ma fois, si je m'en allais aussi ?

Maintenant que je me suis levé, chacun de mes gestes me semble devoir être interrompu par la catastrophe. Le trac me gagne, et à tâtons je me sauve. Dehors la lune, dans son plein et sa pureté, laisse distinguer la campagne, la route, nos hangars et facilite l'action malfaisante. Dans les talus les ouvertures des refuges font des taches noires. L'encombrement du plus proche est si dense que je ne peux m'y faufiler. Je vais à l'autre : il déborde. J'avais bien raison : je n'étais pas plus exposé dans mon lit. Tout ce monde, presque tous de jeunes mécanos, dans la surexcitation de l'alerte, jacasse, échange des impressions.

— Moi j'en écrasais, quand Dupaigne se met à gueuler : « Eh ! les gas, v'là les Boches ! » J'ai cavalé en liquette.

— Moi, j'ai pas mes croquenots !

— Oh ! dis donc ! t'as vu la dernière ? A trois cents mètres.

— A trois cents mètres ? Non, chez qui ? Elle est tombée entre le Bessonneaux et la cagna, à cinquante mètres de nous pas plus, comme je me débinais. Je me suis aplati par terre. Mais il aurait été trop tard. Tu parles si je me suis redressé pour en jouer un air !

— Mais, conte un autre....

Et les bavardages continuent sur ce ton propre aux gamins de Paris.

Cependant le bruit mystérieux a décrû, n'est plus qu'un bourdonnement qui s'affaiblit encore. Sa tentative accomplie, le rôdeur s'en retourne vers les lignes, avec la crainte peut-être d'une poursuite. Mais, — c'est une chose d'ailleurs assez déraisonnable,— dans cette unité désignée par son rôle agressif aux attaques et aux représailles, pas un seul avion de chasse pour barrer la route à l'adversaire et l'empêcher de nuire.

Peu à peu sur le chemin les cachettes déversent une foule qui, la menace dissipée, se répand vers ses gîtes.

Je m'étais recouché, je me rendormais, lorsque rentrent mes compagnons, commentant assez importunément des constatations qu'ils viennent de faire. Ils ont avec quelques autres voulu voir l'effet produit par l'engin, une bombe incendiaire, dont ils rapportent l'armature encore tiède, informe, noire et puante.

Il paraît, dit Gardey, qu'à Malzéville, presque toutes les nuits la K. B. était marmitée ainsi.

— Ce n'est pas le filon, observe Tauzier, moins folâtre.

Et Testard nasille, sententieux :

— Qui se sert de l'épée périra par l'épée.

—

Le départ, au crépuscule, pour un bombardement est un spectacle dont la gravité ne laisse pas, la première fois qu'on y assiste, de vous émouvoir. Dix minutes avant l'heure fixée, les biplans sortent en grondant de leurs vastes remises. Les mécaniciens les manœuvrent comme une cavalerie fabuleuse et les conduisent au milieu du terrain, puis impeccablement les alignent. De la salle des rapports où, cartes en mains, ils ont écouté les ordres du chef indiquant le but de la randonnée et les points de repère, pilotes et mitrailleurs arrivent par petits groupes. On a quelque peine à les reconnaître sous le déguisement de la combinaison et du casque de cuir. Dans le vacarme des moteurs et des hélices, les équipages vont à leurs appareils, s'y installent et, jusqu'au moment de démarrer, s'entretiennent avec des amis.

Mais voici que l'aéroplane du capitaine s'ébranle, glisse sur la prairie et s'enlève. Insensiblement il décrit une large courbe et déjà prend de la hauteur. Alors s'élance le second, celui du lieutenant, puis, à des intervalles égaux, tous les autres.

De la première à la dernière envolée s'est écoulée plus d'une heure. Le ciel, maintenant obscur, est piqué de points bleus, blancs, rouges, qui sont les fanaux de la troupe et qui, après avoir quelque temps erré sur la région, vont se perdre du côté du nord-est.

Notre consigne est d'attendre le retour, le capitaine pouvant décider de renouveler l'expédition et réclamer un autre son-

ge. Un casse-croûte distribué par les cuistots coupe cette
illée ennuyeuse.

Pour guider la retraite hâtive de l'escadrille et rendre plus
rs les atterrissages, un cordon de phares s'est allumé, dont
; faisceaux irradient notre champ. Aide nécessaire aux nô-
es, il est vrai, mais aussi fort propice aux limiers rapides
i les cherchent sans doute dans les ténèbres et qui savent ce
'est cet îlot de clarté.

Vers une heure du matin, parmi la multitude des étoiles
mobiles s'en viennent les jolis trios de nos voyageuses. Ils
scendent par d'amples virages, et, rasant le sol, s'y posent
rès une course brève, tandis que mugissent les machines
épidantes. Tels des écuyers, les mécaniciens s'emparent des
ontures, et les ramènent dans les Bessonneaux, où pendant
elques instants elles continuent de frémir.

— Eteignez les phares ! clame un sous-officier.

Nous pouvons alors nous donner au sommeil. La lune s'est
uchée, les Fokker ne nous découvriront pas.

—

Une batterie contre avions s'établit à trois kilomètres de
us avec un projecteur. Bonne précaution qui tiendra peut-
e en respect l'indiscrétion des Boches. On nous dote nous-
èmes de mitrailleuses, et le sergent Tauzier est tout étonné
'on l'affecte au commandement d'une de ces pièces. Il s'in-
me auprès de l'officier, chef du matériel.

— Je suis auxiliaire, mon lieutenant ; je n'ai jamais eu dans
mains un fusil...

— Une mitrailleuse, ce n'est pas un fusil.

— Je n'ai jamais vu de mitrailleuses et j'en ignore le fonc-
nnement.

— Vous l'apprendrez.

Tauzier est de moins en moins gai. La charpente, le son-
ge, le soin de la défense, tout cela lui semble beaucoup pour
météorologiste.

—

Comme une quadrilla de toréadors arrivant en tapissière à
plazza, ils abordent au terrain dans leur camionnette auto-
bile, d'où s'échappent avec eux une quantité de chiens.
riolage amusant qui rappelle aussi le magasin d'oiseaux
c la bigarrure des plumages. Récemment une circulaire du

G. Q. G. condamnait l'esprit de futilité, la vanité féminine qui s'accusent en certains costumes.

Il est de ces accoutrements où le civil le plus excentrique s'allie au militaire, où la chéchia coiffe un guerrier mi-fantassin mi-artilleur, où l'assemblage des teintes avec le clinquant des croix, des médailles, des écussons, des broches, des épingles, des brisques et des galons, réalise de jolis sujets pour images d'Epinal.

On sait gré véritablemant au capitaine de sa correction sobre et sérieuse qui le différencie de ces Incroyables. Sa tenue réglementaire contraste avec les écarts de leur fantaisie. Tout au plus sacrifie-t-il en ceci à leur mode. Ils ont tous à la main la canne, attribut de l'arme aérienne; il a, lui, pour badine une cravache.

—

L'aspirant Ginouvier entretient avec lui le renom de l'escadrille. Ce serait peu que ce jeune virtuose nous intéressât par l'excellence de son acrobatie. Son mérite est de prodiguer utilement l'adresse et le courage. C'est un modeste et s'il déclare un bon coup opéré, l'on peut se fier à son récit. Il vient fréquemment à notre bureau, s'y renseigne et converse avec familiarité.

Nous parlions de la batterie contre avions.

— Vous vous exagérez, nous dit-il, l'importance de ces protections. Le jour déjà vous savez combien les canons multiplient vainement leurs tirs. La nuit, comment voulez-vous que, même avec le concours des projecteurs, ils puissent quoi que ce soit contre un point aussi mobile ? Produire un effet d'intimidation oui, mais c'est tout. Quant aux avions de chasse, non seulement il ne leur est pas permis de distinguer l'ennemi qui dans le noir se déplace, mais ils sont incapables, à cause de leur propre bruit, de se guider sur le sien. Jamais ou presque jamais Guynemer ne faisait de sortie après le coucher du soleil.

— Nous supposions vos risques plus grands.

— Il y en a, mais d'un autre ordre. D'abord naturellement la panne; celui-ci nous est commun à tous, combattants de jour et de nuit. Notre danger spécial à nous, c'est l'erreur d'orientation. Avec nos moyens précaires, pour peu que la brume s'en mêle, ce qui arrive assez souvent, nous errons là-haut

en détresse, ayant à redouter de nous fourvoyer chez les Boches ou de nous casser le nez contre une colline, un bois, des maisons. Mais il y a un Dieu pour les pilotes. Depuis des mois, la K. B. 55 n'a pas eu de graves accidents.

—

Après les bombardements ils se réunissent dans leur salle pour écrire des rapports. Le capitaine épluche ces notes et s'en sert pour son compte rendu général. Certains pèchent par excès d'imagination, principalement l'adjudant des Islettes, qui toujours à son actif narre des réussites sans pareilles ou de sensationnelles observations.

— Une fois, me dit le sergent-armurier, j'avais oublié de munir ses bombes de détonateurs. Cela ne l'a pas empêché, paraît-il, de brûler un entrepôt. Le *vieux* heureusement sait à qui il a affaire et lui biffe la moitié de ses bobards.

Le pauvre lieutenant Berthelon, au contraire, est au supplice quand il s'agit de rédiger. Cet ancien garde municipal a l'esprit simple et fruste. Il est inhabile à faire mousser ses victoires, encore plus à en inventer. Par amour-propre il refuse ombrageusement le secours de ses camarades et peine à étirer des phrases. Le capitaine, sans pitié, lit tout haut ses compositions, en souligne les énormités, accuse les fautes d'orthographe, dont il annonce, comme un magister, les sommes phénoménales.

ROLAND BRÉAUTÉ.

(*A suivre.*)

SOUS
LES MARRONNIERS EN FLEURS

—

I

Quand j'essaie de jeter un regard en arrière sur les premières années de mon enfance, elles m'apparaissent comme un pays merveilleux qu'en pleine nuit j'ai traversé, bien avant le lever du soleil sur les champs et sur les maisons. De ci, de là, pourtant, un souvenir brille comme la lanterne qu'un homme d'équipe balance sur le quai. Partout ailleurs c'est l'ombre, c'est un brouillard que creuse le vent de la mort sans réussir à le dissiper. Des vieux et des vieilles dont j'avais peur quand je les rencontrais ont pris depuis longtemps le chemin du cimetière, des hommes et des femmes aussi que j'ai connus dans la force de l'âge, et encore des jeunes filles qui avaient dix-huit ans lorsque j'en avais quatre et que je considérais comme de grandes dames très importantes. Il me semble parfois que de loin ils me fassent signe. Qu'attendent-ils de moi? Que je leur crie de se lever en les appelant par leurs noms? Comment le pourrais-je, ne les ayant jamais sus? Ils sont pour moi des anonymes dont au cimetière il ne reste même plus une pincée de cendre.

Jusqu'à ce que j'eusse l'âge de raison je fréquentai l'école maternelle qu'on appelait la salle d'asile et que dirigeait sœur Marthe. C'était à cent pas de notre maison, mais chaque fois que j'y allais il me semblait partir pour un pays très éloigné. Quand il y avait de la neige, mon père me portait sur ses épaules. Je longeais la douzaine de sapins plantés au-dessous du petit arbre de la Liberté, regardant avec crainte les trois ou

quatre chemins qui s'entrecroisaient dans ces parages : si je ne suivais pas le bon, Dieu sait où je finirais par m'égarer!

A sept ans on m'envoya à l'école des Frères. Et ce fut à dater de cette époque que ma mère commença à me reprocher de n'être pas comme les autres.

Ils aimaient les jeux bruyants, saluaient jusqu'à terre les messieurs et les dames qu'ils rencontraient, étaient obéissants au point de prévenir les ordres et même les désirs de leurs mères.

Je préférais, le jeudi, m'acagnarder à lire. Je n'aimais pas courir dans les bois : des bêtes terribles y devaient habiter. Et je ne pensais ni aux renards ni aux loups. Mais les grenouilles, les crapauds, les lézards, les serpents, d'autres bêtes encore dont jamais je ne saurais les noms, qui remuent dans les ténèbres, au fond des eaux croupies, avec des yeux à fleur de tête, des membres inachevés, et qui venaient me visiter dans mes cauchemars! Tout au plus allais-je jusqu'aux premiers arbres du bois de la cascade. Quelques minutes, j'écoutais l'eau tomber dans le ravin; je regardais s'étendre devant moi la vaste plaine qui me résumait le monde, et je me hâtais de rentrer, apeuré de sentir la solitude me happer de tous ses tentacules.

J'avais contracté la manie de disséquer et mes sentiments et ceux que je prêtais aux autres. Il m'en coûtait d'être poli avec les gens que je croisais dans les rues ou trouvais à la maison, et d'exécuter les ordres que me donnait ma mère. J'eus mon orgueil d'enfant, qui me fit me croire pétri d'une autre pâte que ceux de mon âge et même que ces vieilles filles dont les manières et les cancans m'exaspéraient, que ces graves messieurs dont la suffisance me paraissait ridicule.

Je devinais que si tout à coup j'étais redevenu pareil aux autres, — il en était peut-être temps encore? — ç'eût été une trop grande satisfaction pour ma mère : de ce revirement elle n'aurait pas manqué de s'attribuer le mérite; je ne l'aurais dû qu'à l'efficacité de ses prières et de ses gifles. Et je m'obstinais. Plus j'allais, et moins je ressemblais aux autres dont rien, jusqu'à l'âge de sept ans, ne m'avait distingué, et moins je ressemblais à celui que j'aurais pu être. Je me déformais à plaisir et pour ma joie personnelle, une joie plus âpre encore que la saveur de ces grains de raisins que je dérobais à

notre treille dès les premiers jours de juillet. J'étudiais mon rôle jusqu'au jour, qui ne tarda guère, où je fus non plus l'acteur, mais le héros de ma propre vie.

Quelquefois, les jeudis d'hiver, quand je me tenais derrière notre porte, un livre à la main et le nez contre la vitre pour profiter d'un reste de lumière, j'apercevais un enfant de mon âge qui rasait le mur des promenades et regardait du côté de notre maison. Il avait une grosse tête aux yeux étonnés, aux oreilles écartées. Il marchait en battant le briquet, et balançait ses mains comme des choses molles. Je me retirais vite. Sans savoir pourquoi j'avais aussi peur de lui que d'une bête des bois.

Un jour qu'il rôdait selon son habitude, ma mère à qui je refusais d'obéir s'écria, me le désignant du doigt :

— Tiens ! Veux-tu que je te dise ? Tu n'es qu'un original. Tu es encore pire que lui, car au moins il « écoute » sa mère, lui !

Je ne protestai point, blessé dans mon amour-propre : je n'étais donc pas seul à n'être pas comme les autres ? A huit ans à peine commençais-je à prendre contact avec ma petite ville. Certes, j'allais maintenant un peu plus loin que la salle d'asile, mais les quartiers voisins du nôtre m'en paraissaient effroyablement distants, et je n'osais point traverser la grand' rue. A l'école des frères j'étais encore parmi les petits, et me tenais à l'écart des grands. A plus forte raison ignorais-je les élèves de l'école communale.

En même temps que le nom de mon rival je finis par apprendre qu'il fréquentait cette école et que ses camarades l'y avaient surnommé Berlâne. Je m'applaudis de ce que l'on ne m'eût pas donné d'aussi ridicule sobriquet.

II

Le lundi matin, en arrivant à l'école, il fut étonné que l'on y récitât la prière. Quelques-uns d'entre nous étaient agenouillés pour de bon sur les bancs qui font corps avec les tables, mais le bois rude, bien que poli et luisant, leur meurtrissant les os, ils ne cessaient pas de remuer. D'autres, ceux du fond surtout, n'étaient agenouillés qu'à demi. Deux grands en blouse, qu'il trouva très crânes, n'hésitaient pas à se tenir

debout, la jambe gauche à peine repliée sur le banc. N'ayant pas encore de place il resta près de la porte.

Comme nous nous retournions pour le voir, il jugea bon de regarder les cartes et le plafond pour nous bien prouver que la religion ne l'intéressait pas : venant de l'école communale d'où l'on avait retiré tous les crucifix, il savait à quoi s'en tenir. Son père, que tout le monde considérait comme un libre-penseur, étant mort, sa mère n'avait rien eu de plus pressé que de l'enlever à l'instituteur pour le confier aux frères.

Il laissait là-bas des habitudes, un ou deux camarades. Peut-être pensait-il y laisser aussi son sobriquet.

Dès que la prière fut terminée il entendit chuchoter :

— Berlâne... C'est Berlâne...

L'école des frères et celle de l'instituteur avaient beau être situées à une certaine distance l'une de l'autre : le jeudi les gamins de la ville se réunissaient pour jouer ; chaque matin et chaque soir ceux des villages venaient et s'en retournaient ensemble, sans distinction d'opinions religieuses. On n'ignorait pas dans l'une ce qui se passait dans l'autre.

« Si c'est pour que l'on m'embête ici comme là-bas, pensa-t-il, maman aurait mieux fait de me laisser où j'étais. »

— Dumas, lui dit le frère, mettez-vous là, en attendant.

Il lui désignait la dernière table.

A la récréation de dix heures nous n'eûmes pas plus tôt rompu les rangs que quelqu'un cria :

— Berlâne ! Berlâne !

Nous fîmes cercle autour de lui. Je l'examinais avec curiosité : pour la première fois nous nous trouvions en face l'un de l'autre. Tout de même, pensais-je, j'ai l'air moins bête que lui. Bien qu'il tremblât il essaya de nous intimider. Nos regards se croisèrent. Il n'eut plus l'air que d'un pauvre animal qui implore secours. Je tressaillis et, le premier, me détournai. Mais ils étaient trop contre lui seul : il dut baisser les yeux. Le frère arrivait, le pouce et l'index plongés dans sa tabatière. Nous nous dispersâmes pour jouer.

Je venais de passer dans la première classe, celle des grands qui, d'abord, aux récréations et à la sortie du soir, m'en avaient fait voir de rudes. Mais il leur fallut bientôt me prendre en considération, tant j'eus vite fait de les rattraper et même de les dépasser en leçons et devoirs. Je jouais comme

eux et avec eux, tantôt contre mon gré, tantôt m'oubliant jusqu'à y prendre goût.

Il fut facile de voir que Berlâne n'aimait pas prendre part à nos amusements. Pourtant, aux récréations du matin et de l'après-midi, il fallait bien que comme nous il sortît dans la cour. Mais il commençait par aller aux cabinets, cédait son tour, puis cherchait des yeux le groupe le plus pacifique. Jouer aux billes lui plaisait : on ne se bouscule pas, on ne crie pas. Bien qu'il ne gagnât pas souvent, c'était toujours lui qui proposait une partie.

L'hiver, à cause du froid, il essaya de se terrer dans un coin du hangar. Mais le frère le rejoignait en se frottant les mains :

— Allons, allons, Dumas ! Vous avez l'air gelé ! Voyons, remuez-vous ! Jouez avec vos camarades !

Ses camarades ! Dans la neige il enfonçait ses doigts gourds. Sans force, au petit bonheur, il lançait ses boules mal pétries : à peu de distance elles s'éparpillaient en poussière blanche. Les autres — ses camarades — serraient les leurs entre leurs genoux pour qu'elles fussent plus dures, — moi je me contentais de faire semblant, — et c'était lui qu'ils visaient en criant :

— Sur Berlâne ! Sur Berlâne !

Chaque fois qu'on l'appelait ainsi, — et il n'y avait à ne le point faire que le frère, qui lui donnait son vrai nom, et moi, qui ne lui adressais point la parole, — il pâlissait comme s'il avait reçu au cœur un coup de couteau. J'étais égoïstement heureux qu'il fût là. Sans lui j'aurais pu, comme cela m'était encore arrivé quelques fois malgré mes bonnes places, servir de cible. A la fin le frère était obligé d'intervenir. Pour lui je voyais qu'à grand'peine il retenait ses larmes. Il ne nous avait jamais fait de mal : pourquoi donc avions-nous l'air de lui en vouloir ? Ah ! Le pauvre risque-tout qui nous était venu de l'école communale !

Il essayait surtout de se rapprocher de moi. Il devait aussi me connaître de réputation, et sans doute ne s'expliquait-il point que je ne lui eusse pas tout de suite tendu la main. Mais j'avais déjà bien assez de moi-même et mettais tous mes soins à l'éviter, tant il me semblait voir en lui mon double déformé et caricatural. Ma répulsion instinctive de naguère

s'était changée en curiosité inquiète. A la dérobée je l'observais continuellement. Sans en avoir l'air j'étais au courant de tout ce qu'il faisait. Le moindre indice me suffisait à reconstituer ce que j'ignorais de sa vie. Nous étions semblables à deux jumeaux qui dès la minute de leur naissance ont été séparés et qu'un hasard rapproche plusieurs années après. Je le regrettais. Lui, je devinais qu'il en était heureux. Je n'avais plus, pour me protéger, le rempart des murs ni de la porte de notre maison. Dans la salle de l'école nous étions à plusieurs tables de distance l'un de l'autre, mais il m'arrivait, malgré que je prisse toutes mes précautions, de le coudoyer dans la cour. Sa grosse tête aux yeux étonnés, j'aurais pu la toucher. Il s'arrêtait, attendant que je lui parle : je me hâtais au contraire de m'éloigner. Je n'aurais pas voulu le faire souffrir directement à l'exemple des autres, et j'étais peut-être plus cruel qu'eux.

Quand le printemps fut venu, il trouva la paix sous les marronniers en fleurs. A mesure qu'il faisait plus chaud, notre besoin de mouvement et de jeux parfois brutaux s'apaisait. Dans la poussière nous nous asseyions le dos au mur. Lui, tout seul, faisait des petits tas de sable et de belles fleurs rouges qui, prématurément, à un souffle de brise, tombaient des branches.

Son écriture était anguleuse et nette. Ses livres, soigneusement recouverts de ce papier glacé dans lequel on enveloppe les paquets de biscuits, n'avaient pas une tache. Mais, quoiqu'il fût plein de bonne volonté, il comprenait difficilement les données des problèmes et n'avait pas beaucoup de mémoire. Sa timidité aussi le perdait. Même lorsqu'à force de s'appliquer il avait fini par savoir sa leçon, il ne pouvait la réciter. Dès qu'il voyait arriver son tour il se mettait à trembler. D'habitude il bégayait un peu, mais alors son émotion était si forte qu'il ne pouvait prononcer trois mots de suite.

Le frère disait à Mme Dumas :

— C'est sa timidité qui lui fait le plus de tort.

Il ne pouvait pourtant pas ajouter :

— Et surtout il n'est pas intelligent.

Mme Dumas se serait sans doute fâchée. Il faut connaître les parents et ménager leur susceptibilité.

Il ne quitta point la dernière table. Tous les samedis, d'après les notes de la semaine, nous changions de places, le premier occupant le bout de la première table, près du bureau du frère. Les plus dissipés, qui avaient les moins bonnes notes, étaient les plus éloignés de toute surveillance. Quel supplice pour Berlâne d'être à côté d'eux!

Le jour de la distribution des prix fut un beau Dimanche d'été comme je n'en ai jamais vu que dans mon pays, un Dimanche qui sentait la résine des sapins, le parfum des tilleuls, l'odeur forte des marronniers : on aurait même dit qu'il sentait le soleil. Dans la cour de l'école avait été dressée une estrade en planches recouvertes de tapis apportés de l'église ; de l'église aussi on avait descendu des chaises et des bancs aussitôt après la grand'messe ; des chaises, c'était à qui en porterait le plus sur sa tête, accrochées les unes aux autres par les pieds : les plus grands et les plus forts disparaissaient presque sous l'enchevêtrement des sièges de paille et des montants. Berlâne, qui n'était ni grand ni fort, voulut tout de même en descendre quatre ; à mi-chemin il fut obligé de s'arrêter, tellement il était las et en sueur.

C'était un beau Dimanche et un grand jour que nous attendions tous depuis longtemps. Nous chantâmes des chœurs ; des discours furent prononcés ; il y eut des récitations de monologues comiques, et surtout la lecture du palmarès. Berlâne eut le prix de bonne conduite et n'eut que celui-là. J'avais été appelé bien avant lui, et j'avais regagné ma place, tremblant encore d'émotion pour être monté sur l'estrade où recevoir ma couronne et mes livres ; mais enfin, j'étais débarrassé, et je me réjouissais à l'idée de voir comment lui se comporterait. Il se leva, s'imaginant lui aussi que tous les regards étaient fixés sur lui. Comme l'assistance était nombreuse! Il y avait dans la cour certainement plus de la moitié de la petite ville, et beaucoup de paysans étaient tout exprès venus de leurs villages. Il trébucha en montant vers l'estrade, reçut sa couronne et son livre et, suivant la coutume, descendit pour aller se faire couronner par sa mère. A ce moment il devint écarlate de honte, parce qu'il lui fallut tra-

verser une partie de la cour pour atteindre sa mère. Je la vis qui l'embrassait en s'essuyant les yeux. Mais ce n'était sans doute que de joie qu'elle pleurait, parce qu'il avait le prix de bonne conduite.

III

Elle était propriétaire, dans la grand'rue, d'une petite boutique de mercerie à devanture blanche. Elle y gagnait assez pour elle et pour lui. Ils n'avaient ni l'un ni l'autre de grands besoins, et jamais il ne lui demandait d'argent pour les fêtes ; le bruit, d'où qu'il vînt, la foule, quelle qu'elle fût, l'effrayaient. Elle le trouvait plus docile que beaucoup d'autres et disait :

— Moi, madame, je fais de lui tout ce que je veux. Je ne me rappelle pas qu'il m'ait désobéi. Quand je lui dis : « Albert, va me chercher deux sous de lait », s'il est en train de jouer devant la maison ou dans la cour, il rentre tout de suite. Il prend la boîte. Il part. C'est dommage qu'il soit si timide. Le cher frère me le disait encore l'autre jour en propres termes. Mais il faut espérer qu'il changera.

Il allait souvent chez les Chovin, dont la boutique n'était séparée de la mercerie que par la largeur de la grand'rue. Derrière les vitres de la devanture, des sabots de toutes dimensions étaient accrochés par le talon à des fils de fer tendus. L'atelier, glacial en hiver, prenait jour par un vitrage fait de morceaux de verre tant bien que mal adaptés. Glissant entre leurs jointures la pluie tombait sur les copeaux. Là Chovin travaillait avec des lunettes bleues, un tablier de cuir, et la chemise ouverte sur sa poitrine velue. Le jeudi, ses devoirs terminés, Berlâne arrivait à pas de loup. Bien qu'il eût l'habitude de la boutique, il ne se décidait pas tout de suite à entrer. Il passait et repassait d'abord sur le trottoir, s'arrêtait un instant à regarder les sabots comme s'il ne les avait jamais vus, disparaissait et réapparaissait.

Quelquefois il fallait que Mme Chovin ouvrît la porte pour lui dire :

— Eh bien, tu n'entres donc pas?

Alors il avait envie de lui répondre :

— Oh ! non, madame ! Ce n'est pas la peine. Je vous dérangerais.

Mme Chovin et sa fille cousaient, leurs boîtes à ouvrage po-

sées sur une chaise basse aux pieds rognés. Marie était une grosse petite fille à peu près du même âge que nous deux, mais plus intelligente que lui. Chez les sœurs elle avait toujours les premières places. On ne pouvait savoir si plus tard elle serait laide ou jolie.

Il prenait un petit tabouret et la regardait coudre, tout en surveillant la grand'rue.

En hiver personne ne passait. Ou bien c'était une bande de gamins, ceux-ci encapuchonnés, ceux-là les oreillettes de la casquette rabattues, qui couraient, les mains dans les poches. S'il y avait de la neige, ils faisaient une glissoire le long de la rue qui dévale de l'église au Bout du Pavé. De la boutique on les apercevait. Mme Chovin disait :

— Tu ne vas donc pas jouer avec les autres ?

Il répondait :

— Non. Pour attraper du mal !... Et puis il ne faut pas que j'use mes sabots.

Mme Chovin n'aurait pas demandé mieux, puisque c'était chez elle que se fournissait Mme Dumas.

Quelques gamins s'arrêtaient pour souffler et s'amusaient à faire, du dehors, de la buée sur les vitres. Quand ils l'avaient aperçu sur son tabouret ils chantaient :

Jean-fillote
à la grolote...

Que voulait dire « à la grolote » ? Mais « Jean-fillote » signifiait clairement leur mépris pour ce garçon toujours fourré dans les jupons des femmes. Il s'occupait même à de menus travaux d'aiguille et confectionnait des fleurs artificielles.

Il ne courait pas davantage avec les autres dans les bois, ni sur les routes, ni sur les bords de l'étang du Goulot : pour se noyer il suffit d'un faux pas sur la chaussée. Il se tenait dans leur jardin où il se distrayait en creusant la terre molle avec une pelle en bois. Dans le sable il plantait des fleurs dont il arrosait les tiges cassées ; au coucher du soleil elles étaient flétries.

IV

Ces détails, je les avais recueillis l'un après l'autre ; chaque fois c'était comme si j'eusse découvert dans un miroir grossis-

sant des traits que j'ignorais de mon visage. Mais c'était aussi pour me dire tout de suite :

« Moi, tout de même, je ne vais pas jusque-là ! »

Je m'en serais voulu de passer des après-midi dans la boutique des Chovin. Pas comme les autres tant qu'on voudra, mais « Jean-fillote », non. Berlâne n'avait pas un seul vrai camarade, j'en avais quelques-uns, et je ne m'ennuyai point durant les vacances qui suivirent ce dimanche où il n'avait eu que le prix de bonne conduite.

Certes il m'était agréable de rester à la maison, soit que la fraîcheur des matinées s'y réfugiât, chassée de dehors par le soleil qui montait vite, soit que l'après-midi même y fût moins brûlante que sous les tilleuls des Promenades ou sur les routes poussiéreuses. Couché sur les carreaux froids, assis sur un fauteuil dont je tâtais machinalement le velours râpeux, je lisais des récits de belles aventures et les tranquilles histoires de la Bibliothèque Rose. Ou bien j'écoutais et regardais autour de moi. Savez-vous que les meubles et les cloisons vivent ? Las d'être toujours à la même place, fatigués de porter le poids du plafond, ils font craquer leurs jointures, elles s'étirent. Les carreaux rouges ne se ressemblent pas entre eux. Chacun a son visage particulier. Il y en a d'intacts, d'écornés, de fendillés, de fendus. Celui-ci est traversé du nord au sud par une ligne droite, celui-là de l'est à l'ouest par une ligne brisée. L'un a des hachures ; l'autre, usé en son centre, fait penser à un petit réservoir. Les fleurs du papier collé aux murs ne sont-elles pas changeantes comme les nuages ? Selon que je les regarde de mon lit, ou debout près de la fenêtre, ou assis dans mon fauteuil, la même représente un oiseau le bec ouvert, un homme la bouche fermée et le nez en trompette, une poire entaillée. Aux approches du soir, la maison s'agrandit. A mesure qu'elle entre, l'ombre semble repousser cloisons et murs. Les fleurs disparaissent. Je n'ose pas me lever pour marcher les mains en avant, comme un aveugle. Je sais que j'irais trop loin dans la nuit.

Mais, si bien que j'y fusse, je ne pouvais passer toutes mes vacances à l'intérieur de la maison. J'affrontai les ardeurs de l'été. Je me souviens de ces journées brûlantes où regarder le ciel était une souffrance, tellement il semblait que l'azur lui-même fût embrasé par le soleil. Pas un souffle d'air. Les

feuilles étaient desséchées et l'herbe roussie. Tantôt, à deux ou trois, nous nous amusions à creuser des trous dans le terreau de notre cour, à faire des bulles de savon que nous regardions disparaître ; tantôt nous descendions aux moulins pour voir tomber l'eau sur les roues massives ou pour pénétrer dans la chambre des meules puissantes qui nous auraient écrasés comme des grains de blé.

Tantôt je m'en allais rôder seul autour de l'église. Il y avait sur les pelouses des touffes d'absinthe à odeur forte. Je contemplais toute la petite ville à mes pieds avec ses arbres dans les jardins, avec ses maisons que tuiles ou ardoises coiffaient de rouge sombre ou de bleu, avec ses petites rues, ses chemins et ses routes qui la relient au reste du monde. Plus loin et tout à l'entour c'étaient les bois monotones dont la sombre verdure demeurait immobile. J'écoutais des tailleurs de pierres frapper de leurs maillets de bois sur les ciseaux de fer. Puis j'entrais dans l'église par une des portes latérales. Le soufflet du tambour se rabattait avec un bruit étouffé. J'ôtais ma casquette, et je marchais sur la pointe des pieds de peur de troubler le silence, mais j'ouvrais tout grands les yeux pour mieux voir la lumière plus délicate et plus belle se filtrer à travers les vitraux bleus, verts, rouges, jaunes et violets. Je m'enhardissais jusqu'à entrer dans le chœur où je soulevais le couvercle de l'harmonium dont jouait le frère Théodore. Je regardais les touches blanches et noires, les registres sur lesquels étaient écrits des noms tels que bourdon, clairon, flûte, clarinette, hautbois. Je n'allais pourtant point jusqu'à souffler du pied ni appuyer du doigt sur une touche : il me semblait que l'église se serait écroulée pour m'ensevelir sous ses ruines si j'avais eu l'audace de profaner un instrument dont pouvait seul s'approcher un homme de la science du frère Théodore. J'aimais les cérémonies religieuses, non par piété, mais par une sorte de sentiment de la poésie que je ne pourrais définir. Ces chants d'Église me plaisaient, toujours graves, qu'ils fussent tristes ou joyeux ; parfois j'aspirais vaguement à devenir un grand organiste, dans le genre du frère Théodore.

V

— Madame, voulez-vous qu'Albert vienne s'amuser avec nous ?

C'était l'après-midi d'un jeudi d'octobre, le deuxième après la rentrée des classes. Assis près de la cheminée où deux bûches se consumaient lentement, Berlâne rêvait à vide, le menton appuyé sur la paume des mains.

— Mais certainement, Monsieur Georges! dit Mme Dumas. Je ne demande pas mieux : cela le distraira. Regardez-le donc ! Il est là à s'abâtardir au coin du feu. Mais il est vraiment mal habillé pour sortir avec vous. Je vais lui donner son autre blouse noire.

— Vous n'y pensez pas, Madame! répondit M. Georges. Pour jouer on est toujours trop propre.

La porte de la salle à manger restée entr'ouverte, Mme Dumas était assise à son comptoir, attendant les clients. M. Georges ne venait rien acheter, mais elle était plus heureuse que s'il lui avait pris d'un seul coup pour un louis de mercerie. Ce gamin de dix ans qu'elle appelait Monsieur Georges était le fils cadet des Labrosse, bourgeois qui se fournissaient chez elle. Elle était leur humble servante, comme de tous ceux qui voulaient bien lui donner leur clientèle : même dans une petite ville on n'a entre les commerçants que l'embarras du choix. Georges venait en éclaireur de la part de Robert, son aîné. Je ne les aimais ni l'un ni l'autre. Comme Berlâne et moi, ils étaient élèves de l'école des frères; ils se distinguaient parmi les moins appliqués à l'étude et les plus turbulents dans la cour des récréations. Leurs deux camarades intimes, les fils Rouget, étaient au commencement du mois partis pour le lycée. Et ils restaient seuls, désemparés et s'ennuyant. Alors ils avaient pensé à leur plus proche voisin. Ou, plutôt, c'était leur mère qui avait dû leur dire, les voyant comme deux corps sans âme :

— Allez donc inviter ce pauvre Albert.

Mme Dumas considéra que c'était un grand honneur pour elle, en la personne de son fils. Elle déplorait qu'il restât toujours seul, et elle souffrait à la pensée qu'il fût si déshérité que personne ne tînt à rechercher sa compagnie.

Il se leva. Pourtant, lui non plus, il ne les aimait pas, les deux Labrosse. Ils étaient de ceux qui l'hiver précédent lui avaient lancé des boules de neige en criant : sur Berlâne ! Mais puisque sa mère le lui ordonnait, sans protester il suivit « Monsieur Georges » comme un petit domestique.

Les deux maisons se touchaient presque, mais qu'elles étaient différentes! Qu'il y avait loin de l'humble boutique à la demeure des Labrosse avec ses deux étages! Au rez-de-chaussée, les trois fenêtres du salon donnaient sur la grand'rue. Que de fois, lorsqu'elles étaient ouvertes, il avait en passant regardé les beaux meubles vernis, les cadres dorés accrochés aux murs et la grande table ronde, au milieu, chargée d'albums dont il eût voulu caresser le cuir épais! Il ne lui venait même pas à l'idée qu'un jour il y pût entrer. Et voici que Georges n'eut qu'à pousser deux portes, celle du corridor qu'il referma sur eux, puis une autre : et Berlâne se trouva sur le seuil du salon, si interdit qu'il ne pensa pas tout de suite à enlever sa casquette. Assise dans l'embrasure d'une fenêtre, Mme Labrosse faisait du crochet avec Mlle Gertrude, sa fille, qui avait dix ans. Etendu sur le canapé, les mains croisées sous la nuque, Robert sifflotait comme un homme.

— Maman, dit Georges, voici Albert que je ramène. Il va jouer avec nous.

— Tu es content, Albert? lui demanda Mme Labrosse.

— Oh! oui, madame! répondit-il en devenant tout rouge.

Il était au supplice. Il regrettait son coin de cheminée; quelle bonne après-midi il eût passée là!

— Eh bien, mes enfant, allez! dit-elle. Et n'oubliez pas de rentrer pour vos quatre heures.

Il dut à leur suite traverser le salon en s'efforçant de ne point glisser sur le parquet ciré. Il n'avait osé ni lever les yeux pour voir de plus près les cadres dorés, ni avancer la main pour toucher le cuir des albums.

— Qu'est-ce que nous allons faire à présent? dit Robert, lorsqu'ils furent dans la cour.

— Si nous allions dans le bois? dit Georges. Nous emmènerions le chien.

Roux comme un renard, presque aussi gros qu'un loup, Stop était dans un tonneau à l'entrée de la cour. Depuis qu'il les avait vus, il aboyait en tirant sur sa chaîne. Berlâne avait, comme moi, peur des chiens. Vous croyez qu'ils se promènent par les rues, pacifiquement, en quête d'une borne ou d'un angle de mur? Non. Ils ont des intentions bien pires. Ils passent avec leurs mâchoires ornées de crocs pour me mordre.

Il pensa dire :

— Il vaudrait peut-être mieux le laisser ici. Dans son tonneau il ne doit pas être malheureux, pas plus que je ne l'étais tout à l'heure au coin de la cheminée.

Mais il n'osa encore pas. Le chien avait ici beaucoup plus d'importance que lui. Nul doute que si Stop avait pu causer, Georges ne fût pas venu inviter Berlâne.

Il faut voir cette après-midi d'un jeudi d'octobre. Tout le long du chemin qui mène au bois, les feuilles jaunes, pour toujours détachées de leurs branches, volent à l'aventure, égarées. Elles se réunissent au pied de la haie. Les entendez-vous qui se concertent, inquiètes ? Elles ne savent ce qui leur arrive.

Dans le ciel, des nuages d'un joli gris passent si vite qu'on a juste le temps de les voir et de les saluer de loin.

Las de l'été, le soleil commence à prendre du repos, et le vent que l'on n'a guère entendu depuis l'hiver dernier se remet à donner de la voix, comme Stop que voici revenir d'une course folle et qui gambade autour de ses maîtres, autour de Berlâne qui n'est pas fier.

Berlâne essayait de sourire au chien pour se concilier ses bonnes grâces, mais le moyen de voir sans trembler cette gueule ouverte, langue pendante et dents pointues, de sentir cette chaude haleine passer sur ses mains qu'il ne retirait pas de peur que Stop, s'excitant au jeu, ne s'avisât de les lui happer ?

Mais Robert et Georges n'étaient-ils pas là pour le défendre ? Non : ils ne faisaient pas plus attention à lui qu'à leur chien. Et Berlâne se contentait de les écouter parler de l'école, des tours de force que Lagache exécutait au trapèze et des bons tours qu'il jouait au frère Stanislas. Lagache ? Un parisien dont les parents venaient de s'installer ici. De tous nos camarades c'était certainement celui dont Berlâne et moi nous avions le plus peur. Mais Berlâne se crut obligé de sourire tout le temps que les deux Labrosse en parlèrent : il souriait bien au chien !

Robert dut éprouver un violent besoin d'action. Il bondit en poussant un cri qui ressemblait à un cri de guerre. Georges le suivit. Berlâne, resté seul, hésita d'abord, puis se mit à courir lui aussi. Mais il n'en avait guère l'habitude. Tout de

suite essoufflé, il dut s'arrêter : son cœur battait trop fort. Un instant il crut que sa tête allait l'entraîner en avant.

— Eh bien, vrai, lui dit Robert quand il les eut rejoints, tu ne cours pas vite !

Une fois de plus il essaya de sourire; mais il ne réussit qu'à faire une grimace et ne trouva rien à répondre.

Il s'assit près d'eux sur le socle d'une croix qui se dresse au carrefour de quatre chemins.

— Si on en grillait une ? dit Robert qui tirait de sa poche un paquet de cigarettes.

Georges en prit une.

— Une cigarette, Albert ?

— Merci bien, dit-il. Je ne pourrais pas fumer : ça me rendrait malade. Et puis c'est défendu.

— Défendu ! ricana Robert. Et par qui donc ?

— Mais maman m'a toujours dit qu'il ne faut pas fumer.

— Oh ! Ta mère... Eh bien, tu vois si ça me gêne, moi.

Heureux de poser à l'homme devant Berlâne, sur la pierre il fit craquer une allumette : il lui semblait qu'il y eût entre eux non pas deux ans, mais vingt, de différence.

— Et ta bonne amie, est-ce qu'il y a longtemps que tu ne l'as embrassée ? lui demanda Robert entre deux bouffées.

Cette fois Berlâne ne sut quelle contenance prendre. Il rougit beaucoup plus encore que dans le salon : il devint écarlate, comme dans les grandes circonstances. Ses oreilles bourdonnèrent : que venait-il d'entendre ! Sa « bonne amie » ! Mais cela aussi était défendu, comme de fumer. Certes il éprouvait parfois de profonds désirs de tendresse. Mais c'était en lui-même un jardin secret dont il n'avait point la clef et qu'il n'apercevait qu'entouré d'un brouillard bleu-pâle. Et voici que quelqu'un brutalement déchirait le voile et enfonçait la porte...

— Je n'en ai pas, répondit-il tremblant dans l'attente du nom que n'allait pas manquer de prononcer Robert.

— Tu n'as pas de bonne amie ! Alors pourquoi est-ce que tu es toujours fourré chez les Chovin, si ce n'est pour embrasser la Marie ?

Berlâne respira : Robert ne savait rien.

— Laisse-le donc tranquille, dit Georges à son frère. Tu vois bien que tu l'embêtes.

— Avec ça !... Il est bien content, au fond.

Ah ! oui, Berlâne était content ! Il trouvait l'après-midi in-
erminable. Est-ce que les Labrosse n'auraient pas pu se
promener sans lui ? Comme tous les fils de riches ils devaient
avoir à la maison beaucoup de jeux intéressants : tirs, soldats
que l'on fait défiler, ménageries avec arbres et animaux en
bois peint. Il n'avait peur des chiens que vivants. Sans doute
eût-il encore préféré rester seul, mais voir et toucher ces beaux
objets eût été une compensation à son ennui. Tandis qu'ici,
que faisaient-ils ? C'était cela qu'ils appelaient s'amuser ? Oui.
Car ils étaient bien plus heureux de pouvoir fumer en cachette
de leur mère que de tirer du fond d'un placard ces jeux aux-
quels ils ne s'intéressaient plus : Robert, aux environs de sa
douzième année, Georges lui-même, moins âgé, ne voulaient
plus qu'on les prît pour des gamins. Leur enfance, ils la con-
sidéraient l'un et l'autre comme terminée. Mais Berlâne, lui,
était toujours un enfant : peut-être le resterait-il toute sa vie ?

— Allons voir du côté de l'étang s'il y a des grenouilles,
dit Robert.

Ils entrèrent sous bois, et par des sentiers boueux abouti-
rent à l'étang desséché que de récentes pluies avaient légè-
rement rempli.

Aussitôt qu'elles les eurent entendus, les grenouilles se hâ-
tèrent de sauter dans la vase : s'ils voulaient venir les y pren-
dre, elles les attendaient. Elles ignoraient que Berlâne eût
peur d'elles, loin de leur être un ennemi. Il eut un brusque
haut-le-corps.

— Tu as donc peur des grenouilles ? lui dit Robert qu'au
surplus cela ne surprenait guère.

— Mais non ! répondit-il d'un tel accent que Robert pensa :
Nous allons bien rire, et dit à voix basse quelques mots à son
frère.

Quelques grenouilles, plus confiantes, étaient restées parmi
l'herbe humide. Robert en saisit une et la tint par les pattes
de derrière. Berlâne la trouva horrible.

— Tu vois bien, dit Robert, que ce n'est pas méchant.

Il fit un signe à Georges qui maintint Berlâne par les bras,
et il rapprocha la grenouille de son visage.

— Non ! Non ! implorait Berlâne en se débattant.

Décidément ils avaient eu une bonne idée de l'amener avec eux : jamais Stop ne se fût effrayé ainsi à la vue d'une grenouille. Et, puisqu'ils le tenaient, ils ne le lâchèrent pas. Ce n'étaient pas de méchants garçons, mais ils ne furent pas maîtres de cet instinct qui souvent pousse les riches à faire des pauvres leurs souffre-douleurs. Positivement Berlâne sentait le pauvre. Et ce n'était pas seulement son attitude, mais son corps même, qui le désignaient comme la victime nécessaire de toutes les plaisanteries et de toutes les persécutions.

Robert ne se contenta point de rapprocher de son visage la grenouille : il la lui promena sur la peau. Berlâne poussa un grand cri, celui que j'aurais poussé dans les mêmes circonstances. Si Georges avait cessé de le tenir, il serait tombé raide. Que c'était amusant! Robert, jetant la grenouille comme un instrument devenu inutile, se tordait de rire. Il...

Mais qu'y avait-il donc? Berlâne fermait les yeux? Pâle d'habitude, il était maintenant plus blanc qu'un mort. Ils le regardèrent tous les deux en même temps.

— Il a tourné de l'œil! dit Robert. Nous sommes frais! Va vite tremper ton mouchoir dans l'eau.

Ils lui mouillèrent les tempes.

Deux minutes après il ouvrait les yeux, mais il ne se reconnut pas tout de suite : il se rendit compte seulement qu'il sentait la vase. Puis il se rappela tout. Stop, assis sur son séant, le regardait : depuis qu'il avait vu de trop près l'horrible grenouille, Berlâne le trouva sympathique.

— Tu peux te vanter de nous avoir flanqué une de ces frousses!.... dit Robert. C'était pour rire! Il fallait nous dire que tu n'es qu'une poule mouillée.

Mouillé, Berlâne l'était en effet. De l'eau avait coulé sur le col de sa chemise et sur sa blouse : Mme Dumas avait bien fait de ne point lui donner sa plus neuve. Il prit son mouchoir et s'essuya. Il n'avait pas encore prononcé une seule parole : il en aurait été incapable. Il frissonnait.

Le soleil, qui se dégagea de derrière les nuages, descendait vers l'horizon occidental. Les arbres, qui n'avaient pas encore perdu toutes leurs feuilles, étaient si serrés les uns contre les autres qu'on devinait plutôt qu'on ne les voyait les obliques rayons de lumière.

C'était l'heure mélancolique qui dans les petites villes et

u-dessus des champs va sonner l'arrêt du travail et de la vie. omme le laboureur qui écoute l'angelus lointain, on se reueille dans le silence; partout les bougies s'allument comme our une veillée funéraire, et c'est ainsi que chaque soir semle ramener la fin du monde.

Il sembla soudain à Berlâne qu'une grande tristesse se réandît par les bois désertés, planât au-dessus de l'étang bandonné, et lui entrât dans l'âme. Auprès des deux Larosse moqueurs ou hostiles, il lui sembla qu'il fût à cette eure à une infinie distance de sa maison. Ses larmes jaillient.

— Voilà que tu pleures à présent? dit Robert. C'est le ouquet! Allons-nous-en, Georges. Il nous suivra s'il veut.

Si Berlâne avait été un enfant grincheux comme on en voit eaucoup, qui se privent de nourriture pour punir leurs paents de les avoir grondés, il serait resté là, tout seul, quitte avoir peur, pour se venger des Labrosse en les obligeant à evenir sur leurs pas pour le supplier de les suivre. Il n'en fit en. Il leur emboîta le pas ; Stop était resté derrière ses maîes pour servir, eût-on dit, de trait d'union entre eux trois. top n'était pas méchant; Berlâne osa lui passer la main sur tête et ne fut pas mordu.

— Eh bien, mes enfants, vous êtes-vous bien amusés? leur emanda Mme Labrosse. Mais vous êtes en retard : quatre eures et demie viennent de sonner.

— Nous ne sommes pas payés à l'heure, riposta Robert qui aitait avec sa mère de puissance à puissance. En tout cas, ous ne nous sommes pas ennuyés, n'est-ce pas, Albert?

— Non, dit Berlâne.

— Qu'est-ce que vous avez fait? lui demanda Mlle Gertrude ui disposait sur la table de la vaste cuisine — Berlâne n'était as un invité de marque, — des assiettes et des verres.

Il baissa tout de suite les yeux. Il essaya de répondre, mais vain, trop ému pour ne pas bégayer : il lui était encore us difficile d'adresser la parole à Mlle Gertrude que de récir une leçon. Avec ses yeux presque verts qui luisaient dans on visage fin sous ses cheveux blonds, Mlle Gertrude ressemait à une jeune fée qui vole en rasant les herbes de la prai-

rie, et son écharpe bleue flotte derrière elle au gré du vent du matin ou de la brise du soir.

— Tu es malade, Albert? lui demanda Mme Labrosse.

— C'est le grand air. Il n'y est pas habitué, répondit Georges à sa place.

— C'est vrai qu'il ne sort pas souvent, réfléchit Mlle Gertrude.

Plus que dans le salon Berlâne était au supplice. On lui servit des confitures de coings, qu'il n'aimait pas et qu'il dut manger tout de même. Assis entre Mme Labrosse et Mlle Gertrude, il maniait gauchement sa petite cuiller.

— Nous te faisons donc peur ? lui dit Mme Labrosse. Il ne faut pas être si timide!

Son embarras redoubla. Mlle Gertrude le regardait en souriant, et Dieu sait si elle avait l'air terrible ! Un doigt de vin pur le réconforta un peu, sans qu'il reprît confiance en lui-même. Quand le goûter fut terminé,il eut pourtant le courage de dire :

— Je vous remercie beaucoup, madame. Maintenant je vais rentrer.

Robert et Georges se gardèrent d'insister pour qu'il restât : ils avaient assez de lui.

Sa mère lui demanda comme Mme Labrosse :

— T'es-tu bien amusé ?

Elle ajouta :

— Mais tu as ton col de chemise tout sale!

Il n'avait jamais bonne mine : elle ne remarqua point sa pâleur.

— C'est que nous avons joué au bord de l'eau, répondit-il. Je ne me suis pas ennuyé.

— Tant mieux! dit Mme Dumas. Je suis contente. Cela te distrait, et c'est meilleur pour toi que de toujours rester seul. Je remercierai Monsieur Georges et je lui demanderai qu'il pense à toi,de temps en temps, quand ça ne les dérangera pas.

VI

Ce fut le recommencement des misères qu'il endura plusieurs années de suite; malgré sa timidité, il était trop fier pour s'en plaindre, même pour en parler à sa mère. Il avait eu la chance que jusqu'alors les Labrosse n'eussent pas fait trop attention

à lui ; on peut vivre presque porte à porte et être les uns pour les autres comme des étrangers. Or il avait suffi que cette idée de l'emmener avec eux leur fût venue pour que sa vie menaçat de changer et de lui devenir intolérable. Il ne s'en alarma pas outre-mesure. Les deux Labrosse n'en avaient point parlé à leur mère, mais ils eurent vite raconté à l'école la scène du bois dans ses menus détails, et Berlâne fut considéré comme un capon tel qu'il était impossible que la terre en portât un semblable. Il eut beau se faire violence et affecter de prendre part à tous les jeux les plus périlleux : à lui étaient réservés les coups les plus secs des balles le plus durement rembourrées de chiffons et de son, les positions les plus fatigantes au jeu de saute-mouton, et l'hiver il redevint plus d'une fois une cible vivante pour les amateurs de boules de neige. Il retenait des larmes de dépit quand il entendait Robert crier, en le désignant aux plus enragés :

— Sur Berlâne ! Sur Berlâne !

Il n'était plus l'Albert du jeudi d'octobre : il était redevenu Berlâne, le pauvre gamin ridicule vers qui convergeaient moqueries, rires et coups.

Les Labrosse se gardèrent bien de revenir l'inviter le jeudi : Mme Dumas avait eu beau les remercier et leur faire comprendre que s'ils voulaient recommencer, elle en serait heureuse et fière. Il ne le regretta point : il avait trop souffert dans le salon et au bois. Et pourtant il lui semblait qu'à la longue, et surtout l'hiver, il aurait fini par s'habituer à l'atmosphère de luxe de leur maison, et qu'à force de regarder Mlle Gertrude il aurait cessé d'avoir peur d'elle : peut-être même aurait-il pu avoir avec elle de longues conversations. Au lieu de cela il ne l'apercevait guère que le dimanche, et jamais il n'aurait osé lui adresser la parole. Mme Labrosse, pas fière, causait un peu avec Mme Dumas qui lui répondait humblement. Mais il n'était pas question de lui. Elle ne disait pas :

— Il faudra nous envoyer Albert.

Sans doute avait-il laissé à Mme Labrosse une mauvaise impression.

Son refuge resta la boutique des Chovin. Les premières fois qu'il y retourna, il ne put regarder Marie sans rougir : était-il possible qu'elle fût sa bonne amie ! Par des bouts de conversations qu'il saisissait à l'école, il devinait bien qu'une

bonne amie c'est une gamine, une jeune fille qu'on embrasse en cachette. Avec Marie jamais cette idée ne lui serait venue. Avec Mlle Gertrude encore bien moins, mais pour des motifs tout différents. Elle était si jolie !

Mais en lui s'opérait une transformation que j'étais loin de soupçonner.

VII

Peut-être sa mère y fut-elle pour quelque chose? Je n'en sais rien.

Mme Dumas ne faisait point partie du groupe des femmes pieuses que l'on rencontrait plus souvent à l'église ou à la chapelle des sœurs que chez elles. Les nécessités de la vie, surtout depuis la mort de son mari, l'obligeaient à quitter le moins possible sa boutique. Mais elle ne manquait pas de fermer sa porte, le dimanche, pour assister à la messe et aux vêpres. En semaine elle s'associait par la pensée à celles qui, plus libres, avaient le bonheur de pouvoir réciter en commun le Rosaire devant la statue de Notre-Dame de Lourdes et faire chaque vendredi l'exercice du chemin de la croix.

De beaucoup de manières notre maison était en quelque sorte une succursale de l'église.

Mon père étant sacristain, il ne se passait pour ainsi dire pas de jour que soit le curé-doyen, soit le vicaire ne vinssent frapper à la porte pour annoncer un baptême, un enterrement, un mariage ; souvent ils s'arrêtaient, prenaient une chaise et restaient longtemps à causer avec ma mère. C'étaient aussi des gens qui venaient, à toute heure du jour, se renseigner sur les offices, quand par exemple ils avaient entendu, la veille au soir, les cloches sonner un glas : c'était un enterrement pour le lendemain matin, et il y avait de ce fait une messe supprimée, soit celle du vicaire, soit celle du doyen.

Ma mère faisait partie du groupe des femmes pieuses à qui il ne suffisait point d'assister le dimanche à la messe. Et ce n'étaient ni les crucifix, ni les bénitiers, ni les images de sainteté qui manquaient chez nous. Sur le manteau de notre cheminée il y avait deux statuettes de la Vierge et de saint Joseph, et sur le coin d'une petite table de nombreux livres de piété. Ma mère savait nettement différencier le bien du mal. Elle n'ignorait point que ce fût un péché de jurer par « sacristie ! » au

lieu de « sapristi ! » Chaque année des voisines venaient se renseigner auprès d'elle sur la façon d'accommoder les plats le vendredi-saint ; celles qui emploient du beurre encourent la colère de Dieu. Elle savait qu'il est nécessaire de réciter sa prière le matin en se levant et le soir avant de se coucher, qu'il ne faut pas se mettre à table sans faire le signe de la croix parce que c'est à Dieu, et à lui seul, que nous devons de nous asseoir devant la nourriture, que chacun de nous est continuellement guetté par le démon contre les attaques duquel le protège son ange gardien. Elle parlait du ciel, du purgatoire et de l'enfer comme de pays dont elle eût connu les moindres accidents, et plus d'une fois je frissonnai à l'évocation terrible de Lucifer siégeant, le trident à la main, dans des régions souterraines emplies des lamentations et des cris de haine des damnés. Elle ne cessait de me diriger dans la voie du bien. C'était mal de courir avec les petites filles, mal d'assister aux bals publics et de regarder danser, mal d'entrer dans l'église sans prendre d'eau bénite, mal de dire « le curé » au lieu de « Monsieur le curé », mal de prononcer de gros mots comme faisaient les élèves de l'école communale, mal de trop boire et de fumer, et après cela elle me reprochait de n'être pas comme les autres !

Depuis un an j'étais enfant de chœur, et depuis six mois j'apprenais le latin. Dans une petite ville personne n'ignore ce que cela signifie : le latin est la langue de l'Eglise. Le moment venu je partirais donc pour le Séminaire. On ne m'avait pas demandé si cela me convenait.

Or, quelques soirs après la Toussaint de cette même année, ma mère me dit, comme nous nous mettions à manger la soupe :

— M[me] Damas est venue me voir tout à l'heure. Elle voudrait qu'Albert soit enfant de chœur. Il paraît que c'est lui qui en a parlé le premier. Elle dit qu'il fera tout son possible pour apprendre.

J'en fus étonné. Il n'y avait pas encore tout à fait un an qu'il était sorti de l'école communale. Il était arrivé chez les Frères avec la certitude de sa supériorité sur nous qui étions officiellement des enfants pieux puisque chaque matin nous récitions en commun la prière. Il avait donc changé sans que je m'en fusse aperçu ? Cela m'eût d'ailleurs été impossible,

puisque je ne le fréquentais pas tout en m'abstenant de me moquer de lui : mes rires ne se seraient-ils pas retournés contre moi ? Mais je ne pouvais admettre qu'il se rapprochât de moi.

Je dis avec orgueil :

— Lui, apprendre les réponses de la messe ? Il est bien trop bête pour ça !

Ma mère ne manqua point de me réprimander.

— Ce n'est qu'au bon Dieu, dit-elle, qu'on doit l'intelligence que l'on a. Et il ne nous tiendra compte plus tard que de notre bonne volonté et des efforts que nous aurons faits pour le bien servir. Puisque Albert demande à être enfant de chœur sans que personne lui en ait parlé, c'est qu'il a été touché par la grâce. Car ce n'est bien sûr pas l'instituteur qui a pu lui mettre cette idée dans la tête. Avec du travail on arrive à tout, et il apprendra à servir la messe aussi bien que toi, et peut-être mieux, car tu ne te tiens guère bien. Demain j'en dirai un mot à Monsieur le curé.

En ce qui me concernait, elle avait raison. Moi qui n'ai jamais su ce que c'était que la piété, je baignais de toutes parts dans une atmosphère religieuse. Sans doute n'étais-je pas, à neuf ans ni à quatorze, un précoce incrédule, et je n'aurais contesté l'existence ni de Dieu, ni de ses saints, ni des anges, ni même du démon : mais il m'était impossible d'avoir de ces élans affectueux qui vous font tomber à genoux, les mains jointes devant le visage soudain inondé de larmes. Sans trembler d'effroi je servais la messe, et sans être persuadé de la sublimité d'une vocation que je ne me sentais pas j'apprenais le latin. Je n'en eus que plus de mépris pour Berlâne. Il n'était pas intelligent : il ne lui manquait vraiment plus que de devenir pieux.

Mais ce fut bien pis quand, quelques jours après, ma mère dit :

— Il paraît qu'Albert voudrait aussi apprendre le latin.

Elle rayonnait : c'était une vocation de plus — en comptant la mienne, — dans le canton. C'était pour elle le dernier coup de la grâce. Pour moi ce fut le coup de grâce. Ainsi, maintenant, j'allais l'avoir toujours auprès de moi ? Nous étions une cinquantaine d'élèves à l'Ecole des Frères. Il deviendrait peut-être bientôt, — dès la première vacance, — un des six enfants

de chœur. Et tout de suite — car je ne doutais pas que « Monsieur le curé » n'acceptât, — il allait être, avec moi, le seul qui apprît le latin ? Il allait s'attacher à mes pas, comme mon ombre. D'un pied léger il s'engageait dans cette voie où l'on m'avait poussé par les épaules. Quel imbécile, décidément !

VIII

Nous prenions nos leçons dans la chambre qu'occupait au presbytère l'abbé Bichelonne, le vicaire. Il avait l'accent auvergnat. Là-bas surabondance, ici disette de vocations : le diocèse de Clermont-Ferrand prêtait chaque année à celui de Nevers quelques jeunes prêtres.

Berlâne faisait un petit détour pour me cueillir en passant : e suis sûr qu'il n'aurait pas reculé devant une lieue. La prenière fois que nous prîmes contact — il y avait juste un an u'il était arrivé chez les Frères, — il me dit respectueusenent :

— Je suis heureux de ce que maintenant nous allons être nsemble.

Qu'est-ce qui me retint de lui répondre :

— Eh bien, moi, je ne le suis pas !

Fut-ce manque de cruauté ? Ou que, malgré moi, cette marque e déférence me toucha ? Je n'en sais rien. Mais je gardai le ilence. Ma supériorité sur lui m'en donnait le droit. Il attenit, comme l'année dernière dans la cour de l'école. Quoi ? Jne bonne parole, sans doute. J'évitai de le regarder. Sinon n'aurais peut-être pas pu m'empêcher de lui répondre :

— Moi aussi.

Mais je ne voulais à aucun prix qu'il se raccrochât à moi omme un chien galeux que tout le monde repousse, ni qu'il maginât, lui dont personne n'acceptait la compagnie, que pouvais être heureux de le voir auprès de moi : j'avais envie le renvoyer aux Chovin et à leur boutique. Hélas ! La douur et la misère m'ont toujours ému. Et tout ce que je pouis faire, c'était de ne pas répondre.

Le jeudi, jour de la leçon de latin, je partais le plus sount un quart d'heure plus tôt, quitte à muser sous les sais, autour de ce petit arbre de la Liberté avec qui j'avais t connaissance de plus près, depuis l'époque, pas si éloi-

gnée pourtant, où j'allais à la salle d'asile. Mes livres et mon cahier sous le bras, pour m'esquiver je profitais d'un moment d'inattention de ma mère. Elle tenait à ce que j'attendisse Berlâne. Elle avait cessé de voir en lui « l'original » qui me ressemblait pour ne plus prendre garde qu'à ses qualités qui n'étaient pas les miennes : l'obéissance et la piété.

Quand nous montions ensemble vers le presbytère, j'affectais de ne pas entendre les questions qu'il me posait de sa voix la plus douce. Je sifflotais comme un homme. Avec lui, seul à seul, j'avais beau jeu à prendre des airs de matamore! Pourtant, je l'ai bien vu depuis et je m'en doutais alors, ce n'était comme moi qu'un pauvre gamin qui eût été si heureux de rencontrer une vraie sympathie! Mais je ne voulais pas de la sienne, pas plus que je n'aurais voulu faire plaisir à ma mère en devenant tout à fait obéissant. S'il ne me l'avait pas offerte, peut-être l'aurais-je recherchée, qui sait? Mais non : nous nous ressemblions sur trop de points pour pouvoir nous entendre. Certes il n'aurait tenu qu'à moi que nous fussions amis : seulement mon orgueil montait bonne garde.

J'avais plaisir à l'entendre bégayer et bafouiller, confondant les cas des déclinaisons et les temps des conjugaisons. Ses premiers thèmes fourmillèrent de barbarismes, ses premières versions de contresens. A la fin des fins, l'abbé Bichelonne s'emportait et Berlâne, tirant son mouchoir, s'essuyait les yeux. Je haussais les épaules. S'il s'était évanoui, comme le jour de la grenouille, je crois que je l'aurais giflé : peut-être cela l'eût-il fait revenir plus promptement à lui. Moi aussi, plus d'une fois, j'avais pleuré dans cette même chambre. Maintenant encore, maintenant surtout que j'abordais le *De viris* et que je me dépêtrais tant mal que bien au travers de textes tout exprès, me semblait-il, semés d'embûches, les larmes souvent me venaient aux yeux : l'abbé Bichelome était prompt à se mettre en colère. Il ne comprenait point que l'on ne comprît pas. Mais devant Berlâne je me tenais à quatre : pour rien au monde je n'aurais voulu qu'il me vît pleurer.

Plus avancé que lui, j'aurais pu l'aider à faire ses devoirs et lui éviter ainsi quelques observations. Je m'en gardais bien. Mais je devins moi-même son professeur, ayant été chargé de lui apprendre à servir la messe.

Il fallait qu'il sût par cœur tous les répons à l'officiant, depuis *Ad Deum qui laetificat juventutem meam*, jusqu'au dernier *Deo gratias*. De ses journées il ne perdait pas une minute.

Si ma mère avait de l'estime pour lui, Mme Dumas en avait pour moi. Elle trouvait en moi telle qualité qui manquait à son pauvre Albert. Elle me faisait des confidences comme à quelqu'un qui déjà comprend tout.

— Le soir, me disait-elle, il faut que je le déshabille de force ; autrement il ne se coucherait pas. Ainsi, croyez-vous!...

Parfois elle disait à ma mère :

— Ah! Madame, si mon Albert ressemblait à votre fils!...

Mais elle, dédaigneuse :

— Ne vous plaignez donc pas, Madame Dumas. Chacun a les facultés que le Bon Dieu lui a données. Et j'aimerais bien mieux le voir obéissant et pieux comme Albert.

C'était dur pour lui. Il lui fallait penser non seulement à ses leçons et à ses devoirs de latin et de l'école, mais aussi à ces répons au milieu desquels il s'embrouillait. Dans le *Confiteor*, d'une longueur invraisemblable pour lui, il perdait pied, faisant passer les saints Pierre et Paul après le bienheureux Michel archange. Moi, vieux routier qui depuis un an avais servi plus de quatre cents messes, — une chaque matin, très souvent deux le dimanche et les jours de fête, — je faisais avec lui mon abbé Bichelonne, frappant du pied quand il se trompait, tâchant de rouler de gros yeux. J'aurais été heureux de le faire pleurer : je n'y réussis pas. Il me regardait et me disait :

— Ce n'est pas ça? Je vais recommencer.

Je lui répondis plus d'une fois :

— Non, ce n'est pas la peine. Tu ne sais rien. Va-t'en et tâche de mieux apprendre pour après-demain.

Il tournait sur lui-même et autour de moi avant de partir. Je suis sûr qu'il avait envie de me demander :

— Au moins, tu n'es pas fâché? Je fais tellement ce que je peux!

Je le savais bien, et j'en étais touché, mais je feignais de l'ignorer. Qu'il pût être enfant de chœur — à l'église nous nous nous faisions chacun une centaine de francs par an, —

c'était une bonne aubaine pour sa mère qui ne gagnait pas grand'chose.

Enfin, plus vite que je n'aurais pensé, le jour arriva où il fut en état de servir la messe. Il n'avait pas de respect humain. Moi aussi bien que les autres enfants de chœur, — nous étions six y compris Berlâne, — nous affections de n'être point émus par le sens mystérieux des cérémonies. Chez moi qui apprenais le latin il pouvait y avoir en apparence quelque contradiction. Je le sentais parfaitement, mais j'aurais voulu que tout le monde se rendît compte que vraiment je n'avais pas cette vocation que l'on avait cru devoir me découvrir. Tout le temps que durait la messe, nous regardions à droite, à gauche; en récitant le *Confiteor*, nous battions sans conviction notre coulpe; en passant devant le tabernacle, nous escamotions les génuflexions.

Mais Berlâne ne s'était pas en vain progressivement rapproché du chœur. Des bancs placés au fond de l'église où se tenaient les élèves de l'école communale, il était venu s'asseoir sur ceux des frères, dans la chapelle de la Vierge qu'enfin il avait quittée pour pénétrer dans le Saint des Saints. Pour lui quelle joie spirituelle! Modestement il baissait les yeux. Non content de ployer le genou, il inclinait la tête. Il se frappait la poitrine comme pour prendre à témoin de sa confusion tous les saints du Paradis, la vierge Marie et Dieu. Le groupe des femmes pieuses l'admirait, disant :

— C'est un petit saint.

Les quatre autres, Mignard, Fèvre, Chicard et Philizot, se moquaient de lui : il n'y faisait pas attention.

Je ne pouvais prendre ouvertement parti pour eux, encore moins pour lui. Je les laissais dire et faire, les approuvant de clins d'yeux et de sourires discrets. Peu m'importait que ma position fût fausse.

Ils lui jouèrent — nous lui jouâmes, devrais-je dire, — deux bons tours.

Il y avait trois croix : l'une à manche de bois, la moins lourde, l'autre toute en métal nickelé, qui pesait davantage, la troisième en bronze doré, que seuls les plus forts pouvaient porter. Nous ne la prenions que lors des processions de la Fête-

Dieu et des enterrements de première classe. Berlâne était enfant de chœur depuis neuf mois — il entrait dans sa dixième année et il était toujours le même : petit, maigre et faible, — lorsqu'en juillet une vieille dame très riche mourut. Elle habitait, presque hors de la petite ville, une grande maison bourgeoise entourée d'un vaste jardin, d'un parc et de bois. Mignard, le plus ancien de nous six, n'attendait, eût-on dit, que cette occasion. Berlâne avait trouvé moyen de ne pas porter la croix de bronze pour la Fête-Dieu : cette fois il n'y « couperait pas ». Mignard ne comprenait qu'une chose : puisque Berlâne gagnait autant que nous, il devait fournir la même somme de travail, sinon il n'avait qu'à céder sa place à un autre. A douze ans Mignard était socialiste, mais brutalement et sans le savoir.

Nous allâmes chercher le cadavre de la vieille dame à l'autre extrémité de la ville. La coutume était qu'au retour on s'arrêtât au bas de la rue escarpée qui monte à l'église pour permettre aux hommes qui portaient le cercueil de souffler et de s'éponger le front : surtout au mois de juillet.

Certainement Berlâne devait s'y attendre ; à un geste que fit Mignard, il s'approcha, obéissant. Mignard lui passa sur l'épaule la courroie à godet de cuir, et de nouveau le cortège s'ébranla.

Comme entraîné par le poids de la croix qu'il avait légèrement penchée, Berlâne oscilla, puis réussit à reprendre son équilibre, et il me sembla que j'oscillais avec lui. Je ne respirai que quand je vis qu'il n'était pas tombé. Il marchait, s'agrippant des deux mains à la croix comme à quelque chose de solide et de fixe qui lui servît de point d'appui quand au contraire c'était elle qui comptait sur lui pour rester droite, et il me semblait que je m'y cramponnais en même temps que lui. Tout de suite il fut couvert de sueur, et mon front et mes joues se mouillèrent d'angoisse. Il grimpait vraiment le long de la montée de l'âpre Calvaire. Il y allait de son honneur d'enfant et de la tranquillité de sa mère. S'il était incapable de porter cette croix, sans doute pensait-il qu'il serait rayé de la liste des enfants de chœur. Ses talons martelaient le sol dur. Chaque pas qu'il faisait me torturait. J'aurais voulu pouvoir lui prendre son fardeau, mais le respect humain m'en empêcha : les quatre autres se seraient moqués de moi.

Ils avaient du mal à contenir leur joie. Philizot me poussa du coude.

— Regarde-le donc ! dit-il.

Je ne le regardais que trop. Mais j'étais leur complice.

C'était surtout à l'entrée de l'église qu'ils l'attendaient. Pour passer sous le tympan de la grand'porte, il faudrait qu'il inclinât la croix, trop haute, et cette fois elle ne manquerait pas de l'entraîner pour de bon. Il aurait beau essayer de résister : il fallait être assez fort et en avoir l'habitude. En effet. Si Mignard, en pouffant de rire, ne s'était pas précipité pour le retenir, elle se serait brisée sur les dalles. En même temps — mais bien malgré lui, — il empêcha Berlâne de tomber. Comme si j'avais buté contre quelque invisible obstacle, je me penchai en avant et il me sembla que c'était moi que retenait Mignard.

Nous formions un groupe jaloux de son indépendance. Pour ne point obéir à un code de lois spéciales, nous n'en avions pas moins nos habitudes particulières, et nos manies de caste. C'est ainsi que, je ne me rappelle plus pour quel méfait, Philizot fut mis en quarantaine jusqu'à ce qu'il demandât grâce.

Nous nous racontions les hauts faits des précédentes générations d'enfants de chœur, de ceux qui avaient douze ou treize ans à l'époque où nous n'en avions que cinq ou six et que nous considérions alors comme des géants. Notre plus profond désir était d'arriver comme eux au jour de notre première communion pour porter enfin, au lieu d'une culotte courte, un pantalon noir dont le bas dépasserait notre soutane rouge.

Nous avions notre sacristie : il y avait « celle de M. le curé » et « celle des enfants de chœur ». En vérité nous n'y jouissions que d'un placard, tous les autres étant occupés par des chandeliers, par des vases de fleurs, par différents ornements, par des chapes pliées en deux sur de longues tringles en bois mobiles, par les habits du suisse et de mon père qui avaient un placard pour eux deux. Mais cette sacristie était vraiment la nôtre, tant nous l'emplissions de notre turbulence, parfois de nos querelles. Dans le placard chacun de nous avait, par rang d'ancienneté, sa place attitrée où accrocher ses soutanes noire et rouge et ses surplis. Malheur à celui qui eût prétendu empiéter sur le territoire de son voisin !

Tous n'étaient pas capables de porter le pain bénit : pour

ne point faire tomber les deux couronnes, il fallait avoir le tour d'épaules. Mais ceux qui le portaient aidaient à le couper en petits morceaux avant qu'il ne fût distribué, et non seulement ils en mangeaient à satiété, mais ils en bourraient leurs poches. La plupart du temps ce n'était que du pain très ordinaire, et pareil à celui que nos mères nous envoyaient prendre chez le boulanger. Mais nous le considérions comme infiniment meilleur. Aussi était-ce à qui « porterait » le plus souvent le pain bénit. Et, quand les deux plus jeunes tentaient de faire valoir leurs droits, ils en entendaient de belles!

Les deux plus anciens étaient spécialement chargés le premier de l'encensoir, le second de la navette d'encens. Les quatre autres attendaient que leur tour vînt. Nous admettions généralement et volontiers qu'il fallût être doué d'aptitudes exceptionnelles pour encenser, les jours de grande fête, à *Magnificat*, monsieur le curé, le vicaire et le peuple.

Aux enterrements, aussitôt prononcé sur le bord de la fosse le dernier *Requiescat in pace*, nous rentrions dans l'église et nous nous précipitions vers le chœur pour y éteindre nos cierges qui avaient brûlé durant toute la cérémonie. Car chaque membre du « clergé » avait droit à son cierge qu'il emportait chez lui. Nous épargnions ainsi peut-être un millimètre de cire, mais nous pensions réaliser d'importantes économies.

Mais nos grands jours étaient ceux des « rouloires ». Et ce fut à cette occasion que nous jouâmes à Berlâne un autre bon tour.

Depuis le vingt et un mars le printemps aurait dû être à son poste avec ses dernières perce-neige et ses premières violettes. Mais il venait sans doute de loin, à petites journées, car il y avait encore de la neige dans les bois, le long des sentiers et des haies. Cependant c'était le mercredi de la semaine sainte. Encore trois jours, et ce serait Pâques. Qu'est-ce que le printemps faisait donc cette année?

Cela ne nous empêcha point de partir vers huit heures du matin, panier au bras, bâton à la main, comme nous avions fait la veille et l'avant-veille. Mignard était notre chef : il allait avoir treize ans. L'autorité qu'il avait sur nous, il la devait non seulement à son ancienneté, mais aussi à ses yeux mauvais et à ses manières brusques. Le plus jeune, c'était Berlâne. Pour

la deuxième fois il venait avec nous chercher des œufs dans les villages. C'est une vieille habitude dans nos pays. Nous appelions cela : aller aux rouloires.

Qui en avait fixé l'itinéraire? Cela remontait peut-être à une époque très lointaine. Le lundi nous parcourions les villages, les hameaux et les fermes disséminés à l'ouest de la petite ville; le mardi nous allions dans la direction du nord, et le mercredi nous cheminions vers l'est, nous enfonçant davantage, à chaque pas que nous faisions, dans le Morvan.

La tournée du mercredi, la moins fructueuse, était aussi la plus fatigante. Nous visitions des villages très éloignés les uns des autres, et non plus groupés comme ceux du lundi et du mardi sur des terrains fertiles, et nous avions dans les jambes, malgré le repos de la nuit, les kilomètres des deux jours précédents. Déjà le mardi soir Berlâne était rendu de lassitude. Nous pensions qu'il ne pourrait pas venir le mercredi, mais il fut exact au rendez-vous. Il se dévouait pour sa mère : les œufs qu'il lui rapportait, elle n'avait pas besoin de les acheter.

Nous ne fûmes pas contents de le voir. Nous avions espéré que, la fatigue l'obligeant à rester à la maison, nous pourrions entre nous cinq nous partager sa part. Comme c'était son droit de venir, nous ne le renvoyâmes point, mais Mignard nous dit :

— On va le faire trimer. Faudra qu'il reste en route.

Nous partîmes. Nous frappâmes en vain à certaines portes. Celles-ci étaient closes parce qu'on travaillait dans les champs, celles-là parce qu'on était pauvre et qu'il est inutile de donner des œufs qui peuvent se vendre. Ici l'on nous demandait de chanter un cantique, et cela semblait tout drôle de chanter dans cette ferme, la porte ouverte sur la cour boueuse où pataugeaient oies et canards. Là une vieille nous disait, malicieuse sous sa coiffe noire :

— Tenez, mes petits : voilà dix œufs que j'ai mis de côté pour vous; mais il faudra venir me chercher le plus tard possible pour m'emmener là-haut.

Elle désignait l'église dont on n'apercevait que la flèche lointaine et le cimetière, invisible à cette distance, mais auquel on pense quand même.

Nous nous arrêtâmes à midi pour « goûter » à l'abri d'une haie, dans un champ où la neige avait fondu. Il pleuvait un

peu. Le ciel était tout gris. Nous allumâmes un feu de bois mort et de balai vert. Nous avions tous du vin, sauf Berlâne qui ne buvait que de l'eau, le vin lui donnant des maux de tête.

Puis nous continuâmes notre tournée. Il recommençait à traîner la jambe, mais il faisait son possible pour ne pas rester en arrière. L'après-midi passa. Le soleil s'était montré vers deux heures. Nous n'avions pas besoin de lui : à marcher on a vite fait d'attraper chaud. Mais, quand il fut cinq heures, nous sentîmes le froid.

En sortant du dernier village, nous nous arrêtâmes à la corne d'un bois pour partager nos œufs. C'était tout de même une bonne journée, puisque nous en eûmes chacun vingt-huit dans notre panier. Cette année les gens avaient été plus généreux.

Nous nous reposâmes dix minutes parce que nous avions encore une bonne lieue à faire avant d'arriver à la petite ville. Puis Mignard dit :

— A présent nous allons rire.

En effet. Nous mîmes les enjambées doubles en traversant e bois qui n'en finissait plus. Berlâne réussit à nous suivre 'espace d'un demi-kilomètre. Après ce fut plus fort que lui : l ne pouvait plus respirer. C'est qu'il ne s'agissait pas aujourd'hui de rejoindre Robert et Georges qui s'étaient assis pour illumer une cigarette !

A un tournant nous disparûmes. Il restait tout seul dans e bois envahi par le crépuscule. Il voulut courir, trébucha et omba sur son panier plein d'œufs.

Nous nous étions arrêtés pour écouter s'il appellerait au ecours. Nous n'entendîmes rien. Tout de même nous ne ouvions pas revenir sans lui. Je proposai :

— Si nous retournions voir?

Je le découvris pleurant à chaudes larmes ses œufs perdus l'y pouvant résister, je dis aux autres :

— Si nous lui en donnions chacun quatre?

Ils ne m'écoutèrent pas.

HENRI BACHELIN.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LES ROMANS

J.-H. Rosny aîné : *...et l'Amour ensuite*, E. Flammarion, 3.70. — Myriam Harry : *Siona chez les barbares*, A. Fayart, 3.50. — Edouard de Keyser : *A l'ombre du Carmel*, Lafitte, 3.50. — Alexandre Arnoux : *Abisag*, Albin Michel, 3.50. — Marguerite Grépon : *Le courage d'être vraie*, Grasset, 3.50. — Eugène Montfort : *La Belle-Enfant ou l'amour à 40 ans*, Fayard, 3.50. — Jeanne Broussan-Gaubert : *Barberine danseuse d'opéra*, L'Edition, 3.50. — Jos. Schurmann et Guillot de Saix : *Marius Manfouty*, Ablin Michel, 3.50. — Marguerite Henri Rozier : *Le chagrin sous les vieux toits*, E. de Boccard, 3.50. — G. de Pawlowski : *Signaux à l'ennemi*, Fasquelle, 3.50.

...et l'amour ensuite, par J.-H. Rosny aîné. Ceci est un roman psychologique, puisqu'on y étudie la force de l'âme d'une jeune fille s'élevant contre la force de l'amour. La jeune personne en question a toutes les apparences de la plus redoutable des duplicités, car elle joue le jeu des vertueuses et elle n'est pas vertueuse dans l'application stricte que la morale courante fait ordinairement des actions déduites d'une conduite vertueuse, mais elle l'est physiquement, puisqu'elle demeure vierge. Ses intentions sont à la fois pures et intéressées. La proposition... littéraire est celle-ci : le capital d'une femme étant reconnu comme valeur propre en soi, est-il normal, ou seulement juste, qu'une femme pauvre y attache une telle importance et y sacrifie même sa bonne réputation ? Je ne pense pas que l'auteur veuille dans cette étude d'une force... latente s'occuper d'autre chose que d'un élément absolument déchaîné contre l'homme, autre élément, enchaîné par une beauté assez parfaite pour lui inspirer le respect. La jeune personne désire, *veut tout*, tout le luxe et toute la fortune, et elle est aussi ardente à tout vouloir pour elle-même, se mettre en valeur, qu'elle est tiède pour autrui. Elle désire surtout être ou rester une régulière. C'est un banquier se réservant de jeter sur le marché au moment opportun les fonds qui doivent amener la débâcle des autres banquiers. Quand Fortaine apparaît comme le prince Charmant, séducteur naturel de toutes les jeunes filles, très riche, très sympathique et amoureux par-dessus le marché, pourquoi Jeanne le repousse-t-elle ? Pour cette raison même de sa duplicité qu'il lui faut, avant l'amour, apprendre comment on peut éviter les pièges tendus par l'amour. En refusant de céder à la première sommation, elle élèvera son prix aux yeux de l'amoureux et, s'il est bon teint, il ne s'effacera pas et attendra, l'amour véritable ayant pour habitude de grandir devant les obstacles et de se fortifier par la cristallisation de

l'absence. Jeanne tient à épouser son vieux Monsieur qui pleure d'un œil et lui sourit de l'autre malgré les rebuffades, pour passer la légalité en paraphe sur le scandale de son enlèvement très consenti. Et l'épouse légale de ce pauvre M. Latourne, elle continue à ne pas se prêter, si elle a daigné se vendre. Le nouvel aventurier qui tente de ravir cette bonne aventure, de déniaiser Jeanne n'y a pas plus de chance que le très vieux bonhomme; cependant les sens de la femme s'allument un peu à son contact pressant. Si Fortaine, par hasard, ne revenait pas, elle le choisirait, déjà résigné à n'être qu'un feu de paille et au divorce qu'elle entrevoit, parce que Commènes n'est pas le grand amour; il n'est que contraint à donner son nom, il ne l'a pas offert comme Fortaine. Mais Latourne disparu, il faut un gardien pour le trésor, il faut le mariage, cette garantie légitime de la prostitution vraiment utile aux femmes sages et bien élevées. Fortaine revient, comme dans les romans, parce qu'il est assez épris pour demeurer romanesque, et Jeanne le choisit, en supposant que le choix, chez elle, implique une préférence. Encore soumet-elle son élu à l'épreuve du crime de son frère, car elle ne veut pas être adoptée sans pouvoir avouer sa famille toute entière.

Si on pénètre bien les obscurités de ce livre, — il est obscur comme un fourré où pousserait une plante rare et vénéneuse, — on sent que l'auteur, seulement intéressé par des complications de l'ordre naturel, ne se préoccupe pas beaucoup de ce que nous avons la coutume désuète d'appeler l'ordre moral ou social. Il a pensé que la femme qui vend de l'amour peut se rencontrer dans une bourgeoisie à la fois parcimonieuse et éclairée et que la courtisane vraiment habile sait, même vierge, défendre son trésor physique. Le vice ne réside pas dans un abandon total; il est bien mieux dans la vente au détail... seulement il ne serait pas prudent de croire à *l'amour ensuite*. Jeanne aura tous les mécomptes que peuvent découvrir les filles sages à l'économie de leur huile pour la lampe. Ça brûlera, en fumant, et plus ça durera, moins ce sera éclatant. Jamais une créature avare de son trésor ne saura jouir d'un beau feu de joie où l'on a tout lancé, même sa pudeur.

Ce qu'il faut demander à l'auteur, c'est précisément cet amour *en suite* de ce roman, certainement l'un des plus curieux qu'il ait écrits.

Siona chez les barbares, par Myriam Harry. *La petite Fille de Jérusalem* a été élevée chez les barbares et elle a peut-être eu peur qu'on lui en fasse un reproche, puisqu'elle nous invite à ses tribulations dans la pension de Fræulein. Klein Ce qui me fait penser à çela, c'est d'abord la dédicace *à tous les soldats de France*, puis la note des éditeurs qui assurent que *Siona* n'a pas été écrit pour les besoins de l'actualité, puisqu'aux trois quarts achevé lorsque la guerre survint, ce roman fut annoncé en juin 1914. (On an-

nonce donc des romans *pas finis* sur une feuille de garde d'un roman paru?) Tous ces prenez garde à la peinture font, que j'ai réfléchi à des tas de choses auxquelles je n'aurais jamais, sans être prévenue, eu l'idée de réfléchir, et il en résulte que je vais en parler tout simplement comme si la guerre n'avait pas eu lieu, puisqu'aussi bien elles étaient écrites, avant. *Siona*, qui est une petite personne bondissante et capricante, telle une chèvre lâchée en pleine basse-cour d'oies grasses et blanches, n'a pas du tout le sentiment de la mesure. Elle fut élevée par faveur et les favorisées doivent toujours payer un large tribut à leurs... souverains. Que la cuisine allemande ne lui plaise pas, ça c'est son droit, mais elle en a mangé et il est malheureusement presque impossible de s'écrier plus tard : Je ne mange pas de ce pain-là. Moi, à sa place, ou je n'aurais pas écrit mon livre, ou je l'aurais écrit avec une *certaine* reconnaissance. Il est impossible que tout déplaise dans un pays qui est, par excellence, un éleveur d'enfants. Nous n'avons pas, en France, de livres écrits pour l'enfance qui puissent lutter contre ceux que les bibliothèques allemandes tinrent à propager chez nous. Les livres dits de la Bibliothèque rose sont, en comparaison des contes dits *de la Forêt noire*, des histoires profondément immorales et absolument niaises. Les femmes allemandes sont à la fois de bonnes mères et de bonnes éducatrices... Fanatisées, elles ont donné des résultats formidables sous le rapport des cruautés et des disciplines militaires. Plût à Dieu, même au vieux Dieu, que nous ayons eu en France des femmes aussi férocement terre à terre. Ce n'est pas une mère allemande qui aurait laissé *Siona* courir dans le traîneau vaguement russe de Sacher-Masoch, car une exception du genre de ce littérateur-là ne condamne pas la mentalité d'un peuple, surtout que Sacher-Masoch m'a l'air de revendiquer aux yeux de la petite hallucinée tous ses droits à la pourriture slave. Le seul morceau des mémoires de Siona qui lui fasse pardonner sa... *partialité* vis à-vis d'une race qu'elle n'est pas du tout obligée de haïr, à mon avis de lecteur... d'avant guerre, est justement le récit de son escapade avec ce vieux jeune homme aux prunelles de feu et aux manies excessives... Mais pourquoi, diable, Siona, qui est une capricieuse et une indépendante, capable d'endurer le supplice de l'inconfortable chez ses bourreaux, n'a-t-elle pas pris sa revanche sur ce seigneur d'opérette ou ce divin marquis? Il fallait, au lieu de le fustiger, l'embrasser avec toute son âme naïve et la fraîcheur de ses lèvres de quinze ans, et elle l'aurait converti ! Enfin, Sacher-Masoch aimait les chats et ne brûlait pas les sorciers, ce qui m'incline à lui trouver des circonstances atténuantes malgré qu'il eut grand tort de ne pas garder Siona en esclavage... consenti. Que ces grands vicieux sont bêtes ou... candides !

A l'ombre du Carmel, par Edouard de Keyser. Une très

intéressante étude de mœurs sur un orient germanisé par les multiples espions et les infiltrations d'un militarisme qui n'avait aucune chance de plaire aux indigènes sans la coupable indifférence de notre diplomatie. *A l'ombre du Carmel*, c'est Caïffa (d'où nous venaient sans doute tous les fameux planteurs et poseurs... de café qui sillonnaient jadis les routes de France!) et c'est aussi la chinoiserie des sociétés secrètes que les hommes préfèrent à toutes les combinaisons politiques, plus pratiques, mais moins romanesques. On est étonné aujourd'hui quand on découvre ces machinations dignes des feuilletons de l'antique Ponson du Terrail, mais on comprend, cependant, que, pour se conformer à la tradition... diplomatique, les romanciers sérieux soient obligés de s'en servir. L'auteur nous montre donc, au milieu de la nuit d'orient remplie des grands mystères des religions anciennes et nouvelles, le lacis d'intrigues visqueuses que suivent les officiers français jouant un double jeu, à la fois masqués et souffrant de l'être, car l'espionnage ne va jamais bien aux caractères de notre nation. Une femme également déguisée fait aussi du contre-espionnage et tous ces acteurs du drame forcés de se taire, à cause des consignes, travaillent les uns contre les autres, jusqu'au moment du combat au grand jour, où ils reprennent la confiance avec les armes loyales. Des détails des mœurs du pays et des missions qui la traversent, tant religieuses que militaires, feraient de ce roman un livre fort intéressant même sans l'intrigue romanesque qui s'y noue, car on devine que l'auteur a vécu *à l'ombre du Carmel.*

Abisag ou l'église transportée par la foi, par Alexandre Arnoux. Un vieux sonneur fait un rêve, ou, après boire, s'imagine recevoir des ordres d'en haut, et il entraîne dans une course vers des sommets inaccessibles sa cloche, quelques statuettes de son église dont celle de la petite Abisag, bonne à tout faire du saint roi David. Cette aventure est longue, par instant aussi obscure que certains récits des évangélistes, mais elle ne manque pas de charme, car il est bien impossible d'y prévoir un dénouement logique. Cependant, tout à la fin de l'histoire, on sait qu'un milliardaire américain a acheté les ruines d'une église qu'il a fait transporter, non pas par la foi, mais à ses frais, au lieu où se rencontre l'auteur de ce livre et le bon Salomon, deux excellents compères dans l'art de leurrer les gens sous le double aspect de la philosophie aimable et d'une sagesse quelque peu hermétique. A noter, pour les peintres, le passage de la translucidité de l'église.

Le courage d'être vraie, par Marguerite Grépon. Une jeune fille tâche de se soustraire au milieu mondain qui l'étouffe pour aller vivre d'une vie plus normale dans un hôpital colonial sous le voile de l'infirmière. Il est bon de dire qu'un amour déçu la pousse

à s'éloigner de sa famille. Son cousin n'a pas compris son caractère et ne découvre son cœur que lorsqu'il s'est engagé vis-à-vis d'une très belle sotte. Se retrouvant aux colonies, les deux jeunes gens sont plus libres, et malgré leur honnêteté, finiraient par succomber à leur passion, si on ne se souvenait à temps que, dans l'humanité, la franchise cesse où la pudeur commence. Plus tard Odette épousera le personnage de tout repos que lui permettra son cœur désormais calme. Le courage d'être vraie jusqu'au bout n'est pas possible dans une bonne société, cela me semble prouvé par... une solution élégante. Un livre bien écrit, des remarques spirituelles sur le snobisme d'avant guerre et une dose assez forte de vérité pour en faire désirer davantage au prochain livre.

La Belle-Enfant ou l'amour à quarante ans, par Eugène Montfort. L'homme de quarante ans n'a jamais deux fois vingt ans. Il est plus proche de la vieillesse que celui de cinquante, parce que le premier faux pas sur le chemin de la vie est le plus dur. S'apercevoir qu'on a le visage un peu *bouffi* parce qu'on engraisse est encore plus désagréable que la ride ou le cheveu blanc. Garcin se met à jouer, il perd, puis il gagne et il tombe dans un précipice qui est le préjugé de l'aumône. Il sauve un homme en lui donnant dix-huit mille francs. Il aurait pu sauver une très belle femme en inventant pour elle des distractions inédites, mais comme il est l'amoureux de 40 ans, il n'ose pas la voler à son meilleur ami, de sorte que c'est le bandit survenu, l'homme sans scrupule et sans subtilité, qui l'enlève brutalement et la tue... parce qu'elle lui résistait. Ceci pour l'intrigue. Je me permettrai de dire à l'auteur qu'une intrigue de ce genre (si vraie, si arrivée qu'elle puisse être) n'est pas nécessaire pour corser une étude de mœurs. Doué d'une vision colorée et de l'art d'une description bien vivante, il nous promènerait dans le Marseille qu'il nous peint du haut des bordages de la *Belle-Enfant* (qui est un bateau), nous aurait introduits dans les bouges ou les églises du grand port, nous l'aurions suivi... avec le même plaisir, d'autant mieux qu'il ne nous parlait pas de la guerre, tout en nous montrant des héros, ma foi, bien dignes d'elle !

Barberine, danseuse d'opéra, par Jeanne Broussan-Gaubert. Un petit animal de luxe dressé pour le plaisir des vieux messieurs. Cette jeune personne n'est ni plus bête ni plus spirituelle qu'une femme ordinaire, mais elle est bien plus remplie de préjugés, car elle croit au temple de l'art... à la noblesse des attitudes et elle est une parcelle du tout qui est la masse obscure du *snobisme*. Ça, placé devant le soleil, tout aussi bien que l'opéra lui-même, c'est l'empêchement de danser en rond la sincère danse de la vie. Je ne sais pas si les *boches* ont eu *le pas* sur les francs au foyer de l'Opéra, mais ce que nous savons tous, c'est que le dieu de l'argent,

sinon l'Or du Rhin, y est en honneur. C'est pourquoi le grand vaisseau doit sombrer un jour dans l'eau sournoise qui baigne ses des sous et, bien entendu, alors que les rats en auront fui de toutes parts!...

Marius Manfouty, par Joseph Schurmann et Guillot de Saix. Curieuse restitutions des mémoires d'un Coquelin sans génie. Il y a des racontars et des blagues de foyer qui ont couru toutes les coulisses, mais c'est toujours drôle, parce que ça rappelle aux vieux acteurs, aux vieux auteurs et aux vieux spectateurs leur jeune temps.

Le chagrin sous les vieux toits, par Marguerite Henry Rozier. A citer l'*Ane* et *Une fin*, parce que là se trouve condensée toute la tristesse. L'humanité, toujours lâche, fourbe et complètement aveuglée sur ses propres destinées, n'est pas à prendre en pitié, ni à défendre. Elle a voulu de tout temps ce qui lui arrive et, sauf quelques cas *d'animalité* dénommés *tares*, en elle, on peut la condamner au chagrin : *elle est consciente*. Mais les autres?... Les seuls innocents, les seuls inconscients et qui eurent le seul tort d'avoir confiance?...

Signaux à l'ennemi, par G. de Pawlowski. Petit chef-d'œuvre d'humour, de sensibilité et de malice terriblement française, illustré par Gus. Bofa.

RACHILDE.

HISTOIRE

La Maison de Clio. — Stéphane Gsell : *Histoire Ancienne de l'Afrique du Nord*. Tome II : L'Etat Carthaginois; tome III : Histoire militaire de Carthage. Hachette 10 fr. le volume.

La Maison de Clio.

L'éditeur Plumé-Maldodu, que, depuis le succès de l'ouvrage sur l' « Identité de la Force et du Droit », l'on revoit, tout « Remplumé » maintenant, chez Pierre Séveral, un peu comme un fermier soigneux visitant, amendant sa bonne ferme, lui apporta, l'autre jour, la coupure d'un article de Léger-Berceur, le distingué philosophe idéaliste. Je me trouvais là. L'éditeur lut :

Nous ne féliciterons jamais autant que nous ne nous en félicitons nous-même M. Pierre Séveral du retentissant succès de son beau livre : « Identité de la Force et du Droit ». L'utilité d'un tel ouvrage, enfin parvenu en des milliers de mains, est des plus grandes, dans le moment présent. Un pareil livre, nous sommes heureux de pouvoir le dire à l'auteur, sert les principes qui commandent les événements contemporains et que nous avions, quant à nous, toujours servis. Au moment où notre Force s'avère, enfin, avec éclat, M. Séveral, l'éminent historien-philosophe, nous dit qu'elle est le Droit. A merveille! Le Droit, certes, existait avant cette Force même : il existait de toute éternité! Mais en disposant aujourd'hui de la Force, il

devient d'autant plus sensible, évident, absolu, complet, logique, et sa toute-puissance rationnelle, en un mot, — qui, certes, aux yeux d'une élite, n'avait nul besoin de la Force pour *être*, — va désormais, dans des actes, dans des sanctions, éclater à tous les yeux !

M. Séveral dit quelque part : « La Force et le Droit diffèrent terriblement d'heure en heure ; seulement, donnez-leur le temps : vous trouverez qu'ils sont identiques. » C'est très vrai. Le temps normalement nécessaire étant révolu, notre Droit prouve qu'il avait la Force avec lui. Enveloppant la Force, il l'a produite au jour, enfin. La Force? Elle existe de toute éternité aussi, mais dans les données de la Raison. Et cette Force va agir en fonction de ce Droit, auquel, dirait M. Séveral, elle est consubstantielle. J'ai dû parfois, bien à mon regret, m'élever, dans le passé, contre certaines idées de M. Séveral, que je pouvais croire, en maints cas, décidément brouillé avec l'Idéal. Mais je suis heureux de reconnaître, aujourd'hui, devant ce livre, aboutissement de longues études et de longues pensées, que je me trompais, car jamais l'on n'a mieux servi la cause de l'Idéal, de la Logique, de la Raison, enfin, qu'en identifiant, comme notre auteur le fait si magistralement, la Force avec le Droit. Plus que jamais, donc, en avant, pour le Droit !

— Hein? C'est gentil, n'est-ce pas? Il dit du bien. Il veut se mettre bien avec vous, il désarme, fit, avec bénignité, Plumé-Maldodu, qui, dans un esprit de bon ordre commercial, me paraissait vouloir concilier les contraires.

Mais, à cette lecture, Séveral, lui, était entré dans une violente colère. (Ces stoïques sont passionnés) :

— Est-ce assez chafouiné ! cria-t-il. Ces « idéalistes » sont-ils assez canailles ! Je n'ai pas identifié la Force avec le Droit, c'est avec la Force que j'ai identifié le Droit ! Et ce n'est pas la même chose, et Léger-Berceur le sait bien, lui qui connaît ma méthode dialectique, ma conception expérimentalement psychologique de la nature de l'Idée ! Ceci ne l'empêche pas d'intervertir subrepticement l'ordre essentiel des termes de la proposition ! Le voyez-vous, le Monsieur, qui s'empare de ma démonstration, et la place, d'un air protecteur, sous le patronage de sa puante rubrique finaliste ! A l'origine était le Droit, incréé, infini, absolu. Et vous sentez la suite : S'il était au commencement, il *est* donc aussi au bout. La thèse se retrouve dans la synthèse, après avoir, entre temps, dans l'antithèse, escamoté, embrigadé la Force pour son usage particulier ! Le légiste s'adjoint, entre temps, le gendarme, après quoi il fonctionne à jet continu. Le gendarme,... le gendarme,... c'est beaucoup dire. Dans ce conflit-ci, prenons garde que les Nations, armées, ne sont point, ne peuvent point être, autant que des foudres de guerre nouveau jeu paraissent le croire, le gendarme, le toujours disponible et corvéable gendarme. Elles ont autre chose à faire que de faire le gendarme ! Je veux dire : que de faire le gendarme au service et dans les données du Droit

abstrait, absolu, métaphysique, sans limites. Certains buts de guerre, d'un idéalisme politique agressif, s'inspirent trop manifestement, au mépris de toute souffrance régnante, de ce sérénissime Droit utopique. Cela n'en finirait jamais. Il faut que leur besogne guerrière, à ces Nations qui saignent, trouve expérimentalement, c'est-à-dire bientôt, sa cessation, en dehors du transcendantalisme juridique. Vous avez un enfant à la guerre, M. Plumé?

— Oui, classe 19... Il va partir au front, mon gosse..., dit le brave homme, balbutiant de triste émotion paternelle, avec ses yeux qui soudain s'embuaient.

— Oui, eh! bien, ce sont les « idéalistes » genre Léger-Berceur qui contribuent au mal. L'incontingent Léger-Berceur est de ces imbéciles qu'on appelait, avant la guerre, les Pacifistes, et qui sont, maintenant, les plus enragés foudres de guerre, les plus indomptables jusqu'au-boutistes, précisément parce qu'ils continuent, vivant toujours dans le même niais irréalisme, à vouloir la Paix idéale, abstraite, métaphysique, la Paix en soi, la Paix « rationnelle », la Paix du Drrroit, la Paix que signera « la Société des Nations ». Il faut constituer, préalablement, une Société des Nations? Diable! nous avons alors de la marge... pour faire tuer les hommes et vouer des mères à la mort par le chagrin! En ce qui concerne le fait de Force, que ces « idéalistes » persistent à ne pas comprendre, bien qu'il se soit, dans ces derniers temps, passablement concrétisé, un tel fait ne les porte nullement à envisager d'une façon un peu plus expérimentale la notion connexe du Droit. Libre à des vaincus de rêver d'un Droit intégral, purement céleste. Des vaincus, à qui on refuse la terre, ont de ces rêves-là. Mais quand on n'est pas des vaincus, quand, Dieu merci, on est resté bien d'aplomb sur le ferme sol de la Pratique, alors on doit savoir un peu mieux ce que sont les choses, et mesurer ses idées aux exigences de la terre. Lorsque je dis que le Droit est identique à la Force, je dis qu'il en épouse les relativités, en dehors desquelles il n'est plus que chimère. Mais allez donc faire entendre ces choses aux Pontifes du Droit! Non : ils continuent à voir *deux* articles là où il n'en est qu'Un. Toujours ils mettent la Force d'un côté, le Droit de l'autre, la première n'étant admise qu'à titre ancillaire, comme servante des entreprises mirifiques du second. La servante peut rendre son tablier! La Force *seule*, en se déterminant elle-même, dans son exercice, suivant le meilleur, le plus réel et le plus impondérable des possibles (identique, on l'espère, au juste, au bien), détermine le Droit. C'est à pleurer, et tous ceux qui sont atteints ou peuvent tout à l'heure être atteints, pleurent, de se dire que la Force étant là avec son enseignement pratique, on peut encore pousser les hommes (à la mort) non point dans les directions précises et limitées de la Force, mais dans les

directions indécises, illimitées et *surajoutées* d'un Droit rêvé. Ah! ceux-là qui en rêvent, de ce Droit, c'est qu'ils n'ont pas de choses meilleures et plus *proches* comme objet de leur rêve! Non, il n'en ont pas! Ils métaphysiquent, ils vont bavardant de Droit, de Crime et de Châtiment, et d'universelle Cocagne démocratique : soyez sûrs qu'ils ne sont point atteints, qu'ils n'ont rien, aucun des leurs dans la tourmente, la plupart du temps, pour leur ôter cette confortable liberté d'esprit. Ils ne sont point pressés, eux. Ils attendent, eux, sous l'orme des Sociétés futures. Et les victimes doivent marquer le pas, dans le sang, la misère et les larmes, en guettant désespérément le bon plaisir du suave et féroce trancendantalisme où se bercent ces égoïstes métaphysiciens!

Lorsque l'éditeur fut parti, très édifié sur la critique « idéaliste » de l'évanescent Léger-Berceur, Séveral rouvrit un livre qu'il lisait comme moi-même j'arrivais : **Histoire ancienne de l'Afrique du Nord.**

— Il s'agit de Carthage là-dedans, me dit-il. Voici le tome II : « l'Etat Carthaginois », et le tome III : « Histoire militaire de Carthage ». C'est très délicieusement documenté. Un parfait bouquet scriptural et épigraphique, que nous offre là le savant M. Stéphane Gsell. Qu'elle était vivante, cette radieuse Algérie ! J'y ai vécu, vous le savez.

— A l'époque dont parle M. Gsell ?

— Peu s'en faut, répondit Séveral en souriant, les choses, en Orient, changent si peu ! Mais j'y pourrais vivre, en tous cas, par la pensée, grâce au bel ouvrage de Stéphane Gsell. Vous-même, ô Anastase-le-Bibliothécaire, vous, le plus érudit et le plus fantaisiste des Bibliothécaires, vous qui ne craignez pas d'avaler tout volume de votre département, comme s'il n'était pas, administrativement, une simple « brique », — ne me disiez-vous pas être le très familier contemporain de votre patropseudonyme du IXe siècle, grâce à certain tome III des « Rerum Italicarum », annoté par Schelstrate, Ciampini, etc. ? Ajoutez que nos savants, à nous, sont bien plus artistes que leurs devanciers. Par exemple, quoi de mieux, pour se faire une idée du véritable culte phrygien de Cybèle à Rome et dans l'empire romain, que l'admirable ouvrage d'Henri Graillot ? Et qui donc, mieux que Camille Jullian, a jamais ressuscité la Gaule ? Ainsi encore de Carthage et de l'ancienne Afrique du Nord, grâce à Stéphane Gsell. On se sent chaud au cœur en comptant tous ces grands érudits français, substantiels, clairs, probes, ingénieux, — et artistes. Ah ! la gloire, les titres de noblesse de notre pays : quittez les boulevards, ô étrangers qui les cherchez, allez dans nos vieux quartiers de la Rive Gauche : là, vous les trouverez. Oui, certes, mon Anastase, en parcourant ces deux tomes, j'ai revu ces radieux confins sud du

monde méditerranéen, là où le décor en arrive à se baigner de tant de lumière, qu'il en devient un mirage. Mirage réel, cependant; fixé dans mon esprit par la science de Gsell et par mes propres souvenirs d'enfance. J'ai utilisé ceux-ci dans ma lecture, car, je le répète, ces populations, ce « Sang des Races » que célébra Louis Bertrand en un beau livre, cela a si peu changé ! Des derniers temps de Carthage aux derniers temps de Rome, depuis les Syrtes jusqu'aux colonnes d'Hercule, une vie intense anima, comme aujourd'hui, le littoral africain. Les galères voguaient entre Carthagène et Cherchell (Iol la Punique, Cæsarea la Romaine), comme de nos jours les balancelles entre Alicante et Oran; le même cabotage parcourait la côte; et, dans les terres, un grand chef Numide comme Masinissa n'est-il pas comme un Abd-el-Kader de ces temps-là ?

— C'est vrai; à la fois plus terrible et plus civilisé, cependant: il immolait Sophonisbe aux convenances des Romains, mais entretenait des artistes grecs dans le palais numide de Cirta, aujourd'hui Constantine.

— Et non moins rusé, surtout, ou davantage; rusé à courte échéance envers ses ennemis, qui étaient les Carthaginois, et à long terme envers ses amis, qui étaient les Romains. Ce Masinissa fut le mauvais génie de Carthage, l'artisan final de sa destinée. On se dit, en lisant le chapitre de M. Gsell sur « Carthage, Rome et Masinissa », que Rome ne songeait pas trop, malgré le cri haineux de Caton l'Ancien, à détruire Carthage deux fois vaincue. L'Etat punique, riche et sensuel, se serait accommodé lui-même de quelque vasselage pareil à celui des royaumes d'Asie, et cela eût pu durer longtemps. Rome fit une troisième guerre punique et anéantit Carthage pour que Carthage ne tombât point aux mains, devenues trop puissantes, de Masinissa. Le Numide, d'ailleurs, fournit, assez inconsidérément pour son ambition, le prétexte de la guerre. Il ne fut pas très facile de détruire définitivement Carthage, comme M. Gsell nous le montre dans des pages tout à fait attachantes; et Rome put regretter, par moments, son abus de force.

— Toujours le fait de Force...

— Force, et abus de force. Hélas! l'histoire de Rome en est pleine. Nous invoquons le souvenir de Rome, cependant, nous autres Latins, — et, somme toute, nous avons raison. « La Force et le Droit diffèrent terriblement d'heure en heure: seulement, donnez-leur le temps, et vous trouverez qu'ils sont identiques... »

— ... C'est simple...

— ... Non, ce n'est pas si simple. Il serait assez triste, en effet, de l'entendre avec cette simplicité. Mais voici: tant que la Force est à l'œuvre, et *quelque temps qui s'écoule*, il n'y a aucune présomption de droit: nous sommes en présence d'une genèse, voilà tout, sans

acception de droit. Si vous voulez trouver le droit de la Force, cherchez-le dans les œuvres qu'elle laisse *après* elle, si elle en laisse aucune. « *Après* » : tel est le sens du mot temps. Et ce sens même est plutôt mélancolique. Il n'y a relativement que peu de lumière à en tirer, en ce qui concerne l'appréciation éthique de la Force elle-même. Nous connaissons les atrocités de la Conquête Romaine. Nous connaissons également les bienfaits de la Paix Romaine. Cause-Effet? Disons seulement ceci : nous savons que la Force a dû disparaître, je veux dire, cesser d'être en action, pour laisser, à l'*issue* d'elle-même, place à un monde nouveau très différent d'elle. Toutefois, il y a eu la Force, *d'abord*. Ceci finit par se résumer, dans les consciences historiques, en un certain sentiment d'identité entre la Force et le Droit. Vous voyez que je ne suis pas trop exigeant.

— Et pour l' « Identité » future, celle où se synthétisera l'époque actuelle?

— Ah! vous m'en demandez trop. Et puis, point de comparaison, Anastase! Il n'en est pas de possible. Ne faisons point aux temps anciens, fût-ce aux temps des guerres de Rome et de Carthage, l'injure de les comparer aux nôtres. Quand nous parlons de Rome et de Carthage, nous parlons civilisation. Quand nous parlons de l'Europe contemporaine, nous parlons barbarie, ténèbres, indignité, chaos et néant. Un terme de comparaison? Voyez l'âge des cavernes. Peut-être alors ne calomnierez-vous personne. Peut-être...

Ce disant, Pierre Séveral avait dans la voix un accent d'indignation qui me fit du bien. Je ne sais comment, mais je sentais mon intime humanité comme vengée, en m'en revenant à mes livres.

EDMOND BARTHÈLEMY.

QUESTIONS COLONIALES

Charles Régismanset, Georges François, Fernand Rouget : *Ce que tout Français devrait savoir sur nos colonies*, 1 volume de 165 pages, 12 cartes, 19 illustrations. Paris, Emile Larose, éditeur, 1918. — *La propagande coloniale.*

L'un des trois auteurs de **Ce que tout Français devrait savoir sur nos colonies** m'est particulièrement cher. De cet ouvrage je ne puis donc décemment écrire grand mal. Aussi me contenterai-je d'en citer la conclusion qui pose de façon assez juste, je crois, le problème de la propagande coloniale.

Cet ouvrage n'a pas la prétention d'être une Encyclopédie coloniale. Nos colonies constituent un sujet trop vaste pour qu'on puisse l'épuiser en un nombre de pages aussi restreint.

Cet ouvrage n'a d'autre valeur, d'autre opportunité que celle que lui confèrent les circonstances actuelles.

La Guerre a révélé aux Français l'importance de leurs colonies. C'est ce fait, cette réalité qu'il nous a apparu comme un devoir de mettre en valeur de la manière la plus précise, la plus objective. On remarquera, en effet, que nous avons volontairement évité toute généralisation théorique, toute construction systématique.

Les programmes, pour ingénieux qu'ils soient, *ne servent de rien* quand on ne passe pas à l'acte et quand on se borne à des échanges de vues académiques, bons, tout au plus, à justifier la création de commissions ou de sociétés savantes.

Dans les milieux compétents, chacun sait, à cette heure, ce qu'il faut pour que ses colonies rendent à la France tous les services qu'elle est fondée à en attendre et pour que la France assure à ses colonies la vie et la prospérité auxquelles elles ont droit, car tout le problème est conditionné par cette réciprocité.

Une bonne politique indigène, une administration souple et libérée des vaines formalités, un outillage économique approprié, un large afflux de capitaux, une sérieuse et humaine organisation de la main d'œuvre, un régime douanier libéral sont nécessaires pour la mise en valeur progressive des colonies, ainsi qu'une flotte nombreuse pour transporter leur production intensifiée.

L'accord est fait sur ces différents points pour *tous ceux qui sont au courant des choses coloniales.*

Mais ceci ne suffit pas.

Les gens au courant des choses coloniales ne représentent malheureusement en France *qu'une faible minorité.*

Cette minorité ne pourra agir, imposer ses vues et trouver les concours et les collaborations indispensables que si elle se sent soutenue par une opinion publique puissante et résolue parce que consciente et avertie.

Notre domaine colonial est une réalité vivante qui a droit à tous les encouragements, à tous les respects.

Il ne sera apprécié à sa juste valeur, il ne pourra se développer *que s'il est mieux connu,* et c'est à cette connaissance de toutes ses ressources par le plus grand nombre possible de Français qu'ont voulu travailler les auteurs de ce livre.

Il faut que nos colonies cessent d'être le fait de quelques-uns, la chasse mal gardée d'une aristocratie, pour devenir la chose de tous les citoyens de ce pays, un but d'action, un motif d'activité générale auxquels tous s'attachent avec amour, avec foi.

Alors que s'approche l'heure des négociations qui mettront fin à la formidable lutte engagée depuis 1914, il serait criminel que, par suite d'une appréciation inexacte de la valeur de notre empire d'outre-mer, tous les Français ne fussent pas dressés pour réclamer *le respect de l'intégrité de leur patrimoine colonial,* fruit d'un admirable passé, conquis au prix de tant de sacrifices, de tant d'or dépensé, de tant de sang versé.

Mais, se borner à maintenir les résultats acquis avant la guerre, ce ne serait qu'un effort insuffisant. Il faudra encore, au lendemain de la guerre, consacrer toute notre activité au développement et à la mise en valeur de nos colonies, lesquelles constituent un des facteurs les plus importants du relèvement économique de la France en même temps qu'elles lui permettent

au point de vue politique de faire dans le monde figure de grande Nation.

En ce domaine comme en tout autre, par delà les mers comme sur le continent, le passé et l'avenir sont solidaires et appellent pour se réaliser en puissance le ciment des claires intelligences et des fortes volontés.

Puissent les pages qui précèdent « avoir leur destin » et servir à éclairer le plus grand nombre possible de Français sur leurs droits et sur leurs devoirs coloniaux !

Cette conclusion pose, je le répète, le problème de la **Propagande coloniale**. Il n'en est pas, à cette heure, qui présente plus d'importance, il n'en est pas non plus qui soit plus délicat à résoudre de façon pratique et heureuse. Il est déterminé, en effet, avant toute chose, par un facteur psychologique assez difficile à analyser et à réduire en formules. Comment amener les Français, la grande majorité des Français à *s'intéresser* (au sens complet et total du verbe) à leurs colonies ? Par quels moyens directs et sûrs frapper leurs esprits, éveiller leurs imaginations et provoquer en eux la foi coloniale ou, plus modestement, la curiosité coloniale, ce qui revient au même, la curiosite précédant toujours l'amour ? Un infiniment petit suffit parfois à faire naître une vocation, sinon pour soi-même, du moins pour autrui. A cet égard, je puis citer un fait personnel.

Lorsque j'atteignis ma dix-huitième année, mon père, homme grave et raisonnable, me fit appeler dans son cabinet et me tint à peu près ce discours :

— « Tu as dix-huit ans, tu es bachelier. Il s'agit pour toi de choisir une profession, d'embrasser une carrière. Je sais, tu voudrais être journaliste et faire de la politique. Mais ce n'est pas un métier, surtout à dix-huit ans. Il faut chercher autre chose. Tu es myope comme une taupe, ce qui t'interdit une carrière militaire. Tu répugnes, m'as-tu dit, à la médecine et à l'enseignement. C'est ton droit. Tu n'es ni assez bête ni assez élégant pour être diplomate. Tu n'as aucune disposition pour les affaires... Tout ceci limite assez étroitement les possibilités. Restent, si tu veux, les colonies. Moi, j'ai toujours rêvé de vivre aux colonies et je suis abonné depuis quinze ans au *Journal des Voyages*. Je n'ai pu visiter l'Afrique, toi, tu iras et tu me conteras tes voyages... »

C'est ainsi que fut déterminée ma vocation coloniale, merveilleux exemple de ce que M. Bergson appellerait *la liberté de choix*. C'est un exemple également de l'influence d'un certain genre d'ouvrages et de publications sur certains esprits. Mais nous touchons alors à l'éternel cercle vicieux, au serpent qui depuis les origines se mord la queue et qui, stylisé en forme de huit, symbolise l'infini. Une lecture donnée détermine-t-elle un goût chez un individu donné, ou bien un goût inné, préétabli, amène-t-il un individu donné à faire telle ou telle lecture correspondant à ce goût? Ainsi posée, la

question tourne au sophisme. La réalité est autre. Au point de vue de la propagande, le livre représente une incontestable valeur. Mais, ainsi que l'a justement constaté M. Perreau-Pradier, député (1), en matière coloniale,

les ouvrages publiés, répétition le plus souvent les uns des autres, sont, ou bien des œuvres trop techniques, trop spéciales, qui n'atteignent pas le grand public, ou bien des œuvres à tendance plus ou moins littéraire, où le pittoresque l'emporte trop sur la documentation pour comporter un enseignement utile.

Les auteurs ont abusé des relations de voyages fastidieuses et toujours les mêmes, des aventures sous l'équateur ou les tropiques qui ont entretenu chez le lecteur la conception anachronique et désuète des collections de grands voyages si populaires au XVIIIe siècle.

Les colonies ont ainsi continué à être envisagées sous le jour d'un exotisme romantique, à être considérées comme la persistance des « Isles » de nos arrières grand-pères. Il y a là toute une conception puérile allant de Robinson Crusoë à Francis Jammes et qui ne correspond à aucune réalité, conception puérile qu'est venue aggraver celle de certains vulgarisateurs qui inondèrent la France de conférences, de projections photographiques et de cartes postales illustrées.

Les colonies, c'étaient des vues pittoresques, des pays qu'habitent des noirs ou des jaunes et où vivent des animaux étranges.

Mais, de leur commerce, de leur industrie, de l'aide qu'elles devaient apporter à la mère-patrie, des affaires florissantes qui s'y étaient développées, il n'était jamais ou presque jamais fait mention.

Phénomène plus inquiétant encore : lorsque se créèrent des organismes officiels ou privés prétendant réaliser une vulgarisation pratique, la même conception retardataire pesa sur les efforts tentés. L'Office Colonial, par exemple, offrit à ses visiteurs des petits bocaux étiquetés ramenant les vastes tractations commerciales à instaurer aux proportions de la petite épicerie de détail. Les colonies demeuraient lamentablement les terres des épices !

Journaux et revues traitant les questions coloniales encourent le même reproche. Pas de vues d'ensemble, larges et coordonnées, excès de technicité. Enfin, et surtout, un public trop restreint, et, partant, des résultats médiocres.

Si, en dernier lieu, on considère les grandes associations privées s'occupant des colonies, on remarque que leurs moyens sont également insuffisants et qu'elles ne présentent que des coalitions d'intérêts privés sans ampleur. En 1914, la *Deutsche Kolonial Gesellschaft* possédait en Allemagne près d'un million d'adhérents. Le seul groupement important que nous puissions lui opposer en possédait 4.000. L'opposition de ces deux chiffres dispense de tout commentaire.

Conclusion : il faut dégager la propagande sur nos colonies du bric à

(1) Proposition de résolution ayant pour objet d'inviter le gouvernement à créer un *comité de propagande*, présentée par M. Pierre Perreau-Pradier, député. N° 4855. Chambre des députés, 11me législature, Session de 1918.

brac d'un exotisme désuet et l'orienter hardiment vers une conception pratique, vivante, tenant compte des exigences de la vie moderne, de la vie ardente qui sera la vie de demain.

La proposition de résolution de M. Perreau-Pradier tend à inviter le Ministre des colonies à présenter dans un délai de trois mois un projet de loi ayant pour but de réaliser la propagation de l'idée coloniale : 1° par la constitution d'un comité de propagande coloniale composé de personnalités compétentes ; 2° par la mise à la disposition de ce comité des moyens indispensables à son action.

J'ignore comment la Chambre des Députés sanctionnera cette proposition et comment elle entendra la réaliser pratiquement. Personnellement, en ce qui concerne d'abord les *moyens financiers*, j'estime que c'est au moins *dix millions* qu'il conviendrait, *pour commencer*, de mettre à la disposition du comité, si l'on veut que son action soit efficace. Je ne saurais trop le répéter : voyons grand et abandonnons enfin la conception « petit-bourgeois » synthétisée brièvement en ces termes par Tristan Bernard : « Un veston d'alpaga, c'est bien tout ce qu'il faut ! » Assez d'alpaga et des millions, beaucoup de millions ! La France de Verdun et des deux Marne y a bien droit !

Quant au « comité composé de personnes compétentes », qu'il ne soit point surtout un concile de pontifes déprimés et vieillis venant étaler autour d'un tapis vert la fatuité satisfaite et la vaniteuse autorité de leur antique expérience. Qu'il comprenne, à côté de parlementaires et de quelques fonctionnaires allants et jeunes, des représentants de l'industrie et du commerce colonial et qu'il constitue pour nos colonies un véritable comité de salut public qui prendrait en mains les destinées morales de la France d'outre-mer. Il faudrait, — mais est-ce possible, hélas ! — que ce comité eût le pouvoir et le droit d'édicter des restrictions en matière de publications. J'entends par là qu'il pourrait interdire, tout au moins en leur refusant toute subvention, l'impression et la mise en vente de tous ces ouvrages qui naissent comme des champignons par une nuit pluvieuse et qui constituent la répétition des toujours mêmes notions sur de toujours mêmes sujets. Est-il admissible, en effet, qu'au cours d'une année, vingt, trente amateurs après une tournée de tourisme déversent, en ces temps de crise du papier, leur prose naïve de découvreurs du monde dans des ouvrages complètement inutiles ? Tout cela, sans intérêt, sans utilité pratique, sans intérêt artistique ! De la pâle copie de comptes d'auteurs ou d'ouvrages subventionnés. Qu'y gagnent nos colonies ? Je me le demande.....

Que mérite actuellement notre domaine colonial ? D'abord, au point de vue documentaire, *une vaste Encyclopédie* qui devrait être une œuvre d'Etat, encyclopédie comprenant l'ensemble des données acquises sur nos diverses colonies, et dont le récent ouvrage de

M. Bruel sur l'*Afrique équatoriale française* pourrait constituer une partie-type (1).

Ensuite, une *Bibliographie générale des colonies* reprenant, mettant à jour les bibliographies déjà établies pour le Congo, par M. Bruel, pour l'Afrique occidentale, par M. Joucla; œuvre d'Etat encore que compléteraient chaque année des suppléments mis à jour avec des tables précises et facilitant les recherches. Voilà pour le point de vue documentaire et scientifique.

Ce serait là la base solide, le ciment armé sur lequel pourraient se ramifier les ouvrages particuliers, techniques, scolaires, pittoresques qui assureraient pour les classes, les bibliothèques communales et urbaines et même les gens du monde la propagande nécessaire, propagande que pourraient illustrer et vivifier les conférences et le cinéma.

Encore, — et pour une propagande pratique, ce serait, je crois, le meilleur moteur, — le Comité devrait présider à l'élaboration de centaines de milliers de *tracts*, ces tracts bon marché, clairs, du genre de ceux qui, au temps de mon adolescence, assurèrent en France le développement de la propagande socialiste, petites brochures qu'on vend dix centimes et que chacun, bourgeois, employé, ouvrier, achète, emporte dans sa poche, lit et fait lire au voisin, à l'atelier, au bureau, dans le train de banlieue et qui, *acheté* et *non pas donné*, est conservé et médité. (*Le livre donné* apparaît toujours *sans valeur* !)

Enfin, à côté de cette propagande par le livre, le document et l'image, le Comité devrait veiller avec la collaboration des gros importateurs coloniaux à l'organisation dans tous les centres importants de population de *petits palais des spécialités coloniales*, où les produits les plus divers de nos possessions coloniales seraient mis en vente. L'exemple des bananes est, à cet égard, à retenir. Il y a vingt ans, les bananes, en France, étaient une rareté. Quand les bateaux frigorifiques anglais les apportèrent par millions du golfe du Mexique, elles devinrent rapidement un article de consommation courante. Or, il n'y a pas que des bananes aux colonies : combien d'autres produits aussi bons pourraient les accompagner sur notre table, au moment même où les tissus, les bois des colonies, les parfums et mille autres matières entreraient dans la composition de nos vêtements, de notre mobilier !

Le jour où, presque sans nous en apercevoir, par une infiltration continue, les produits coloniaux auraient pris leur place dans notre

(1) E. Bruel : *L'Afrique Equatoriale Française*. Le pays, les habitants, la colonisation, les pouvoirs publics. Grand in-8, X, 558 pages, 186 reproductions photographiques, 33 diagrammes et profils, 7 cartes, dont 5 en couleurs, dessinées par le géographe du ministère des colonies, E. Barralier, Larose, éditeur, 1918.

cadre familier, ce-jour là, la grande révolution coloniale serait accomplie. Nos colonies seraient entrées dans notre vie de tous les jours. Leur utilité ferait leur nécessité et les indifférences d'antan seraient vaincues. Et je ne parle pas ici du renouvellement infini que l'apport artistique des colonies pourrait nous valoir dans tous les domaines de l'esthétique. En effet, aux durs lendemains de la guerre, ce n'est pas seulement de quoi manger, de quoi bâtir que les colonies pourraient nous apporter, c'est aussi de quoi vivre, de quoi créer, de quoi panser toutes nos plaies physiques et spirituelles. Puisse ce pays admirable et béni entre tous, sur lequel le souffle américain aura passé éveillant les jeunes énergies et brisant les vieux cadres, trouver dans ses colonies, *enfin découvertes*, après tant d'années de vaine possession, le pain du corps et de l'esprit. Ainsi soit-il !

CARL SIGER.

LES JOURNAUX

Victor Hugo prophète et l'Amérique (Le Temps, 11 septembre). — *Un jugement d'Anatole France sur Paul-Louis Courier* (l'Œuvre, 10 septembre). — *La prose et les vers* (Le Matin, 21 septembre).

Victor Hugo avait prédit les Etats-Unis d'Europe. S'il vivait aujourd'hui, peut-être son rêve s'élargirait-il jusqu'aux Etats-Unis du Monde. Le grand poète, illuminé, voyait à l'horizon s'élever une humanité nouvelle et il avait prévu que ce serait d'Amérique que viendrait le nouvel Evangile et que se lèverait la nouvelle croisade. Il n'est peut-être pas sans intérêt, écrit à ce sujet M. Maurice Lange, dans le **Temps**, de rappeler comment, à une époque où l'Amérique elle-même ne pouvait prévoir toute l'importance du rôle qu'elle était destinée à jouer sur la scène du monde, Victor Hugo a été sans doute de tous les hommes de son temps celui qui a eu le plus clairement la prescience de ce grand fait et en a le mieux prédit la portée.

Dès 1827, bien avant le beau livre de Tocqueville, il le pressentait, ce rôle ; il traçait à l'avenir sa route dans une page trop peu connue et d'une actualité surprenante : celle que lui-même, dans *Littérature et philosophie mêlées*, il a intitulée *Fragment d'Histoire* — et c'est l'Histoire, en effet, mais comme les poètes savent seuls en écrire : de l'Histoire écrite d'avance, écrite près d'un siècle avant qu'elle se fasse ! Embrassant d'un regard rapide le cours de la civilisation, Hugo constate qu'elle a eu son axe, tour à tour, dans trois des grandes parties du monde : en Asie, avec Babylone et Ninive pour métropoles ; en Afrique (Thèbes, Memphis, Carthage); puis en Europe, et alors aussi son centre s'est déplacé de l'est à l'ouest, d'Athènes à Rome, de Rome à Paris... Cependant, voilà vingt siècles que domine la civilisation européenne. Peut-être touche-t-elle à sa fin. Notre édifice est bien vieux! Notre société perd de plus en plus la forme que lui donna le passé. Et cependant ce qui lui en reste lui pèse,

entrave son effort pour atteindre à un niveau supérieur... Mais, ici, il faut citer.

Le moment ne serait-il pas venu où notre civilisation... va se remettre en route et continuer son majestueux voyage autour du monde? Ne semble-t-elle pas se pencher vers l'Amérique ?... Est-il si hasardé de supposer qu'usée et dénaturée dans l'ancien continent elle aille chercher une terre neuve et vierge pour se rajeunir et la féconder? Et pour cette terre nouvelle, ne tient-elle pas tout prêt un principe nouveau — nouveau, quoiqu'il jaillisse, lui aussi, de cet Evangile qui a deux mille ans, si toutefois l'Evangile a un âge? Nous voulons parler ici du principe d'émancipation, de progrès et de liberté, qui semble devoir être désormais la loi de l'humanité. C'est en Amérique que, jusqu'ici, l'on en a fait les plus larges applications. Là, l'échelle d'essai est immense. Là, les nouveautés sont à l'aise. Rien ne les gêne. Elles ne trébuchent point à chaque pas contre des tronçons de vieilles institutions en ruines. Aussi, si ce principe est appelé, comme nous le croyons avec joie, à refaire la société des hommes, l'Amérique en sera le centre. De ce foyer s'épandra sur le monde la lumière nouvelle qui, loin de dessécher les anciens continents, leur redonnera peut-être chaleur, vie et jeunesse...

Ne voilà-t-il point, vraiment, une page prophétique? Oui, sans doute, notre vieille Europe était trop vieille ; les forces du passé y trouvaient encore trop d'appuis dans des préjugés séculaires, dans des institutions surannées, dans l'orgueil barbare de certaines nations et dans l'apathie de certaines autres, pour qu'elle pût, d'elle-même, se régénérer à la chaleur du « principe nouveau » que ce sera l'honneur de la France d'avoir fait jaillir du vieil Evangile ! Sans doute, pour que cette lumière ranimât notre vieux monde, il fallait qu'elle nous revînt multipliée, intensifiée par l'énergie d'une race plus jeune ; il fallait que la liberté allât, de France dresser son flambeau sur le Nouveau-Monde et, la face tournée vers l'Orient, lui renvoyât plus vives, plus puissantes, les clartés qu'elle en a reçues...

C'est ce que Victor Hugo avait pressenti. Ne soyons donc pas étonnés si, au milieu des convulsions qui agitèrent l'Europe du dix-neuvième siècle, c'est vers l'Amérique que nous le voyons jeter si souvent les yeux, comme vers la jeune sœur lointaine qui devait la soutenir, l'aider dans le laborieux enfantement d'un ordre meilleur. Célèbre-t-il, sur son rocher de Jersey, l'anniversaire de la révolution polonaise de 1830, il n'oublie pas de nommer Washington comme l'un des « grands hommes libérateurs », des « vaillants lutteurs du progrès », dont l'humanité future devra bénir la mémoire. Chante-t-il son beau rêve de fraternité — l'alliance de l'Europe avec elle-même et du monde avec le monde, — c'est « la grande fédération signée Washington » qui lui apparaît comme le modèle de ces unions fécondes qui doivent clore l'ère tragique des guerres, unions « fondées sur les intérêts, sans doute, mais fondées plus encore sur toutes les fraternités du progrès et de la liberté », unions qui seront « la résultante d'une majestueuse marche amicale dans la lumière ». Et quand l'Europe reste sourde à la voix des opprimés, des petits peuples martyrs proclamant, eux aussi, leur droit à la liberté, au progrès, à la lumière, c'est encore vers l'Amérique qu'il se tourne, c'est d'elle qu'il attend leur salut. Témoin son généreux appel de 1869 pour la Crète...

Après le désastre de 1870, Victor Hugo prévoit que l'aube des jours nouveaux ne pourrait poindre sans une nouvelle guerre : « Qu'une dernière guerre soit nécessaire, hélas! je ne suis pas de

ceux qui le nient. Une dernière conquête reste à faire : la liberté. »

Eclairés par la guerre actuelle, ces notes du poète prennent une singulière signification. En 1872, il écrit :

L'empire militaire a abouti à l'empire gothique, et de France a passé en Allemagne. C'est là qu'est aujourd'hui l'obstacle. Tout ce qui a été fait doit être défait... La question est posée : d'un côté la monarchie germanique, de l'autre les Etats-Unis d'Europe.

Il le répète en 1875 :

Il y a actuellement deux efforts dans la civilisation, l'un pour, l'autre contre ; l'effort de la France et l'effort de l'Allemagne. Chacune veut créer un monde. Ce que l'Allemagne veut faire, c'est l'Allemagne ; ce que la France veut faire, c'est l'Europe.

De nouvelles atrocités turques — en Serbie cette fois — lui arrachent (1876) un nouveau cri d'indignation et le fortifient encore dans son apostolat de justice :

Finissons-en avec les empires meurtriers !... Ce que les atrocités de Serbie mettent hors de doute, c'est qu'il faut à l'Europe une nationalité européenne... un immense arbitrage fraternel... en un mot les Etats-Unis d'Europe.

Il est, d'ailleurs, sans inquiétude sur l'issue de ce grand duel : « N'en doutez pas, le choix de l'avenir est fait. » Mais encore, pour faciliter, pour hâter la naissance de ce monde nouveau, qu'espère-t-il ? Quelle aide fraternelle ? Celle des Etats-Unis d'Amérique.

Cette année 1876 lui apportait justement une nouvelle occasion de proclamer cet espoir. Il salua comme un présage l'exposition de Philadelphie, au nom symbolique. Après avoir constaté avec joie que la France était « plus que jamais en équilibre avec le monde civilisé », après avoir témoigné que, malgré les grandes et fortes raisons qu'elle aurait eues de vouloir la guerre, elle désirait, elle voulait la paix : « Nous sommes, ajouta-t-il, dans la voie juste ; continuons ! » Mais, ici encore, il faut citer :

J'en conviens, l'Histoire, par moments, semble pleine de ténèbres. On dirait que le vieil effort du Mal contre le Bien va réussir. Les hommes du passé... qui se croient les maîtres du monde... font un travail terrible. Pendant que nous tâchons de créer la vie, ils font la guerre, c'est-à-dire la mort... Ils cherchent la pierre philosophale de l'armement invincible et définitif... Ils s'arrachent des provinces, ils écrasent les armées par les armées ; ils multiplient les frontières, les prohibitions, les préjugés, les obstacles... Et quand ils croient avoir bien séparé les nations des nations, bien rebâti le moyen âge sur la Révolution, bien tiré de la maxime *Diviser pour régner* tout ce qu'elle contient de monarchie et de haine... quand ils disent : « C'est fini ! — tout à coup on voit, aux deux extrémités de la terre, se lever l'un à l'Orient, l'autre à l'Occident, deux mains immenses qui se tendent l'une vers l'autre et se joignent et s'étreignent par-dessus l'Océan : c'est l'Europe qui fraternise avec l'Amérique.

Et Victor Hugo concluait :

Le rapprochement des deux grandes Républiques ne sera pas perdu... Les deux continents échangeront non seulement leurs produits, leurs commerces, leurs industries, mais leurs idées et les progrès dans la justice aussi bien que les progrès dans la prospérité.

Quelle joie pour le grand poète, observe M. Maurice Lange, s'il eût vécu assez pour voir ce que nous voyons : l'Amérique accourant à l'appel des alliés « et, pour empêcher que l'Europe, comme il disait

ne devienne Allemagne, jetant dans la mêlée toutes ses forces matérielles et spirituelles, tous ses hommes et tout son or! » Mais, il n'en eût pas été surpris, conclut M. Maurice Lange, ne l'avait-il pas prédit : « Washington entendra et viendra. »

§

L'Œuvre a publié le discours un peu ironique, mais si juste de ton que le maître Anatole France a prononcé, là-bas à Veretz, au pays tourangeau, en la fête de Paul-Louis Courier. J'en extrais ce fragment, qui est plus que de la critique littéraire : une leçon de philosophie sociale :

Homme de peu de foi, Paul-Louis avait peu aimé la République et moins encore l'Empire. On connaît sa lettre, datée de Plaisance, mai 1804, sur le plébiscite dans l'armée, lettre qu'il a pu polir plus tard à loisir, mais non pas dénaturer. Est-il besoin de citer?

Bonaparte soldat, chef d'armée, le premier capitaine du monde, vouloir qu'on l'appelle Majesté! Etre Bonaparte et se faire Sire! Il aspire à descendre.

Et au lieutenant Maire, qui lui demande : « Pourquoi voulez-vous donc tant qu'il soit empereur, je vous prie? » notre homme répond :

Pour en finir et faire notre partie de billard. Pourquoi, vous, ne le voulez-vous pas? Je ne sais, mais je le croyais fait pour quelque chose de mieux.

Cela est d'un philosophe et d'un homme d'esprit, d'un sage que le spectacle du monde amuse, et nullement d'un homme d'action. Un gouvernement croit n'avoir rien à craindre d'une âme si inoffensive, d'un esprit indifférent, ami de son repos et qui dans les éversions des républiques et les mutations des empires pense à faire sa partie de billard et à lire de vieux livres. Eh bien! que les chefs de l'Etat ne s'y fient pas. Ils ont tort de mépriser les gens d'esprit. Et ils ne gagnent rien à les pousser à bout; parfois ils y perdent beaucoup. Nous l'allons voir bientôt.

Lors de la chute de Napoléon et de la restauration des Bourbons, Courier s'occupait à traduire du grec en français, ce qu'il faisait mieux que personne; il avait épousé une femme jeune et jolie, et regardait les affaires de l'Etat avec une paisible indifférence. Ne tenant de Bonaparte ni faveurs ni honneur, il passait aux yeux des royalistes pour homme de bien. Les nobles lui souriaient, les fonctionnaires le flattaient et tâchaient de le gagner. Il se serait laissé faire, n'eût été une droiture de caractère, une tendresse universelle, une charité du genre humain qui, à défaut d'énergie, l'opposait malgré lui à l'injustice et à la cruauté. Il ne pouvait souffrir que l'on fît devant lui du mal aux pauvres gens. Il aimait le peuple à sa façon, mais sincèrement, le peuple qui, disait-il, bâtit, cultive, fabrique, lit, médite, invente, perfectionne les arts et sait aussi se battre, si se battre est une science. Quand il vit à l'œuvre les ultra et les cagots, quand il rencontra sur les routes des paysans conduits, enchaînés, par des gendarmes à la prison de Tours pour n'avoir pas salué leur curé ou pour être allés boire pendant la messe, il s'indigna, et tout frémissant écrivit son premier pamphlet qui, décrivant l'état déplorable d'un village de Touraine, décrivait l'état de la France entière. Ce pamphlet fut lu avidement. Jusqu'en 1821

Courier mena la guerre du bon sens contre les folies du pouvoir. Il n'y avait plus alors de journaux indépendants : le ministère Villèle les avait tous achetés ou supprimés; c'est ce qu'il appelait amortir l'opposition. Aussi l'esprit public dévora ces petits écrits pleins de sens et d'esprit et qu'on pourrait appeler les provinciales du libéralisme. Dans le silence public, Courier devenu célèbre agissait puissamment sur l'opinion. Le gouvernement en prit ombrage et fit mettre le pamphlétaire en jugement.

Qu'en advint-il? Ce qu'il en devait advenir ; il en fut de ce procès comme de tous les procès politiques intentés à l'instigation du Pouvoir. Le gouvernement obtint facilement une condamnation et cette condamnation discrédita le Pouvoir, avilit les juges, grandit le condamné. « Plus on me persécute, disait Paul-Louis, plus j'aurai l'estime publique. » Et il disait vrai. Le gouvernement crut se rattraper par un second procès et poursuivit le chansonnier Béranger. Béranger fut condamné et le gouvernement ne s'en trouva pas mieux.

Ces pamphlets de Courier se lisent encore avec un extrême intérêt malgré le changement des mœurs et des institutions. On y trouve peu de doctrine, point de système, mais beaucoup de raison et beaucoup d'humanité. Ils sont encore aujourd'hui le régal des délicats, qui reconnaissent en Courier le meilleur écrivain de son temps, le plus pur, le plus sobre, le plus exact à la fois et le plus charmant, et pour tout dire d'un mot le moins romantique.

Et c'est en quelques lignes un jugement définitif sur cet écrivain encore trop peu connu, un jugement que les critiques incertains pourront retenir.



Tandis que de « grands » critiques comme M. Abel Hermant épiloguent sur la prose et les vers, à peu près comme M. Jourdain : « Tout ce qui n'est pas prose est vers et tout ce qui n'est pas vers est prose », un écrivain plus modeste, mais d'un grand bon sens, M. Louis Forest, abandonne cette délimitation puérile et reconnaît que là où il y a émotion sincère la prose emprunte fatalement le mouvement et le rythme des vers et se confond avec la poésie. Il écrit, dans un de ses billets du **Matin** :

Cette puissance du rythme est telle que, bon gré mal gré, elle s'impose dans les grands moments à nos hommes représentatifs. En ne tenant pas compte de certains « e » muets qui disparaissent à la diction, il est facile d'observer, par exemple, que le dernier discours de Clemenceau est parfaitement musical. On peut presque découper cette prose scandée à la façon de certains de nos poètes d'aujourd'hui. Et voici même des vers :

La terreur du Germain
Dans le faste bruyant
De ses fausses victoires!...
Les peuples qui osaient refuser de servir!

Et relisez aussi le télégramme que Foch a adressé en Amérique aux Chevaliers de Colomb, découpez le texte ainsi :

C'est de Metz
Qu'est parti La Fayette
Pour aider vos ancêtres :
C'est à Metz
Que nous verrons un jour flotter
Vos étendards victorieux.

Un inspecteur d'académie, devenu capitaine, me fait remarquer combien cette cadence de mots jusque dans un câble fortifie l'équilibre de la pensée... Ainsi, des œuvres en rêves flous de nos jeunes poètes aux grands discours officiels et aux télégrammes précis de nos vieux maréchaux, s'affirme l'amour inné d'un rythme peu perceptible aux oreilles qui ne sont pas subtiles, mais réel, profond et qui est, par l'élégance unique, un des fins fruits du sol.

Il faut vraiment croire, ajoute M. Forest, « puisque l'instinct de la mesure dans l'expression verbale persiste ainsi à travers les âges, qu'on la respire chez nous avec l'air latin ».

Ceci me semble tout de même d'un chauvinisme latin un peu orgueilleux. Cette spontanéité du rythme qui épouse instinctivement les émotions de la pensée se retrouve dans toutes les langues et sous toutes les latitudes. Ce n'est pas un phénomène latin, mais humain.

R. DE BURY.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Ferdinand Hodler. — Aux communautés humaines composées, comme la Suisse, d'éléments disparates, la recherche de l'unité apporte un tourment comparable à celui de l'idéologue, parti à la poursuite de l'absolu, et qui n'arrive pas à démêler l'écheveau embrouillé des contingences.

L'histoire de mon pays illustre abondamment cette proposition ; ses événements les plus récents ne l'ont point démentie.

Mais je n'en veux prendre à témoin que la littérature et l'art.

Malgré tous les efforts de ses théoriciens, la littérature suisse n'existe pas. Les définitions les plus ingénieuses n'y changeront rien : un peuple qui n'a pas une langue à soi, et une seule, ne saurait prétendre à posséder un patrimoine littéraire indivis. L'idiome peut n'être pas une barrière pour l'esprit ; il en est une, et infranchissable, pour l'art d'écrire et de parler. Pas d'unité littéraire sans unité linguistique. Impossible donc de considérer les œuvres des écrivains suisses comme un ensemble susceptible d'exprimer fidèlement les caractères communs de nos races diverses.

Mais il y a d'autres moyens d'expression que les mots. Aussi, j'incline à croire que, s'il eût mieux valu ne pas écrire l'histoire de la littérature suisse, on pourrait, sans ridicule, entreprendre celle des arts plastiques en Helvétie. L'art, en effet, relève, bien plus directe-

ment que les lettres, de la géographie. Or, l'unité géographique du pays n'est pas contestable : tout, en lui, s'ordonne autour des Alpes. Et la prédominance de la nature alpestre suffit à créer, en peinture comme en architecture, cette cohésion dans la diversité qui permet d'affirmer l'existence d'une tradition « nationale ».

Inutile, d'ailleurs, de remonter le cours des siècles. La tradition helvétique, la Suisse tout entière se révèlent et se résument, pour qui sait voir, dans l'œuvre du grand peintre qu'elles viennent de perdre.

Ferdinand Hodler est mort à Genève en 1918. Il était né dans le canton de Berne en 1853. Entre ces deux dates, toute sa vie, toute son œuvre accordent, sur le même rythme souverain, la Suisse alémanique à la Suisse latine.

Fils d'une race fruste et d'une terre âprement plantureuse, il est de bonne heure attiré par l'atmosphère plus douce des rives du Léman. Au sortir de l'atelier de Menn, les premières toiles où s'annonce sa maîtrise future sont des paysages génevois, vaporeux et fins comme des Corot. Un peu plus tard, l'Espagne et Velasquez lui ouvrent brusquement un univers nouveau. Plus tard encore, il a peut-être subi l'influence de Michel-Ange et des fresquistes. Il n'est pas inutile de rappeler ces points de repère à ceux qui prétendent que son art est d'inspiration germanique.

Non. Hodler est un peintre suisse. Pour le montrer, point n'est besoin d'évoquer tous les aspects de l'œuvre. Il faut en marquer cependant les principales étapes. Il faut dire surtout ce que représente, pour le pays où s'est développé son génie, le prodigieux labeur de ce grand ouvrier. Il faut suivre enfin le rayonnement de l'exemple hodlérien sur toute une génération d'artistes.

Il y a juste un an, le maître exposait à Zurich, pour la première fois, la collection presque complète de ses travaux. Toutes les pages essentielles y étaient. On voyait là le peintre, parti du réalisme intégral, élaborant peu à peu un style qui n'appartient qu'à lui. Les grandes décorations, les nobles paysages où s'affirment les qualités de ce style voisinaient à la cimaise avec quelques-unes des compositions symboliques, bizarrement tourmentées, qui en trahissent les faiblesses.

Au sortir de l'atelier de Menn, Hodler posait sur un dessin ferme des tons presque toujours sombres, des gris, des noirs et des bruns. Il poursuivait l'expression, mais ne se souciait guère de l'ordonnance. Un peu plus tard seulement, il s'attaqua au difficile problème de la composition : par de savantes harmonies de lignes, il se mit à créer des rythmes. A cette époque, un dessin toujours plus serré s'allie à une couleur terre, des gris encore, auxquels s'ajoutent des verts salis, ce que William Ritter appelait : la peinture au roquefort (exemple : *la Nuit*). C'est dans la période suivante que Hodler réalise ses plus

magnifiques synthèses, par une simplification hardie, où rien d'essentiel n'est perdu, où chaque chose se retrouve à sa place : dessin, couleur, mouvement, expression, agencement. (*Le Jour*, *Eurythmie*, *Guillaume Tell*, *La retraite de Marignan.*)

Dans les dernières années de sa carrière, on le voit se jeter dans le symbolisme, à la remorque des nébuleux théoriciens qui proclament en allemand : « Hodler a le génie du symbole. » En même temps, pressé de commandes, harcelé par les marchands, il se livre à une production hâtive, à laquelle nous devons plus d'une œuvre contestable. Cela ne l'empêche point de montrer tous les jours de prodigieuses forces de renouvellement, que seule la mort a pu dompter.

Cette exposition de Zurich rendait immédiatement tangible tout ce que signifie le nom de Hodler.

S'il a commis des erreurs et des fautes, il ne les doit ni à son tempérament ni aux difficiles recherches et aux luttes incessantes par lesquelles il s'est donné à lui-même — et tout seul — les moyens d'expression de son art. Mais les succès remportés en Allemagne l'ont par moments détourné de sa voie. Au pays de Kant, des thuriféraires imprudents réussirent parfois à lui faire croire que sa peinture avait un sens métaphysique. De là telles grandes « machines », aux titres ambitieusement obscurs, et que dépare un parti-pris outrancier, dont il faut rechercher l'origine non pas dans le cerveau de l'artiste, mais dans celui des scoliastes. De là aussi certains propos que les amis du maître pouvaient, sans dommage pour sa mémoire, s'abstenir de porter à l'imprimeur.

Ce n'est pas là qu'on trouvera le vrai Hodler. Ce qu'il y a de meilleur, ce qu'il y a d'immortel en lui, c'est ce qu'il a tiré de son propre fond : les paysages stylisés dont le pays suisse, — forêt, montagne, lac — lui a fourni le thème ; les décorations monumentales dans lesquelles il a résumé, avec tant de grandeur et de simplicité, les heures héroïques de l'histoire nationale. Ou encore, lourdes d'émotion, pliées aux lois mystérieuses de l'instinct en même temps qu'aux plus hautes disciplines de l'art, les œuvres tragiques ou radieuses que lui ont inspirées les lieux communs éternels de la nature et de l'humanité ; la vie, la mort, l'amour, la jeunesse, la joie et la douleur, les prestiges du jour et les maléfices de la nuit.

On a peine à se figurer aujourd'hui, tant cette époque paraît lointaine, ce qu'était la peinture suisse au moment où le nom de Hodler, inlassablement répété par quelques critiques clairvoyants, sauvagement hué par d'innombrables imbéciles, commença de s'imposer à l'attention de tous.

Le « genre » sévissait. Dans les paysages de leur patrie, les artistes de ce temps ne cherchaient que le pittoresque. Ils encombraient leurs tableaux de tous les accessoires d'un romantisme étriqué : châteaux

en ruines, chalets aux balcons ajourés, cascades écumantes, sapins échevelés, diligences poussiéreuses. Tout cela peint avec une puérile minutie, vu à travers les lunettes d'un sentimentalisme niais. L'histoire du pays leur était un prétexte à mascarades ; les mœurs leur suggéraient d'agaçantes idylles, dont tous les oripeaux qu'ils allaient emprunter au décrochez-moi-ça n'arrivaient pas à vêtir la navrante pauvreté.

Dans tout cela, Hodler fit irruption, pareil au héros légendaire qu'il a représenté, surgissant des nuages, pareil à ce Tell eschylien qu'il a dressé, l'arbalète à la main, sur une de ses plus belles toiles et qui, fronçant un mufle de taureau troué de deux yeux fixes, bondit en avant et renverse sur son passage toutes les tyrannies.

Quand bien même il n'aurait fait que balayer ce qu'avant lui on appelait la peinture suisse et d'en reléguer les produits dans les bazars des « stations climatériques », le maître bernois mériterait une reconnaissance éternelle.

Mais cela n'est rien. L'œuvre est là, puissante, variée et pourtant une, quelquefois brutale, déparée à de certains moments par la trace de scories étrangères, — jamais indifférente. La synthèse de l'esprit suisse, que les littérateurs d'abord, puis les hommes politiques se sont vainement efforcés d'opérer, il la réalise. Ce « classicisme alpestre » que M. de Reynold proposait comme doctrine aux écrivains de son pays, c'est une formule inspirée par Hodler. Mais, tandis que l'intellectuel en tirait, à coups de volonté, des ouvrages où le dogmatisme et l'artifice éclatent à chaque pas, le peintre, qui sans doute n'avait jamais songé à cette formule et qui jamais ne s'enferma dans aucune, en faisait jaillir des chefs-d'œuvre.

Si de tels raccourcis n'étaient pas de perpétuelles sources d'erreur, on pourrait dire de Hodler qu'il est le peintre suisse par excellence, parce que la rudesse native de son tempérament alémanique s'est toujours alliée à une lucidité de conception, à un sens de l'équilibre qui sont des qualités essentiellement latines.

Le débat des classiques et des romantiques ne sera jamais clos. Toujours on se demandera si l'art doit obéir à la raison ou au sentiment, si la beauté procède de l'âme ou de l'instinct, s'il faut préférer la clarté au mystère ou le mystère à la clarté, si la passion doit se soumettre à la vertu ou la vertu s'effacer devant la passion. Vaine querelle ! Des œuvres comme celle de Hodler montrent que le génie est un harmonieux développement, un jaillissement parallèle de toutes les forces de la matière et de l'esprit, qui peuvent aussi bien se conjuguer que s'affronter.

Hodler fut un solitaire. Il ne laisse pas d'élèves. Son influence, cependant, demeure énorme. Négligeons le culte que lui vouent certains snobs, acharnés aujourd'hui à l'idolâtrer comme leurs aînés

l'étaient naguère à le proscrire. J'ai indiqué comment son exemple avait suffit à enseigner aux peintres ce que la peinture ne doit pas être. Il ne s'est pas borné à ce rôle négatif. Des foules d'imitateurs se sont levés sur ses pas. Comme il arrive presque toujours, le plus grand nombre n'a saisi dans son art que le côté extérieur, les procédés superficiels. Presque immanquablement, les recettes d'un grand artiste n'ont de valeur que pour lui. Employées par un plagiaire, elles conduisent à la caricature de l'œuvre que l'on prétendait égaler. Aux poncifs piétinés par le maître, le disciple maladroit substitue de nouveaux poncifs.

La vue des sous-Hodler entassés dans les expositions est souvent affligeante. Doit-on, pour cela, regretter que le héros mort ait marqué de son sceau les vivants médiocres? Nullement, car, en y regardant de plus près, on finit par découvrir que, s'il est un despote cruel à ceux qui, n'ayant rien à dire, s'efforcent de répéter ses paroles, il a été le libérateur de plusieurs. Ceux-là ne l'imitent pas. Ayant médité ses leçons, ils les ont comprises. Il les a aidés à rester eux-mêmes. Ceux-là le continuent.

RENÉ DE WECK.

LETTRES ANGLAISES

Edmund Gosse : *Three French Moralists and the Gallantry of France*, Heinemann, 6 s. — « A Woman of no Importance » : *Further Indiscretions*, Herbert Jenkins, 15 s. — J. Johnston and J.-W. Wallace : *Visits to Walt Whitman*, Allen and Unwin, 6 s. — Clive Bell : *Pot-Boilers*, Chatto and Windus, 6 s. — Algernon Blackwood and Violet Pearn : *Karma*, Macmillan, 6 s. — Memento.

Parmi les amis dévoués de la France, il en est peu qui la comprennent aussi bien qu'Edmund Gosse et qui sachent mieux faire partager leur enthousiasme pour elle. Son nouveau recueil, **Three French Moralists and the Gallantry of France**, témoigne de cette exquise sympathie et de cette connaissance subtile de l'âme et du caractère français qu'il est si rare de rencontrer hors de nos frontières. La thèse de Mr Gosse est des plus intéressantes. Il démontre comment la tradition se perpétue chez nous, comment elle se retrouve chez les jeunes soldats de 1914, qui, pour l'éminent critique, sont des disciples de La Rochefoucauld, de La Bruyère et de Vauvenargues. Les deux premiers écrivains leur ont enseigné l'habitude d'observer avec sincérité, le troisième leur inculque l'oubli de soi et le goût de la gloire.

Mr. Edmund Gosse évoque ses personnages avec une vivacité émouvante. Il parle de l'auteur des *Maximes* comme d'un vieil ami très aimé ; son désir de nous convaincre que le duc n'était point le cynique et l'égoïste que ses ennemis ont dépeint, égale, en ardeur, l'admiration de Madame de Sévigné. L'amertune de La Rochefou-

cauld, dit-il, « était le résultat de sa mauvaise santé, du sentiment de son insuccès, de sa timidité et de ses ambitions trompées ». C'est très vrai, mais ne peut-on pas également dire que ces vives déceptions, ce découragement, cette timidité ont pour cause immédiate l'amour-propre, lequel est le fruit de la sensibilité ? Les *Maximes* sont l'œuvre d'une sensibilité consciente, exaspérée, dénuée de sentimentalité ; désireuse de se vaincre elle-même et, semblable à l'insecte qui porte en lui le remède à son propre poison, elle secrète l'amertune comme antidote à ses souffrances. On compare parfois Nietzsche à La Rochefoucauld. Quel point les rapproche sinon le fait que tous les deux ont été conscients à l'extrême de leur moi et qu'il se sont réfugiés dans le pessimisme pour se soustraire aux tortures que leur infligeait leur désillusion d'eux-mêmes, plutôt que des autres ? Chacun s'est livré une bataille continuelle et intime, l'un en s'attaquant à son orgueil, l'autre à sa faiblesse. Et comme Mr Edmund Gosse le remarque, La Rochefoucauld croyait en la vertu.

La personnalité de La Bruyère offre des problèmes moins difficiles. Son livre n'est pas le produit d'une réaction psychologique, mais le but de son existence, sa raison d'être.

Vauvenargues se rapproche davantage du duc. La souffrance aussi a fait de lui un moraliste, mais il est pour l'humanité un observateur plus tolérant, un conseiller plutôt qu'un critique ; Vauvenargues était soldat dans l'acception moderne du mot. Il avait appris la grande leçon de l'armée : l'abnégation.

Dans son curieux mélange de simplicité et de perspicacité, dans sa gravité et dans son ardeur, il ressemblait moralement aux plus beaux caractères que la guerre a produits. Comme Paul Lintier, en France, comme Julian Grenfell parmi nous, il supporte les pires malheurs avec sérénité, presque avec extase, sans une ombre d'indignation ou de rébellion.

Plus loin, Mr. Edmund Gosse compare le patriotisme de Vauvenargues à celui de nos jours :

On ne trouve pas dans ses pages un réveil distinct de la passion pour la terre même de France, « la terre sainte, la douce France », qui a inspiré la noble chanson de Roland et qui s'est montrée si forte dans la lutte récente pour l'Alsace-Lorraine. Mais il a rappelé à une génération tombée dans un bas matérialisme l'idéal oublié de la France champion de l'esprit chevaleresque. Il faut nous souvenir que nous ne possédons dans les écrits de Vauvenargues que les premiers fruits d'une vie fauchée avant d'avoir achevé son été. Mais contient son enseignement, ce qui manque aux autres moralistes au commencement au XVIIIe siècle, la répétition constante que le courage moral est nécessairement l'adversaire de la force brutale et du matérialisme. Il rattachait cette haute ambition, cette passion de la gloir à tout ce qui est pur et élevé, à l'art, à la littérature, à l'intelligence et à la beauté de l'esprit créateur français. Durant cette heure grise d'ennui européen, il recommandait pour la vie un ornement nouveau, une plume

écarlate, un panache, comme disent nos amis français. Et la note gaie et martelée que rendait son clairon sonnait encore, l'année dernière, pendant la résistance héroïque de Verdun.

Dans les pages pleines d'émotion que Mr. Gosse consacre aux héros tombés au commencement de la guerre, on sent qu'à son admiration se mêle quelque regret que cet enthousiasme des premiers jours, telle une lueur fugitive, n'ait pas duré. Après quatre années d'horreurs et de sang, il est vrai, les jeunes officiers ne portent plus de gants blancs et n'arborent plus le casoar pour aller au combat. Les enfants de France mûris par la souffrance sont devenus des hommes. Pourtant, ils sont toujours disciples de Vauvenargues par l'abnégation, et disciples du Vauvenargues défiguré et boiteux qui se meurt lentement, sans se plaindre, avec aux lèvres des mots de pitié, et dans l'âme un rêve de gloire intérieure.

§

« A woman of no Importance » vient de se livrer à de **Further Indiscretions**. Elle trace un portrait spirituel et sympathique des gens qu'elle a rencontrés dans la haute société, mais elle ne pénètre guère au-dessous des apparences et ne va point au fond des sentiments et des caractères. Ses anecdotes, dont les héros ou les victimes sont surtout les sportsmen contemporains d'Edouard VII, donnent cependant une idée du ton de leur conversation et de leurs amusements. Les fantaisies, mécomptes et paris des propriétaires d'écuries de course rappelleront aux familiers du turf l'époque où une querelle au Jockey Club occupait plus de colonnes dans les journaux qu'aujourd'hui une bataille où périssent des milliers d'hommes. Parmi les souvenirs de la Cour, les mésaventures de Sir Owen Barne et du Shah de Perse ne manquent point de piquant. Le souverain oriental, qui s'impatientait fort de ne pouvoir toujours agir à sa guise, maintenait les fonctionnaires du palais dans un état d'anxiété continuelle et entrait en conflits incessants avec Madame l'Etiquette.

Un jour il annonça à Sir Owen qu'il voulait assister à une séance de boxe « avec beaucoup de sang ». Très ennuyé d'avoir à organiser une représentation de ce genre dans le domaine royal, Sir Owen n'osait cependant refuser.... et se demandait ce qui se passerait si le bruit s'en répandait. Il finit par arranger avec Lord Queensberry et, je crois, avec Sir Claude de Crespigny que le combat aurait lieu dans un coin désert du jardin près des écuries royales.

Malheureusement un contretemps se produisit (il y avait tant d'engagements à prendre et à tenir). Sans qu'on sût comment, des évêques en tenue de cérémonie, qui attendaient d'être reçus par le potentat pour lui demander de protéger les missions chrétiennes, se trouvèrent soudain sur les lieux du combat. Certains de s'être fourvoyés, les dignitaires tournèrent les talons et s'enfuirent.

La situation était embarrassante. Sans cet incident, la lutte aurait passé

inaperçue. Mais Lord Shaftesbury, porte-parole des évêques, furieux et écumant de rage, demanda à Sir Owen ce que signifiaient ces séances de boxe au palais même. Plus calme et dans un style approprié, il parla au Shah au nom des prélats. Pour toute réponse, son Altesse prononça froidement en persan : « Que les Missions chrétiennes aillent au diable ! » Sir Owen, qui devait traduire la réplique du Shah de manière à satisfaire les évêques, y réussit.

Quand on expliqua tout à la Reine, elle conserva son calme et sa placidité. Elle comprenait qu'en accédant au désir de son hôte, on n'avait eu d'autre but que de le distraire, mais certains fonctionnaires du palais se hérissaient d'indignation comme si on les avait insultés personnellement.

§

Le récit des **Visits to Walt Whitman** séduit surtout par la simplicité absolue que manifestent le poète, les auteurs du livre, J. Johnston et J. W. Wallace, et leurs amis. Cette simplicité foncière a permis à Whitman d'atteindre une profondeur que possèdent seuls ceux qui pénètrent les manifestations de la vie, l'esprit libre de toute fiction littéraire. Les lettres du poète sont aussi dénuées de pose : les incidents quotidiens, les nouvelles de ses amis les remplissent. Il écrit pour calmer l'inquiétude de gens qui lui sont dévoués et non pour surprendre la postérité par des vues transcendantes ou par des feux d'artifice d'esprit. La joie intense et sensuelle que lui procurent l'odeur des fruits, la vue des plantes, non point seulement des reines-fleurs, voyantes et radieuses, mais de l'humble thym ou même des feuilles des arbres, révèle son caractère. Au lieu de contempler la nature du sommet de sa propre supériorité, il s'en rapproche, l'étudie intelligemment et y lit des lois universelles.

§

Clive Bell attaque bon nombre de critiques et écrivains, ses confrères, et surtout Arnold Bennett, avec plus de coups d'épingles que de raisons convaincantes. Tout cela est un peu enfantin. Croit-il ainsi aveugler sur la valeur de ses propres essais ? Depuis les romantiques et Baudelaire, on avait un peu oublié cette manière de se créer une réputation. Quant aux articles mêmes que Clive Bell réimprime dans ces **Pot-Boilers**, on trouve, fort bien dites, des choses pas très nouvelles. Le sens commun de Montaigne et sa médiocrité de génie sont de vieilles rengaines. Qu'Ibsen ait voulu représenter la réalité et que Carlyle ne descende jamais de son piédestal, même lorsqu'il écrit des lettres d'amour, ce sont là les découvertes de toute une génération. Clive Bell a été l'un des défenseurs de l'art moderne en Angleterre. Il a collaboré au mouvement organisé par Roger Fry, mais là encore il n'est point tout à fait à l'avant-garde. Personne ne refuse plus une certaine gloire à Cézanne. Matisse et Picasso appartiennent presque à l'histoire ancienne. Des jeunes, Clive Bell ne dit rien ou presque rien. On ne peut guère s'en étonner : chaque époque a

ses artistes qui expriment une conception des choses et de l'existence, et elle ne comprend qu'eux. Il est impossible à l'art de synthétiser à la fois toutes les modalités de la vie ; il en magnifie une ou deux : c'est tout. Le sculpteur ou le musicien, obligé de concentrer ses facultés sur une seule émotion pour la rendre tangible à d'autres, limite forcément le champ de sa vision afin de gagner en force et en profondeur de sentiment. C'est pourquoi chez l'amateur l'éclectisme absolu et sincère est rare, et, quand il existe, il demande une imagination et une subtilité surhumaines. Rendons cette jutice à Clive Bell qu'il n'y prétend pas ; il représente fidèlement l'attitude d'un cercle de lettrés qui essaie de donner le ton à la mode anglaise depuis quelque temps.

§

Karma, la pièce d'Algernon Blackwood et de Violet Pearns, représente les vies successives d'un couple. Elles sont trop semblables pour nous convaincre. S'il était possible à chaque individu de se retrouver éternellement devant le même problème moral, les réactions créées par ses actes antérieurs se feraient sentir plus qu'il ne le paraît dans cette comédie. Que l'on se souvînt ou non des événements d'autrefois, l'expérience resterait acquise et deviendrait l'instinct qui empêche de retomber dans les erreurs passées. Sinon, à quoi sert la réincarnation ? Certes, le changement est profond entre Mrs Lattin et son ancienne forme Nefertiti, mais les variations graduelles qui auraient dû logiquement l'amener ne sont nettement marquées ni dans le second acte qui se passe en Grèce en 325 avant J.-C., ni dans le troisième qui a pour cadre l'Italie des Médicis. L'évolution de son mari Philip est plus faible encore. Il est vrai que dans chaque acte, l'idéal est, en apparence, différent. En Egypte, c'est à la religion que Nefertiti dispute Ménophis ; à Athènes, Lydia oppose son amour à celui de la patrie ; à Venise, Lucia veut enchaîner l'art de Paulo, et en Angleterre, Mrs Lattin est sur le point de ruiner la carrière politique de son mari, lorsqu'elle prend enfin conscience de l'égoïsme de son amour. N'entrave-t-il pas toujours la mission de l'homme qu'elle aime ? Quant à Philip, n'est-ce pas éternellement le même désir de briser les barrières du moi, de prolonger sa personnalité dans l'infini de la pensée humaine qui l'agite ? La transposition des personnalités, soit dans le rêve, soit à travers les âges, est familière aux auteurs dramatiques anglais depuis Shakespeare jusqu'à Barrie. C'est une conception discutable, sans doute, au point de vue philosophique, mais qui, au théâtre, a une envolée et une noblesse réelles.

MEMENTO. — *The War Workers*, de Miss E. M. Delafield (Heinemann 6 s.), sont des jeunes filles qui s'enthousiasment comme des écolières pour la directrice de leur œuvre de guerre, Miss Vivian. Celle-ci égoïste, persuadée de son importance, les surmène et les traite sans douceur, mais plus

elle est sévère, plus on l'adore, parce qu'on croit qu'elle-même donne l'exemple et sacrifie tous ses goûts et son confort à la grande cause. La découverte de son caractère réel forme la trame de l'histoire. La vie dans un « hôtel pour jeunes filles », les bavardages quotidiens, les choses désagréables que les femmes se disent à mots couverts, leur dévouement quand l'une d'elles est malade ou même fatiguée, tout cela est croqué avec plus d'exactitude que d'art.

Les lecteurs qui aiment l'invraisemblable prendront plaisir à débrouiller l'imbroglio élaboré par P. G. Wodehouse autour des aventures de *Piccadaly Jim* (Herbert Jenkins, 6 s). Deux américaines intrigantes, avec des maris qui pourraient se ranger dans l'ordre des mollusques et des fils dans celui des insectes intelligents et combatifs, sont les principaux personnages. Toutes les complications d'obstacles et de contretemps s'accumulent à plaisir dans ce long récit avec ce résultat que l'attention est toujours tenue en haleine.

HENRY-D. DAVRAY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Jacques-Emile Blanche : *Cahiers d'un artiste*, Quatrième série, Paris, Emile-Paul, 3 fr. 50, — Gabriel Alphaud : *La France pendant la guerre*, deuxième série, Paris, Hachette, 3 fr. 50. — Colonel Secrétan : *Articles et Discours* (1er août 1914-1er août 1917), Payot, 4 fr. — Paulo Osario : *Le Portugal et la guerre*, Payot, 1 fr. — Walter A. Briscoe et H. Russell Stannard : *Captain Ball, V. C.*, H. Jenkins, 6 s. net. — Madame Waddington : *My War Diary*, Murray, 6 s. — Yvonne Fitzroy : *With the Scottish Nurses in Roumania*, Murray, 5 s. — Conrad Cato : *The Navy in Mesopotamia*, 1914-1917, Constable, 3 s. 6 d. — Taffrail : *The Sub*. Hodder and Stoughton, 5 s. — Boyd Cable : *Front Lines*, Murray, 6 s. — Briggs Davenport : *A History of the Great War, 1914, The Genesis of the War*, Putnam, 8 s. 6 d. — Marcel Prévost : *D'un poste de commandement*, Flammarion, 3 fr. 50. — Henri Libermann : *L'Infanterie héroïque et douloureuse*, Perrin, 3 fr. 50. — Henri Malo : *En Belgique, la Zone de l'avant*, Perrin, 3 fr. 50. — Félix Klein : *Dieu nous aime*, Paris, Gabalda, 3 fr. 60. — Charles de Saint-Cyr : *Ce qu'il faudra que soit la France de la Victoire*, Paris, La Renaissance du Livre, 4 fr. — E. Saillens : *Facts about France*, Paris, Hachette, 3 fr. 50. — Maurice Barrès : *The Undying Spirit of France*, New Haven, Yale University Press, 1 dollar.

Un des personnages imaginés par M. Jacques-Emile Blanche, dans la quatrième série de ses **Cahiers d'un artiste**, discute une définition de M. Paul Bourget. « Bourget, dit-il, appelle la première vertu du roman *la crédibilité.* » Pour que celui qui parle soit cru, il ne suffit pas que ce qu'il écrit soit vrai dans le détail, il faut encore que, par la qualité de sa narration, il donne l'impression de la véracité. « Le principe même de la crédibilité, fondé sur la possibilité naturelle », comme dit J.-J. Rousseau (*Lettres à la Montagne*), anime toutes les pages que M. Jacques-Emile Blanche a consacrées aux visions mulitiples de la guerre. Nous ne savons pas si toutes les scènes qu'il évoque se sont exactement passées comme il les présente, si tous les types qu'il fait défiler devant les yeux du lecteur existent véritablement. Ce qu'il y a de certain, c'est que, par la façon même dont il présente les faits, en donnant à chaque

détail la place qui convient, il prête à son récit un air de vérité qui enchantera les historiens les plus scrupuleux. Peu importe donc que l'auteur « compose » ses tableaux, ou qu'il les peigne tels qu'il les a vus. Il prend tant de plaisir à nous les montrer qu'il nous fait partager son entrain.

La quatrième série des *Cahiers d'un Artiste* débute le 15 novembre 1915, « deuxième retour à Paris pendant la guerre ». C'est l'époque de nos premières grandes désillusions. L'offensive de Champagne du 25 septembre, si brillamment commencée, n'avait pas donné les résultats escomptés. L'affaire bulgare et l'affaire grecque dominaient les préoccupations politiques. Bientôt l'écrasement de la Serbie allait démontrer l'impuissance d'une coalition, sans organe de direction, à mener la guerre. Cependant, les brillants débuts du ministère Briand faisaient naître dans le public de nouvelles espérances. L'expédition de Salonique, alors âprement critiquée dans certains milieux politiques, vient enfin de porter ses fruits qui, pour être tardifs, n'en sont que plus savoureux. M. Blanche nous montrera peut-être, dans son quatorzième volume, à quel point M. Briand avait raison. « J'aurait voulu, écrit-il au début des présentes notes, cet hiver, être à la campagne, et je retombe dans le tohu-bohu des idées générales. » Et plus loin, devant l'âpreté des discussions qu'il entend autour de lui : « Paris n'est plus du tout un tableau de Puvis de Chavannes. »

M. J.-E. Blanche écoute sans impatience les bavardages des salons. « Il faudrait enregistrer, heure par heure, les paroles que certaines gens, des femmes surtout, auront dites pendant la guerre, et les faire *rendre* par le phonographe. » Mais l'auteur remplit ici, avec passion, le rôle du phonographe. Il s'est attaché, durant tout cet hiver, à suivre les faits et gestes d'une famille de nouveaux riches. M. Bochaud, de la maison Bochaud-Weill, a été dans le commerce et a voyagé pour des maisons de gros. Maintenant il fait tourner des obus dans son usine et collectionne de la peinture avancée. « M. Bochaud se cultive, au contact de ses nouveaux amis, les amateurs de peinture : il institue un dîner artistique et littéraire, le vendredi. » La description d'un de ces dîners qui prend vingt pages, avec le va et vient des conversations, le choc des idées baroques ou géniales, est parmi les meilleures du livre. Mme Bochaud, qui a été vaguement dans la couture, tient des propos singuliers, où le vulgaire se mêle au pathétique, ce qui fait dire à l'auteur, pince sans rire : « On est toujours réconforté par une conversation avec les Bochaud, ces heureux de la guerre. »

On rencontre dans ce monde spécial des femmes singulières : Mme de Thann, infirmière, qui donne des bains à des typhiques et qui arrive toujours en retard aux dîners dont elle ne voudrait à

aucun prix ne pas être ; Mme Bob-Rob, chroniqueuse mondaine, qui ne jure que par Gunsbourg ; Mme Lissie-Javel, aux paupières indigo, avide de toutes les nouveautés artistiques ; enfin Mme de Bellona qui attend avec impatience un raid d'avions (« elle n'est jamais à Paris, quand il y a quelque chose à voir ») et dont la scandaleuse curiosité exaspère même les plus sceptiques. A voir s'agiter tout ce petit monde, on se prend à regretter que, dès le début de la guerre, les pouvoirs publics n'aient pas organisé des camps de concentration spéciaux pour gens du monde trop curieux et trop bavards. Le moral de Paris y eût certainement gagné, mais quelques philosophes désabusés eussent certainement regretté d'être privés de leur meilleur terrain d'étude.

Le mémorialiste, au milieu de tous les caquetages, conserve la juste notion des choses. De chaque événement de la guerre, il tire un nouveau sujet d'émotion et pourtant, dès ce moment-là, il se doute bien que l'ère des difficultés ne fait que commencer.

Je suis hautement optimiste, écrit-il à miss T. (24 mars), malgré tant d'erreurs commises, parce que je ne crois pas possible (et parce que je crois même *absurde*, dans le sens mathématique du mot) que les hommes de cette crise ne servent pas à quelque chose de grand et de beau. Mais chacun de nous attend cette grande et belle chose d'un côté d'où elle ne viendra pas.

Serait-il croyable que des races qui auront si bien su mourir, dans l'inconnu de ce présent ténébreux, ne dussent pas, aussi, vivre bien, quand on saura *pourquoi* l'on s'est sacrifié?

Pourtant, dès ce moment-là, des bourreurs de crâne annonçaient la fin de la guerre. M. Charles Humbert, dans son article du 1er janvier, avait écrit : « L'an 1916 sera celui de la Victoire ». Charles Humbert, « notre maître à tous », était alors l'homme du jour :

Sem voit beaucoup Charles Humbert, dont le beau rôle, mais ingrat, est de prévenir, d'alarmer, comme il le fit la veille de la guerre. Il marque les coups quand une gaffe est faite. Sa brutalité est très utile...

Humbert tient table ouverte chez lui, matin et soir : généraux anglais, italiens, russes, français, ministres, financiers, Serbes, diplomates neutres, tout le monde passe par le salon de M. Charles Humbert, qui prépare des repas pour vingt-cinq personnes dans un grand appartement fait pour la réception...

M. Jacques-Emile Blanche nous dira peut-être, dans la suite, comment des Charles Humbert (il y en a eu beaucoup dans la presse), tout en annonçant la victoire pour le lendemain, ont aidé à prolonger la guerre. A la fin du chapitre qu'il lui consacre, il devine le danger qui nous menace :

Terme courant de la guerre en 1916, de la deuxième guerre : *Ne pas s'en faire!* La pauvre Sainte-Geneviève de la Marne a trop fait parler d'elle

on croit trop à la puissance de son intervention mystique. Elle personnifie l'*heureux hasard*, notre « Vieux Dieu », le génie tutélaire des étourneaux, des remetteurs au lendemain, lecteurs des *Mystères de New-York*, bâfreurs de gâteaux, jouisseurs qui pâtiront l'année prochaine ! Que Geneviève ne se lasse pas de tenir auprès de nous le rôle d'ange gardien et de Palladium, car, à force, « *à force de ne pas s'en faire...* » !

Jouons au poker; mais connaissons bien nos cartes.

Nous n'avons, dans les *Cahiers d'un artiste*, qu'une partie du journal de M. Jacques-Emile Blanche. « Des notes quotidiennes? écrit-il. Des événements? Je ne voudrais retenir que des sentiments, des figures. Mes vraies notes quotidiennes seront posthumes. » Et plus loin il répète (note à la page 253) : « Ces extraits de mes cahiers, je ne les donne ici que comme points de repère, les noms et les trop nombreux documents étant pour beaucoup plus tard et ne pouvant être publiés que dans des ouvrages posthumes. » Mais, quand l'événement, par la puissance de son angoissante réalité, s'impose à l'esprit de l'auteur, il oublie la promesse qu'il s'est faite à lui-même et nous livre, sans fard, tout le détail de ses impressions. Il y a une intensité singulière dans ses notes écrites, jour par jour et, parfois, heure par heure, pendant les tragiques journées de Verdun :

Peut-on noter les sensations cuisantes et glaciales, les secousses nerveuses, avec la tête chaude, les mains gourdes, le malaise horrible de celui qui sait qu'à côté, derrière le mur mitoyen, sans voir, sans entendre, mais là tout près, impuissant, immobile, il devrait suivre les phases de la plus épouvantable catastrophe, des jours et des jours? A chaque seconde l'équivalent de cinquante maisons brûlant, pleines de monde, de cinquante trains en collision, de ponts rompus... et le bruit d'une cascade de sang, de lamentations, les soupirs des mourants ; un assassinat d'armées, les plus nombreuses qui se soient encore prises corps à corps.

Cela dans le silence, la neige, le froid...

Mais il faut s'arrêter dans les citations, quel que soit le plaisir qu'on en ait. M. Jacques-Emile Blanche, sans s'en douter peut-être, nous donne dans ses *Cahiers* une véritable Histoire de la Société française pendant la guerre. S'il aime les traits satiriques et se plaît à l'ironie mondaine, sa belle sensibilité le fait revenir sans cesse aux émotions qu'il éprouve devant la tragédie grandiose de la France.

M. Gabriel Alphaud donne un complément à son intéressante enquête sur la **France pendant la guerre** que nous avons analysée ici-même (voir *Mercure* du 1er octobre 1917). Cette seconde série nous fait parcourir avec le même agrément un certain nombre de provinces françaises qui travaillent à l'œuvre de la guerre : l'Alsace, la Guyenne et Bordeaux, l'Angoumois, l'Aunis et la Saintonge, les Ardennes, la Bourgogne, Marseille et la Provence. Avec l'Alsace et les Ardennes, provinces du front, nous sommes en contact direct avec l'ennemi. L'auteur s'étend sur l'ad-

mirable œuvre de refrancisation entreprise dans la partie du département du Haut-Rhin que nous occupons de nouveau depuis quatre ans ; il rappelle les premiers incidents des hostilités, l'enthousiasme des populations délivrées, leurs souffrances après le retour offensif de l'ennemi. Les Ardennes, patrie de Taine, ont subi dans leur totalité la loi du vainqueur et l'auteur décrit, dans tous ses détails, l'entreprise perfide de l'ennemi qui s'applique à démoraliser un peuple « laborieux et patriote » qu'il tient sous sa domination. La *Gazette des Ardennes* paraît à Charleville depuis la fin de l'année 1914. Son directeur, René Prévot, contrairement à ce qu'en dit M. Alphaud, n'avait cependant jamais séjourné dans le pays avant la guerre. Alsacien renégat et déclassé, ayant épousé une fille de brasserie de Munich, il avait trouvé dans cette ville une seconde patrie et s'était dès lors préparé à l'œuvre de trahison, à quoi l'employa l'état-major prussien, dès qu'il se fut installé dans les départements du nord de la France.

Les études que M. Alphaud consacre à Marseille et à Bordeaux sont remarquables par l'abondance de détails qu'il est en mesure de nous fournir sur le développement des ports, le travail de l'industrie et du commerce. Dans le chapitre relatif à la Rochelle, on lira avec émotion le récit de l'équipée folle d'héroïsme de ce petit bateau qui s'appelait l'*Hyacinthe Yvon* et qui, avec son capitaine et cinq hommes, parvint à couler un sous-marin allemand. Il y aurait d'autres pages à citer qui illustrent l'effort de toute la nation française vers la victoire. Et ce passage de Montesquieu que reproduit l'auteur pourrait servir d'épigraphe à son volume : « Quand les Romains se crurent en danger, ce fut une pratique constante d'affermir chez eux la discipline; leur principale attention était d'examiner en quoi leur ennemi pouvait avoir de la supériorité, et d'abord *ils y mettaient de l'ordre.* »

HENRI ALBERT.

§

Les **Articles et Discours** (1er août 1914-1er août 1917) du Colonel Secrétan sont intéressants à un double point de vue. D'abord ils nous donnent le vivant contre-coup de nos anxiétés et de nos joies patriotiques chez un peuple ami, et il faut reconnaître que parfois ce peuple, peut-être parce qu'il ne se trouvait pas en pleine mêlée, a vu plus clair que nous ; sur la bataille de la Marne, par exemple, le colonel Secrétan s'exprime en termes plus décisifs que tels de nos journalistes de l'époque. Ensuite et surtout, ils nous montrent par quelles dificultés morales a passé ce peuple qui s'est trouvé dès le début partagé, ami en Suisse romande, mais presque le contraire en Suisse alamanique, et de plus entraîné dans une direction

très voulue par son personnel gouvernemental. La vieille Confédération helvétique aurait bien pu sombrer dans l'aventure ; heureusement il n'en a rien été, et nous avons conservé cet exemple précieux de la prédominance du facteur volontaire que nous défendons sur les facteurs race, langue, histoire, etc., que prônent nos ennemis. La Suisse montre d'avance ce que sera un jour l'Europe, et ç'aurait été dommage si cette preuve vivante du libre arbitre des peuples avait disparu dans la tourmente. Il est déjà bien fâcheux qu'elle ait failli le faire. Or c'est la langue qui aurait été ici la coupable ; rien d'autre ne pouvait rapprocher la Suisse de l'Allemagne ; entre sa libre démocratie et l'autocratie larvée de l'empire, entre son pacifisme et l'annexionisme de l'autre, c'était un abîme; mais depuis un demi-siècle toute la littérature allemande avait empoisonné ce petit peuple de ses livres d'orgueil et de haine ; il a fallu vraiment que les Alsaciens-Lorrains aient une force d'âme étonnante pour résister à cette même action ! Par bonheur ils ont résisté, et les Suisses ont fini par se reprendre, et les autres peuples germaniques des Pays-Bas ou des Pays scandinaves se sont également libérés des *idolatribus* que l'Allemagne leur avait imposés ; la langue le cède à la volonté libre. Mais comme s'en serait fallu de peu que l'évolution fût autre ! et comme il faudra se demander un peu anxieusement si le mouvement ne reprendra pas ! Ce n'est pas un vain hasard si tous les peuples de même race et langue se sont trouvés groupés dans les mêmes camps, car les Bulgares de langue slave sont de race turco-hongro-finlandaise; et quant aux peuples de langue latine qui ont gardé la neutralité, ils sont au fond du cœur tous avec nous. Raison de plus donc pour se réjouir que la Suisse nous ait conservé son exemple sans prix de peuple un et triple et pour souhaiter que la future Société des Nations conserve son unité concordiale en dépit de sa multiplicité de langues et races.

La psychologie du peuple portugais est moins complexe que celle du peuple suisse. A la brochure **Le Portugal et la guerre**, M. Paulo Osario a eu raison de donner pour sous-titre : *Un peuple qui a voulu et qui veut se battre contre l'Allemagne*. Les Portugais et leurs frères de langue et de race, les Brésiliens, ont, dès le premier jour, affirmé leur volonté nettement hostile, et cette communauté d'âme semble bien confirmer l'importance du facteur linguistique dans la formation des passions nationales ; c'est peut-être la violence de l'opinion publique portugaise, surexcitée par ce qu'on savait des projets allemands sur le rapt des colonies d'Afrique, qui a entraîné l'opinion publique brésilienne ; celle-ci a imposé durement silence aux nombreux émigrés allemands de ses Etats du sud, comme l'autre a maté avec décision les opposants à la guerre, tandis que l'Espagne voisine laissait étrangement palabrer les siens. Ce mouvement

national contre l'Allemagne est d'autant plus émouvant que le pauvre Portugal se débat dans des complications politiciennes bien fâcheuses ; mais présidentiels, parlementaires et royalistes sont au moins sur ce point du même avis, et l'effort de ce petit peuple est ,relativement à ses faibles ressources, aussi énergique que celui des grandes puissances. La vaillance de ses soldats est également digne de leurs alliés ; le 9 avril 1918, la division portugaise du général Gomes da Costa, attaquée par des forces huit fois supérieures, n'a battu en retraite qu'après avoir perdu 327 officiers et 7000 soldats ; c'est une campagne tout à fait honorable.

HENRI MAZEL.

§

Captain Ball, V. C. est le fameux « As » de l'armée anglaise. Les exploits de ce jeune aviateur, tué à vingt ans, sont encore présents à la mémoire. Les extraits de sa correspondance, publiés récemment, le révèlent, dès l'école, fils affectueux et commerçant dans l'âme. Il raconte avec orgueil les marchés avantageux qu'il a conclus avec ses camarades; puis, lorsque l'heure du combat sonne, le futur industriel se révèle soldat d'instinct, intrépide sans témérité, ayant le sens très net du danger et de la décision rapide. Toujours l'esprit en éveil et les mains actives, il n'était malheureux que lorsqu'il ne pouvait rien faire. Conscient des risques auxquels il s'exposait, il les envisageait, sans illusion, avec sérieux. Protestant, il trouvait dans l'exercice de ses devoirs religieux le calme dont il avait besoin après la tension nerveuse des exercices aériens. Mais au milieu de tragédies quotidiennes, hélas, et malgré les idées sombres qui l'agitaient parfois, il gardait son rire d'enfant et sa gaminerie. Avec autant d'enthousiasme qu'un combat contre des Fokkers ou des Albatros, il décrit une mêlée au camp, entre lieutenants, avec pour projectiles des brocs d'eau et des oignons. Un des incidents les plus curieux de sa carrière est un duel aérien qui se termina sans victoire de part et d'autre. L'aviateur allemand et lui étaient seuls. Ils se jetèrent en vain l'un sur l'autre; ils essayèrent stratagème sur stratagème sans résultat, tirèrent dessus, dessous, à tous les angles, se poursuivirent en cercle jusqu'à épuisement complet de leurs munitions. Alors, les deux adversaires s'arrêtèrent et furent pris d'un fou rire inextinguible. Pendant quelques minutes, ils volèrent côte à côte en se regardant et en riant à gorge déployée; puis, après un geste d'adieu, ils s'en furent chacun de son côté.

Les personnes qui recherchent de la nouveauté, des révélations sensationnelles ou des aperçus philosophiques glaneront peu dans le **War Diary** de Madame Waddington ; par contre, ceux qu'intéressent la vie journalière dans un pays envahi et les souvenirs qui

sont à la fois personnels et communs à beaucoup de gens, y trouveront mille incidents caractéristiques des trois peuples que l'auteur comprend et apprécie : les Français, les Américains et les Anglais. Le passage des Allemands à Mareuil, le récit du curé de la Ferté sont des pages d'histoire. Il est d'autant plus regrettable que le livre n'ait pas été revisé soigneusement. Les phrases en sont tout émaillées de mots français, l'ordre chronologique des faits n'est pas toujours clair et certains incidents sont racontés deux fois.

Yvonne Fitzroy, l'une des infirmières écossaisses qui, sous le commandement de la doctoresse Inglis, ont suivi les armées roumaines et russes dans leur retraite, publie ses notes sous le titre **With the Scottish Nurses in Roumania**. Ces femmes ont fait preuve de courage autant que des soldats aguerris et ont accompli leur tâche avec méthode, discipline et bonne humeur au milieu de l'affolement général, du désordre qui les entourait, et des changements et des déplacements continuels que la situation leur imposait. Miss Fitzroy dit peu de choses de l'état d'esprit des blessés qui lui ont passé par les mains ; elle comprenait mal leur langue, mais elle finit pourtant par partager un de leurs sentiments : leur haine des juifs. Ce qu'elle dit de ceux-ci, de leur position et de leur rôle dans la Russie méridionale et en Roumanie fournit matière à réflexion, surtout lorsqu'on a vu à Londres des juifs roumains verser des larmes « patriotiques » sur les malheurs de leur pays, malheurs qu'ils se gardaient bien d'aller partager. Les deux extraits suivants donneront une idée de la sympathie réciproque qui existe entre eux et leurs compatriotes.

4 décembre 1916. Braïla. — Nous avons beaucoup de travail ici, mais les gens sont odieux. On dit que notre hôpital est dirigé par des Juifs allemands ; il n'y a donc, sans doute, pas de raison de s'étonner, si nous ne nous entendons pas bien. Les vrais Roumains sont charmants......

5 décembre. — Nous avons failli avoir un « Pogrom » dans nos salles. Dans la journée, le secrétaire juif a raconté à un des blessés que cette guerre anéantirait toutes les nations d'Europe et que les Juifs resteraient les maîtres du monde. Ce soir, lorsqu'il est monté pour son service, le malade a sauté hors du lit, a battu le rappel avec une cuillère et a prononcé un discours passionné. Le Juif a failli être réduit en pièces sur le champ. A ce moment, mes sympathies étaient nettement pour les chrétiens.

Les livres d'humble apparence sont souvent ceux qui contiennent le plus de matières intéressantes. **The Navy in Mesopotamia, 1914 to 1917**, par Conrad Cato, est l'un de ceux-là. L'officier de marine qui l'a écrit est un auteur consciencieux qui ne raconte que les faits dont il est sûr ou dont il a été témoin. Quand il se lance dans le roman, il a soin de prévenir. Son ouvrage est divisé en deux parties : l'une historique, et l'autre imaginaire. Dans la première, l'exposé de la stratégie des « amphibies », c'est-à-dire des troupes bri-

tanniques qui remontaient le Tigre, ne manque point d'humour, quoique toute la gaieté de ces braves ne puisse voiler les risques qu'ils couraient. Le « pique-nique de Mésopotamie » (c'est ainsi qu'un journaliste anglais a baptisé l'expédition) a été troublé par maintes tragédies, et Conrad Cato révèle quels actes de courage et quels tours de force dut accomplir la marine anglaise pour les éviter ou en diminuer les effets.

Il est un autre ouvrage sur la marine britannique que l'on peut recommander, surtout aux jeunes gens qui voudraient, en étudiant l'anglais, apprendre à mieux connaître nos voisins. On trouvera dans **The Sub**, par « Taffrail », une description intéressante de la vie aux écoles navales de Dartmouth et d'Osborne, de l'existence d'un aspirant à bord d'un cuirassé et enfin d'un enseigne sur un contre-torpilleur. « Taffrail » s'abstient avec soin de vantardises et de faux sentiments ; aussi son livre est supérieur à la plupart de ceux que l'on a écrits sur le même sujet, et on le lit d'un bout à l'autre sans l'agacement que l'on éprouve devant la représentation voulue d'un seul côté de la médaille.

Front Lines contient un choix de nouvelles comiques ou tragiques dans le style conventionnel à l'usage des magazines. Boyd Cable connaît son métier et son public ; il s'entend à captiver l'attention des lecteurs jusqu'à la dernière ligne de son conte et, sans doute, à persuader au plus grand nombre que les choses se sont passées ainsi.

Dans un exposé d'une clarté remarquable, Mr. Davenport résume les causes de la guerre et l'attitude des nations à l'origine du conflit. Il existe peu d'ouvrages en anglais qui embrassent tous les problèmes internationaux d'une manière à la fois si précise et si synthétique. Aucun point important n'est négligé et aucune phrase ne pourrait être supprimée. **A History of the Great War** est de plus une étude impartiale. Son auteur ne l'a pas entreprise pour louer un allié au détriment des autres ; il a pris la peine de lire de ce qu'on a écrit dans d'autres langues que la sienne — ce qui n'est pas si commun qu'on se l'imagine, — et à tous il a rendu justice. Il a donné la place qui lui revient à l'élément psychologique dont les documents diplomatiques sont le pâle reflet, et fort bien analysé les différents facteurs : intérêt, crainte, amour de la liberté et idéal, qui forment la détermination d'un peuple. En un mot, son livre est une excellente introduction aux événements de la guerre même.

HENRY-D. DAVRAY.

§

Le volume de M. Marcel Prévost : **D'un poste de commandement**, intéressera surtout comme récit de choses vues. Il raconte

la *bataille de l'Ailette* ou *du Chemin des Dames* (23 oct.-2 nov. 1917), qui fut donnée après une longue préparation et dont les conséquences malheureusement se trouvèrent annulées par les événements encore mal connus qui survinrent ensuite et ramenèrent l'ennemi, comme l'on sait, dans les plaines tragiques de la Marne. Il n'est pas l'heure sans doute d'épiloguer sur les faits et nous nous bornerons à ceux de l'année dernière, qui ne faisaient nullement prévoir, on peut le dire, le recul qui se produisit ensuite. M. Marcel Prévost, quigagne le poste de commandement, note, sur la route de Soissons à Reims, l'animation extraordinaire qui prépare l'offensive et l'entassement prodigieux du matériel, des provisions et munitions, des services annexes, etc... Partout d'ailleurs, ce sont des villages ruinés ou plutôt leurs décombres, — leur carcasse : Venizel, Missy, C... sur Aisne. Mais le poste de commandement est établi dans un petit château flanqué de poivrières, — un château ruiné lui aussi et seulement défendu contre les obus avec des sacs de terre, cuirassé de bétonnage, de tôles ondulées. La préparation d'artillerie commence bientôt dans un tapage formidable et au moment où va s'engager l'action, l'auteur se fait conduire au fort de Condé qui domine tout ce pays et d'où il espère découvrir l'ensemble du champ de bataille. La visibilité toutefois est médiocre avec la fumée qui provient de l'éclatement des projectiles. Il nous raconte entre temps ce que doit être la préparation d'une attaque et le coup de main qui précéda celle de l'Ailette, — à l'effet de faire des prisonniers et d'en tirer quelques renseignements sur les effectifs et dispositions de l'ennemi. La préparation d'artillerie, l'effroyable avalanche de plomb et d'explosifs sur les lignes adverses se poursuit d'ailleurs (1). Des divisions qui se trouvent depuis quelque temps en face de l'ennemi sont alors relevées par des troupes fraîches, et l'on nous parle de la visite que font les officiers, à travers les boyaux, caves et tanières qui couvrent la plaine, aux hommes qui doivent prendre l'offensive. Après ces considérations multiples, cette longue préparation, — presque aussi longue que celle qui précéda l'attaque, — M. Marcel Prévost donne enfin le récit de la bataille. Les nôtres enlevèrent le fort de la Malmaison, mais eurent du travail pour faire tomber la ferme voisine dont les Allemands avaient fait un véritable repaire. Bientôt on signala des prisonniers, et dès 6 h. 45 tous les premiers objectifs étaient atteints. Après la Malmaison, on se battit autour des carrières de Montparnasse ; au bois des Hoinets où l'on captura tout un bataillon allemand. De la 13e division, un régiment prit dix-huit canons dans le bois de Belle-Croix ; un autre enleva Vaudesson, tan-

(1) A Moronvilliers, lors d'une offensive précédente, un éboulement mura dans une des *creutes* ou carrières qui lui servait d'abri, l'effectif entier d'un régiment. On venait d'en retirer le millième cadavre.

dis que deux bataillons de chasseurs s'emparaient du bois des Gobineaux, au nord du bois du Vallon. Les chasseurs emportèrent encore le village de Chavignon, au bas des croupes de l'Aisne, et la division Guyot de Salins les rejoignit bientôt, ayant pris la ferme de l'Orme, la ferme Many et la Voyeu. A l'extrême droite l'ennemi résista davantage, mais on enleva quand même un millier de prisonniers et quinze canons. Le soir on comptait 7.000 prisonniers et une centaine de pièces. Il fallut alors explorer le terrain, l'organiser, installer de nouvelles batteries, étendre le réseau des fils de communication. Le tir des canons reprit, atteignant les ponts de l'Ailette, couvrant de projectiles la rive opposée où se retirait l'adversaire. M. Marcel Prévost décrit cependant l'aspect du champ de bataille, le terrain reconquis, sorte de paysage lunaire, avec ses trous d'obus parfois se chevauchant, semblables à d'énormes pustules crevées, et où d'ailleurs, hormis cela — et les morts, avec des débris d'armes et d'équipement, — il n'y a rien. Il faut deviner où se trouvaient des boyaux, des tranchées, des abris ; même les réseaux de fils de fer ont été emportés par la trombe d'artillerie. Sur les ruines de la ferme de Malmaison continuaient cependant à tomber les marmites allemandes, tandis qu'à l'horizon, le temps plus clair permettait d'apercevoir la montagne et les tours de Laon, et que dans les carrières de Montparnasse on découvrait une véritable ville souterraine, des avenues de catacombes, des galeries, des caves, où l'ennemi s'était établi, avait même installé l'éclairage électrique. La marche en avant reprit ensuite (25 oct.) et poussa jusqu'à l'Ailette dont la boucle fut enlevée par les chasseurs. Il restait à reprendre Filain, l'épine de Chevrigny, la ferme de Froidmont et l'épine de Vaumaires. Les événements nous ramènent présentement, on le sait, sur les mêmes positions, conquises de haute lutte en 1917 et que nous devons enlever de nouveau. Mais M. Marcel Prévost a raison lorsqu'il fait remarquer qu'à l'époque, avec la débâcle italienne d'une part, l'avance anglaise sur Cambrai de l'autre, la bataille, pourtant décisive, de l'Ailette ne fut signalée que par quelques lignes du communiqué et comme un incident en somme secondaire. En terminant, il note l'impression presque de surprise éprouvée à son retour dans la zone intérieure en retrouvant aux fenêtres des maisons des vitres intactes. Le volume enfin comporte quelques documents donnés en appendice, — une lettre allemande, surtout édifiante, des rapports, des ordres ramassés sur le champ de bataille. Les combats de l'Ailette représentèrent, approximativement, pour l'ennemi, une perte de 50.000 hommes.

Le volume de M. Henri Libermann : **l'Infanterie héroïque et douloureuse**, offre des récits surtout militaires, — « récits vécus d'un officier de ligne », *Thiaumont* (*juillet-août 1916*), *Moron-*

villiers (*mars-avril 1917*), — qui sont tout en gestes, en action, en combats; où l'auteur ne s'inquiète que des choses militaires, se borne à les donner sur le ton d'un rapport hérissé d'initiales et désignations conventionnelles, — et dont la précision même arrive à une sorte d'éloquence. Le régiment est dirigé sur Verdun par Thiaumont et Vaubecourt, Rambercourt-aux-Pots, — pillé et incendié en septembre 1914, Chaumont-sur-Aire, Mondrecourt, Heippes, — la « Voie Sacrée ». Il arrive à Pouilly, au camp de Nixeville et approche de Verdun dont on nous décrit le curieux paysage. La ville se trouve déjà dévastée (juillet 1916); les projectiles ont ébréché les vieux murs de Vauban. Partout on peut voir de larges trous d'obus, des toitures effondrées, des gravats et décombres. Par places apparaissent de larges taches brunes, — du sang, — où des hommes sont tombés. La troupe finit par être envoyée du côté du fort de Belleville, où elle se trouve d'abord en réserve, et doit gagner la croupe de Froide Terre, creuser des boyaux, des tranchées. Puis l'auteur est dirigé avec le bataillon du côté de Thiaumont. Il doit cheminer la nuit, — dans le noir, — sous la canonnade qui s'accroît bientôt au point d'interrompre toute circulation. Il faut attendre une accalmie pour s'élancer, gagner en courant les vestiges d'un ancien boyau qui sert provisoirement de refuge, — et d'où l'on arrive enfin au poste désigné. Le jour venu, on découvre la dévastation du terrain sur tout le champ de bataille, — et tout proche, des cadavres, surtout allemands, en pleine décomposition. Bientôt se produit une attaque; le bombardement français répond aux pièces de l'ennemi et tout disparaît dans la fumée, le feu et la poudre des batteries, crachant dans un tapage infernal. L'air est irrespirable; la flamme des explosions, des odeurs, les gaz qui brûlent, empoisonnent et font pleurer. Des ordres arrivent et il faut attaquer du côté où était le village de Fleury. Ce sont alors des combats acharnés et où se trouvent anéantis les effectifs à mesure qu'on les engage. La troupe peut à peine se maintenir malgré des renforts qui lui parviennent. Au petit matin, les Allemands attaquent de nouveau et arrivent presque à s'emparer de la position. Ils sont repoussés, — reviennent encore, et cela dure ainsi, des jours et des nuits, des nuits et des jours, avec le bombardement, les gaz, l'assaut, — toujours de nouvelles attaques, des combats à livrer, des morts à foison, des blessés qu'on emporte et qui souvent trépassent sur le chemin. Le commandant est atteint et doit être évacué; un autre vient prendre sa place et le combat continue. De nouveaux renforts arrivent pour l'attaque de Dépôt, qui se trouve enlevé à l'heure dite. Un ordre de relève aussi parvient et c'est un moment de joie, malgré le râle des mourants, la puanteur du sang répandu, de charogne qui emplissent l'abri. Mais après quelques heures de repos, le régiment, — ou plutôt ce qu'il en reste, — loin de regagner l'arrière,

doit reprendre le combat. On est au 3 août et les nôtres bousculent les Allemands, reprennent Fleury, approchent même de Douaumont. La petite troupe doit se porter de nouveau en avant, gagner la tranchée de Boulogne par le ravin de la Folie qui entaille la grande croupe de Froide-Terre. Un moment elle a l'ordre de se diriger vers le bois des Trois-Cornes, — mais se trouve enfin relevée pour revenir dans un secteur calme, — Nanteuil-le-Petit, près de Ligny-en-Barrois, — après avoir regagné Verdun où le bombardement continue. Il y avait près de deux mois qu'elle soutenait l'assaut de l'ennemi et ses effectifs étaient tombés sous les forts, dormant le grand sommeil qui doit durer jusqu'au jour du jugement.

Le second épisode du livre : *Moronvilliers*, nous conduit sur les Hauts-de-Meuse, à Bar-le-Duc, au camp de Châlons, puis dans le secteur de Prosnes, — que dominent le mont Cornillet, le Casque, le Têton, et autres lieux malheureusement célèbres, — une région où l'on se bat longuement avant de regagner enfin Mourmelon, mais d'où il faut repartir de nouveau, reprendre l'attaque, — qui se trouve arrêtée d'ailleurs par les gaz de l'ennemi. Les deux récits de M. Henri Libermann sont à lire. Ils ont l'intérêt des choses vues et vécues, — souffertes, — et leur allure de rapport militaire ajoute encore à ce récit, peut-on dire, un intérêt de curiosité, — magnifiant la lutte épique soutenue de ce côté depuis quatre ans par les nôtres, et qui restera sans doute une des choses les plus extraordinaires de l'histoire actuelle.

M. Henri Malo a consacré à la guerre *en Belgique*, dans la région de l'Yser, un intéressant volume de croquis et souvenirs : **la Zone de l'Avant** (*tableaux*, *portraits*, *paysages*), où il décrit d'abord l'organisation de ce front où s'arrêta la ruée allemande. « Nous assiégerons la forteresse France », disait un de leurs généraux, — proposition qu'il aurait pu retourner pour être exact. Le secteur de ce côté se trouvait alors un immense chantier « accumulant les matériaux innombrables déversés par les trains, les charrois, les bellandres : amas de planches, rondins, pieux, clayonnages, rails, fils de fer barbelés ou grillagés, tôle ondulée, briques, etc... Mais la dévastation de ce côté est effroyable ; tout y a été détruit ; les villages n'ont plus de clocher, les maisons plus de toitures ; les murs sont percés de larges trous et même des constructions ont été rasées au niveau du sol. Toute la région enfin est coupée de lignes de tranchées », couvertes de fortifications et d'abris, s'épaulant l'un l'autre. Des fermes ruinées ou leurs décombres ont été transformées en forteresses. On nous conduit dans un village fortifié, — que l'ennemi bombarde d'ailleurs avec entrain, — puis le volume fournit des indications curieuses sur la manière dont l'existence s'est organisée sur le front, — la vie des civils et des militaires, — le commerce auquel se livre

la majorité de la population. Dans un Casino de la Côte, il y a un corps de garde, et à côté un marchand de pommes de terre frites, chez lequel opère un coiffeur. C'est ensuite le tableau de certains coins pullulants de la région, — mais où l'existence court certains risques. Tandis que passe en silhouette, avec son cortège d'officiers, le roi Albert de Belgique, des navires de guerre viennent s'embosser à portée de canon et commencent à tirer sur les ouvrages de l'ennemi, — et il y a même des monitors qui utilisent des pièces allemandes prises à Kiao-Tchéou. Arrive le mauvais temps de l'hiver, la tempête ; un navire en détresse s'échoue près de la côte. Avec la pluie, la bourrasque, tout le pays est transformé en un océan de vase d'où émergent des fermes, quelques trognons d'arbres, — tandis que sur les routes, la boue monte parfois jusqu'au mollet. M. Henri Malo nous raconte ensuite un voyage qu'il fit à Paris, — et son retour avec le mauvais temps, la tempête habituelle. Il parle de l'existence à Dunkerque, — où l'on vit dans les caves, comme à Reims avant l'évacuation, — et du danger habituel des obus, avec lesquels les Parisiens ont également fait connaissance, ensuite de quoi il rapporte des anecdotes diverses et décrit des improvisations de mobilier sur le front, certaines même confortables. Le livre contient également des portraits : celui d'un moine artiste qu'on appelle Frère Jean ; le caporal Dieu, — qui n'a aucune parenté avec le Vieux Dieu d'outre-Rhin ; le soldat belge Bronchart ; des figures curieuses de femmes qu'on appelle Mietje Debœuf et Mme Tack. Puis ce sont des choses sur la Noël près de l'Yser, où l'on ne voit plus que des cadavres de villes et des spectres de villages ; des tableaux de guerre comme le massacre de la petite ville de Loo par l'artillerie allemande ; enfin le spectacle de l'inondation qui arrêta l'ennemi ; le printemps sur la côte avec les cerisiers en fleurs, — mais toujours la voix du canon — et tandis que des alliés, réunis dans un jardin, se racontent de bonnes histoires, etc....

En lisant le livre de M. Henri Malo, toutefois, — je le dirai franchement, — on s'attend toujours à ce qu'il raconte le drame terrible dont la région fut le théâtre. Mais il offre un grand charme sans doute, car s'il s'achève sans avoir quitté les à-côtés de la lutte, on regretterait beaucoup de ne l'avoir pas ouvert.

CHARLES MERKI.

§

Mon ami, l'abbé Félix Klein, aumônier à mon ancien hôpital, l'ambulance américaine, à Neuilly, présente dans son dernier livre, **Dieu nous aime**, une collection de ses excellents entretiens avec les victimes de cette guerre, dont plus de dix mille, nous dit-il, ont passé par son ambulance. Ceci est le troisième volume — *Douleurs*

qui espèrent et *la Guerre vue d'une Ambulance* étaient les deux autres — inspiré à l'auteur par ce milieu, et a été couronné cette année par l'Académie Française. Le discours sur l'arrivée de l'Amérique, qui fut prononcé le 4 juillet de l'année dernière, pour la fête de l'Indépendance, est un vrai chef-d'œuvre d'éloquence patriotique. En m'envoyant son livre, l'abbé m'écrit :

Les blessés américains sont ici maintenant les plus nombreux ; mais, quoiqu'on ait dit le contraire, il y a encore et il y aura toujours des blessés français dans notre hôpital. La France et l'Amérique, ici encore plus qu'ailleurs, sont inséparables. Quelle joie et quelle fierté de voir nos soldats des deux pays travailler aussi glorieusement !

Dans des « conversations et opinions » qui composent le dernier volume de M. Charles de Saint-Cyr, **Ce qu'il faudra que soit la France de la victoire**, l'Amérique et les Américains ont leur place. Ainsi, M. Jean Lerolle, député de Paris, examinant la question de l'instabilité ministérielle en France, déclare que « nous aurions sur ce point plus d'un emprunt à faire à la constitution des États-Unis, afin de donner à nos gouvernements l'autorité et la liberté d'action qui leur sont nécessaires dans l'intérêt national .» Mais M. Fournol, secrétaire général du Comité parlementaire d'action à l'étranger, est moins heureux quand, parlant de la bibliographie d'un des livres du Président Wilson, il dit :

On ne voit mentionnés que fort peu de livres français postérieurs à 1840. Qu'est-ce à dire ? sinon que les bibliothèques des universités américaines, où M. Wilson se documentait, ne renferment guère que des livres allemands pour la période contemporaine, parce que les bibliothèques étaient fournies par la librairie de Leipzig.

M. Fournol se trompe, d'abord sur la composition des bibliothèques universitaires aux Etats-Unis et aussi sur le rôle de la librairie allemande comme fournisseuse à ces bibliothèques. Si M. Wilson cite dans sa bibliographie plus de titres allemands que de français, l'explication se trouve dans le fait qu'en France, comme aux Etats-Unis du reste, les éditeurs sont moins entreprenants que les éditeurs allemands. Voilà tout.

Facts about France (*Choses de France*), par le Professeur E. Saillens, interprète à l'armée anglaise, est un excellent petit livre, un vrai *vade mecum*, fait pour les soldats anglais et américains, auxquels il rendra de grands services. Cet ouvrage a été conçu de manière à leur donner alphabétiquement tous les renseignements désirables sur l'histoire, géographie, littérature, arts, sciences, etc., de la France. C'est un véritable acte de fraternité entre peuples unis pour la « dernière croisade ». Il fera sûrement apprécier et aimer la France par ceux qui viennent l'aider à vaincre l'ennemi commun.

The Undying Spirit of France est la traduction de *Les*

Traits éternels de la France, la belle conférence faite le 12 juillet 1916 à Londres devant l'Académie Anglaise, par M. Maurice Barrès, et dont l'épigraphe devait être ces vers inédits que m'a envoyés M. Gustave Rouger, un jeune convalescent français d'un hôpital militaire du midi, vers par lesquels je clos la préface de la traduction anglaise entreprise par moi de cet opuscule :

Quand éclatera la fleur épanouie,
Avant que d'ici-bas ma pauvre âme s'enfuie,
Ah, laissez-moi chanter, mon Dieu, chanter toujours,
Avec tout mon élan vers la sainte demeure,
Où vos bras s'ouvriront pour m'accueillir un jour,
Ah, laissez-moi chanter, avant que je ne meure,
L'Eternelle Beauté dans l'Eternel Amour.

THÉODORE STANTON.

A L'ÉTRANGER

Autriche-Hongrie.

PAIX. — Lorsque, le 16 septembre dernier, on apprit que l'Autriche-Hongrie faisait de nouvelles offres de paix, certains furent surpris. Ils s'étonnaient que la fâcheuse aventure de l'Empereur-roi Charles et de son chancelier Czernin n'eût pas refroidi l'ardeur pacifique des « consciences pourries » de Vienne. C'est que ceux-là n'avaient pas suivi avec attention la course à l'abîme de la monarchie bicéphale. Depuis quatre ans l'Autriche-Hongrie, qui s'est attelée au char pangermanique, trébuche sur les obstacles. Elle a tout risqué pour alléger le véhicule et essayer de le conduire au but et mener l'Allemagne vers la *Weltmacht*, la domination universelle. Elle y a compromis sa situation — ou plutôt son semblant de situation — politique, militaire et économique. La force des armées allemandes la soutenait encore. Mais voici que le vent de la défaite, soufflant de l'ouest, emporte ce qui restait de la puissance germanique. Vienne ne peut plus compter sur l'appui de Berlin, puisque aussi bien Ludendorff a dû faire appel au vaincu du Piave pour soutenir en France ses forces chancelantes. En avril encore, Charles Ier pouvait télégraphier à Guillaume II : « Mes canons répondront à Clemenceau. » Paris et Calais semblaient s'ouvrir devant les troupes allemandes ; les plaines de la Lombardie semblaient attendre les soldats de Boroëvitch. Les eaux du Piave, de la Marne, de l'Aisne et de la Somme ont emporté tous ces vains espoirs. L'armée de Guillaume II sent peser sur elle la main vengeresse de la démocratie américaine.

L'armée de Charles, minée déjà par l'abandon des Slaves sur le front, est rongée aujourd'hui par la désertion à l'intérieur, dé-

sertion favorisée par la population civile, si nous en croyons l'officielle *Smotra Dalmatinska* dont un entrefilet, reproduit le 18 août par la *Hrvatska Drzava*, disait textuellement : « Selon les informations reçues au ministère de la guerre, il arrive fréquemment que les désertions dans l'armée sont dues à la conduite de la population. Les parents et les amis aident les soldats à déserter ou facilitent leur désertion. » De son côté, la *Bosnische Post* (18 août), feuille officieuse, écrit que « certaines montagnes de Bosnie sont pleines de déserteurs ». D'autre part, certains députés allemands se proposent d'interpeller le gouvernement au sujet de ce qu'ils appellent « l'armement des Tchèques ». Ils accusent les Tchécoslovaques de voler partout des armes et des munitions. Ils les accusent également de posséder dès à présent des monnaies nationales et le député Mallik a posé à ce sujet une question au ministre des finances.

Pauvre ministre des finances, pourquoi l'importuner de telles questions ? N'a-t-il pas assez de soucis ? Le 8 février dernier, le gouverneur de la Banque austro-hongroise avouait — c'était la première fois depuis 1914 qu'un bilan était produit — qu'au 31 décembre 1917 l'encaisse d'or n'était que de 265 millions de couronnes, alors que le chiffre des billets de banque atteignait 18 milliards 439 millions. Quelque temps après, lors de la discussion du budget, le baron Wimmer, ministre des finances, assurait que ce chiffre était monté à à 24 milliards et, selon la presse viennoise, il serait aujourd'hui de 25 milliards.

Le nerf de la guerre et un efficace appui de l'Allemagne manquent juste au moment où les mouvements nationaux se font plus âpres et plus dangereux. Tchécoslovaques, Polonais et Yougoslaves, qu'avait déjà groupés le congrès de Prague, resserrent leurs rangs, affirment leur programme commun. Les Serbes, Croates et Slovènes, tous Yougoslaves, mais séparés par l'arbitraire dualisme (*divide et impera*), s'efforcent de créer un organe directeur commun. Dans ce but, les Slovènes, conduits par l'énergique député Korochetz, ont pris l'initiative de créer un Conseil National. Ils ont, dans ce but, tenu à Ljubljana (Laybach), les 16, 17 et 18 août, un véritable congrès où ont été élaborés non seulement les statuts du nouveau conseil, mais encore le programme commun à tous les Slaves d'Autriche-Hongrie. Ce programme, un des délégués polonais, le comte Skarbek, l'a fort bien résumé en disant qu'au projet pangermanique « Hambourg-Bagdad », il faut opposer un plan slave : « Danzig-Trieste ». Autour de ce programme s'est formée une véritable Triple Alliance slave, comme la *Národni Politika* de Prague appelle le bloc des opprimés contre les oppresseurs.

Le gouvernement austro-hongrois suivait avec anxiété les travaux du congrès de Ljubljana lorsque lui parvint le texte de la déclaration

par laquelle le gouvernement britannique reconnaît les Tchécoslovaques comme alliés et belligérants, et leur Conseil National comme une sorte de gouvernement provisoire. Le baron Burian fit alors immédiatement transmettre, à Ljubljana même, une dépêche urgente au député Staněk, président de l'Union parlementaire tchèque, le priant d'avoir un entretien avec lui. Le député se rendit à l'invitation. Il entendit les doléances du ministre qui lui demandait d'intervenir auprès des représentants de la nation pour désavouer le Conseil National. Le député Staněk refusa énergiquement. Malgré une note officielle, malgré les menaces de la presse allemande et magyare, la nation tchécoslovaque resta ferme, heureuse de se savoir soutenue à l'étranger, confiante dans l'avenir, puisque les promesses faites par la France d'abord, la Grande-Bretagne ensuite, les Etats-Unis quelques jours après, assuraient sa libération.

Ces déclarations, qui réjouissaient non seulement les Tchécoslovaques, mais aussi les Polonais et même les Yougoslaves — qui espèrent bien avoir leur tour, — unissaient plus fortement encore les trois nations slaves dans leur haine contre l'Autriche-Hongrie. Charles sentit trembler sous lui son trône vermoulu. Pour le sauver, pour assurer en même temps l'avenir de l'Allemagne, il fallait agir sans retard. Le gouvernement fit donc courir le bruit que l'on allait procéder à un remaniement de la monarchie, faire de l'Autriche-Hongrie une fédération. La réponse des Slaves fut nette. Ils n'attendent rien de leurs oppresseurs et considèrent qu'il est trop tard pour se livrer à de telles transformations. Le projet de réforme ne fut pas mieux accueilli par les Allemands et les Magyars. « On peut penser ce que l'on voudra du dualisme, déclaraient les députés nationalistes allemands dans la *Zeit* du 18 août, mais pour le moment il ne vient à l'idée d'aucun politicien sérieux d'Autriche d'ébranler cette forme dualiste... » Et tous les Allemands d'applaudir. Les journaux magyars se rangèrent unanimement à l'avis du *Magyar Hirlap* qui, le 29 août, écrivait : « Nous aussi, Magyars, nous avons le droit non seulement de nous prémunir, d'accord avec notre roi, contre toute espèce de conciliabules qui, sous prétexte d'améliorer l'Etat, se hasarderaient à attenter à l'intégrité de notre patrie, mais encore de protester contre un tel dilettantisme, même s'il ne concernait que l'Autriche. » Le *Pesti Naplo* dit cependant qu'il est « impossible de continuer à soutenir la fiction que l'Autriche n'existe que par les citoyens de Vienne et les professeurs de Gratz et qu'elle est allemande parce que ses gouvernants sont Allemands. Il n'en reste pas moins que la réforme pour la rendre moins injuste, s'est attenter au pouvoir des oppresseurs, et ceux-ci ne sauraient le permettre. » Le coup de la réforme avait donc fait fiasco. Le gouvernement, après avoir annoncé que « la réforme projetée doit sauvegarder les intérêts militaires de

de l'Etat », chercha autre chose. C'est alors qu'avec l'assentiment de Berlin, Burian rédigea d'une plume confuse ses piteuses propositions de diplomatie secrète, d'entretiens sans engagement, heureusement repoussées par l'Entente.

Vienne ni Berlin n'ont été surpris du refus. Ils s'y attendaient. La note de Burian n'était, d'ailleurs, qu'une amorce. Les vraies propositions de paix viendront plus tard, quand les défaites se feront plus graves. Vienne et Berlin seront alors ouvertement d'accord pour exposer des conditions concrètes.

L'Allemagne promettra d'évacuer la France, — si ce n'est déjà fait, — et l'Autriche la Serbie. Vienne fera savoir en outre que S. M. apostolique est toute disposée à donner satisfaction à ses peuples en faisant véritablement de son empire un Etat fédéré. Il s'agit moins, comme on le croit trop dans l'Entente, de remonter le moral de la population des Empires Centraux (les actes diplomatiques du gouvernement austro-hongrois en ce qui concerne une paix blanche sont, d'ailleurs, considérés comme nuisibles par la majorité des sujets de Charles) que de jeter le trouble chez nous. Nos ennemis savent fort bien qu'il y a dans l'Entente des gens qui se contenteraient d'une paix quelconque plutôt que d'assurer par notre victoire le bonheur de l'Europe et du monde. C'est sur ceux-là qu'il faut agir avant la débâcle totale de l'Allemagne, et l'on espère les tromper par des promesses vides. On les tromperait, en effet, car l'Allemagne gagnerait encore à évacuer la Belgique, à nous rendre l'Alsace-Lorraine si les traités de Brest-Litovsk et de Bucarest restaient intacts et si la quadruple alliance de l'Europe Centrale subsistait. En déclarant les Tchécoslovaques indépendants, l'Entente commence la démolition de l'Autriche-Hongrie. Bismarck, assure le comte de Bülow, « répétait souvent que le maintien de l'intégrité de l'Autriche-Hongrie est d'un intérêt essentiellement allemand ». On le sait fort bien à Berlin et l'on y fera tous les efforts possibles pour sauver le « brillant second » du démembrement.

Vienne et Budapest, qui sont fort habiles en « géométrie électorale », sauront, de leur côté, tout en accordant aux nationalités une apparence d'autonomie, sauvegarder la prépondérance des Allemands et des Magyars. Berlin aura donc toujours en main sa fidèle alliée. L'Allemagne continuera à dominer l'Europe Centrale, à commander, de la Baltique à l'Asie Mineure, les armées fournies par une population de plus de 150 millions. Elle pourra alors attendre son heure pour écraser, les uns après les autres, ses ennemis d'aujourd'hui, lorsque l'Entente se sera désagrégée. Voilà ce que se disent les gouvernants des deux Empires Centraux et ils pensent que, leur coup ayant raté, ils peuvent bien avoir l'air de faire quelques concessions dans l'espoir de le recommencer dans de meilleures conditions. La

chose principale quant à présent, c'est de ne pas permettre, comme le disait plaisamment la *Neue Freie Presse* du 28 août, que l'on découpe l'Autriche-Hongrie comme un concombre : elle est indispensable à l'Allemagne.

JULES CHOPIN.

§

Balkans.

AVANT L'OFFENSIVE ALLIÉE EN MACÉDOINE. — UNE PAIX SÉPARÉE AVEC LA BULGARIE ÉTAIT-ELLE POSSIBLE? — L'offensive de l'Entente en Macédoine, qui a infligé une lourde défaite aux armées bulgares et les a amenées en dix jours à la capitulation, a été précédée par une période où la Bulgarie, pressentant le danger qui menaçait ses frontières, a essayé par ses manœuvres diplomatiques de détourner le coup qui allait la frapper. Durant tout le mois d'août et au début de septembre, la presse de Sofia, obéissant à un mot d'ordre, proclamait sur tous les tons le désir de paix de la Bulgarie. Tant que les armées allemandes, de mars à juillet, avançaient triompalement en France et menaçaient Paris, les Bulgares maintenaient toutes leurs revendications, insultaient les alliés, et n'avaient foi que dans la solution militaire qu'allait imposer Ludendorff à l'Entente vaincue. Mais depuis le 15 juillet, la contre-offensive victorieuse de Foch a eu pour résultat d'ébranler leur confiance en l'invincibilité de l'Allemagne. Aussi la Bulgarie, effrayée devant la perspective d'une défaite allemande qui ferait écrouler tous ses rêves de domination en Macédoine, s'est hâtée de se rallier à l'idée d'une paix d'entente, et d'abandonner la thèse favorite de la solution militaire pour préconiser la solution diplomatique et l'accord à l'amiable entre les deux groupes de belligérants.

Il semble bien, écrivait le *Preporetz* le 10 août, que les conjonctures en faveur d'une entente sont devenues plus propices. Avec la contre-offensive de Foch, puis avec celle de Haig, le prestige militaire de l'Entente en Europe est sauf. Son prestige politique n'a jamais été atteint. Pourquoi continuer la guerre du moment qu'on constate chez les Centraux le désir d'un accord?

Ce pacifisme du gouvernement de Malinov, qui trahissait le profond malaise qui règnait dans les milieux politiques et la lassitude de la population, donna de nouveau l'occasion à certains journaux de l'Entente de prêcher en faveur d'une paix séparée avec la Bulgarie. Durant tout le mois qui a précédé l'offensive alliée, il y a eu toute une campagne de presse, notamment dans les milieux bulgarophiles anglais, où l'on conseillait aux diplomates de profiter de l'affaissement moral des Bulgares et de la crise de l'alliance bulgaro-allemande à la suite des déceptions diplomatiques de Bucarest,

pour amener la Bulgarie à trahir ses alliés et à traiter avec nous.

Bien entendu, les journaux de Sofia n'ont pas manqué de répliquer à cette campagne de presse, qu'ils avaient eux-mêmes encouragée par leurs avances à Wilson et leurs fausses déclarations pacifistes, et de réfuter, selon les expressions de l'*Echo de Bulgarie*, « les informations fantaisistes qui reviennent périodiquement, dans la presse française notamment, par suite du dépit provoqué par l'intervention de la Bulgarie aux côtés des Puissances Centrales ». — Dès le 12 août, l'officieux *Preporetz* écrivait :

Tout accord séparé avec l'ennemi est totalement exclu. Nous n'avons pas encore oublié les suggestions de Delcassé en 1915 pour le partage de la Bulgarie entre ses voisins, et nous ne nous laisserons pas leurrer par l'Entente. La Bulgarie est là où elle est, parce que ses voisins ennemis dans les Balkans firent tout leur possible pour qu'elle ne fût pas là où ils sont. La politique et les buts de guerre de la Bulgarie sont connus. Ils sont conformes aux principes de la libre détermination des peuples si solennellement proclamés par nos adversaires eux-mêmes. Appuyée sur l'alliance avec les Puissances Centrales, la Bulgarie a heureusement réalisé son unité, et dans la force de ses armes et de son droit elle voit l'unique garantie que cette unité obtiendra la sanction internationale au Congrès général de la paix.

Cet article gouvernemental est entièrement approuvé par le *Mir* :

L'Entente fait croire au monde que la Bulgarie est épuisée et qu'elle va se jeter à ses pieds pour implorer la paix. Cela est faux. Un accord séparé avec l'Entente est impossible, et celle-ci le sait bien, elle qui affirme d'autre part qu'elle ne peut trahir les intérêts des Serbes et des Grecs. Nos ennemis veulent simplement, en répandant ces bruits de paix séparée, semer la brouille entre les alliés. Le *Preporetz* a donc eu raison de proclamer une fois de plus notre attachement à l'Alliance. Nous voulons la paix, sans doute, mais une paix générale ; et jusqu'à ce que cette heure ait sonné, tenons bon.

Tous ces bruits d'un accord possible avec la Bulgarie, accord qui n'aurait pu évidemment se faire qu'en demandant certains sacrifices aux voisins balkaniques, ont à un moment donné vivement alarmé nos alliés grecs et serbes. Dans une déclaration publiée à Washington par les ministres de Grèce et de Serbie, les deux diplomates rappellent que « tout ce que la Bulgarie a conquis pendant cette guerre appartient à la Serbie et à la Grèce », et ils ajoutent :

La Bulgarie sait quelle sera la réponse de la Serbie et de la Grèce au cas où elle demandrait une extension de territoire. Elle s'imagine peut-être que nos grands alliés seraient disposés à exercer sur nous une pression afin de nous amener à consentir des sacrifices territoriaux. La Bulgarie s'exposera à une nouvelle déception. Nos alliés qui ont garanti à la Serbie et à la Grèce l'intégrité territoriale et qui leur ont donné des assurances qu'à la

liquidation finale il sera tenu compte des droits et des aspirations de ces deux pays, donneront à comprendre à la Bulgarie que leur engagement n'est pas un vain mot.

A cette déclaration serbo-grecque, voici la réponse que fit l'*Echo de Bulgarie* du 5 septembre, dans un article intitulé : « Peur imaginaire » :

Hâtons-nous de rassurer les Serbes et les Grecs. Personne en Bulgarie ne songe à la paix séparée et personne ne la désire. S'il en est question dans une certaine presse de l'Entente, les Bulgares n'y sont pour rien. C'est pour réaliser notre unité nationale que nous faisons cette guerre, et ce n'est pas lorsque nous tenons notre gage entre les mains que nous voudrions compromettre l'œuvre accomplie. Certes, nous désirons la paix, mais la paix digne, la paix générale, la paix qui consacrera notre juste cause en même temps que celle de nos fidèles alliés. Toute illusion sur la possibilité d'une paix séparée ne peut que retarder l'heure de la paix générale à laquelle aspire l'humanité entière.

Quand au *Préporetz*, il revient une seconde fois sur la question dans un article du 11 septembre intitulé : « Double Jeu » :

La presse ennemie, dit-il, continue à suivre avec une attention soutenue les événements de Bulgarie. Toutefois ses espoirs de voir « le fils prodigue » rentrer dans le camp de ses protecteurs naturels se sont de nouveau évanouis. Malgré les prophéties des meilleurs « connaisseurs » de l'Orient, la Bulgarie ne désire pas donner une « nouvelle orientation » à sa politique extérieure et trahir ses alliés actuels.

Après avoir cité le *Journal des Débats*, la *Tribune de Genève* et le *Daily Graphic* qui accusaient le roi Ferdinand d'avoir machiné une « comédie orientale » en appelant Malinov au pouvoir, et de mener un double jeu auprès de ses alliés et auprès de l'Entente, le *Preporetz* ajoutait :

Il est superflu de réfuter ces nouvelles calomnies de l'ennemi. La Bulgarie est là où elle est, et elle ne voit aucune raison de procéder à une nouvelle révision de la politique suivie jusqu'à ce jour. La Bulgarie ne cherche ni à marchander ni à jouer un jeu double. Cela est clair. On ne peut en dire autant de nos adversaires. Impuissants à nous vaincre sur les champs de bataille, ils essaient de vaincre notre moral. Récemment encore on nous a fait les propositions les plus alléchantes. On nous a dit : Pourquoi vous battez-vous, puisque l'Entente est prête à vous donner tout ce que vous voulez et ce que l'Allemagne ne veut ni ne peut vous garantir ? Jusqu'à quel point l'Entente était prête à nous garantir notre unification nationale, on le voit par la volte-face actuelle de sa presse. Les journaux ennemis jouent maintenant cartes sur table. Ils nous préviennent d'une façon très nette qu' « une paix séparée au détriment de la Serbie et de la Grèce est impossible » (*Manchester Guardian*). L'Entente ne veut pas sacrifier les buts de conquête de ses alliés balkaniques. Elle ne trouve pas nécessaire d'appliquer le principe des nationalités, si solennellement procla-

mé par elle, lorsqu'il est à son désavantage. C'est son droit. Mais la Bulgarie a elle aussi le droit et le devoir de tirer les conséquences logiques de ce fait.

Quelques jours à peine après la publication de cet article gouvernemental, l'offensive franco-serbe se déclanchait sur le front de Macédoine. En peu de temps, les lignes bulgares étaient enfoncées; de nombreux prisonniers et un important matériel tombaient entre les mains de nos troupes victorieuses. On mettait ainsi un terme à cette campagne diplomatique trouble par le clair langage des armes. C'était, en effet, une chimère de croire que Malinov serait plus traitable que Radoslavov, et que par des conversations, par d'habiles sondages, on amènerait la Bulgarie à la paix séparée. Les diplomates sont rentrés dans l'ombre, et la parole a été donnée au général Franchet d'Esperey. Ce dernier a employé la vraie tactique, celle du canon. Elle a obtenu en quelques jours le plus brillant résultat. Le « fils prodigue » est venu dans notre camp, et il a imploré l'armistice et la paix, cette paix séparée que « personne, quinze jours auparavant, ne désirait en Bulgarie ». La paix générale, la paix conclue en accord avec « les fidèles alliés », belles formules vite oubliées! Cette volte-face rapide, dont la Bulgarie est coutumière, rend un service éminent à l'Entente. Mais celle-ci n'aura pas l'imprudence d'oublier l'amère expérience de 1915, et elle saura prendre les garanties nécessaires pour ne pas être victime à l'avenir de la duplicité toute orientale des hommes politiques de Sofia.

A. PIERRE.

§

Danemark.

LE PARTI SOCIAL-DÉMOCRATE INDÉPENDANT. — On sait qu'il y a eu des élections en Danemark cette année, événement sans importance, puisqu'il n'a pas modifié la situation parlementaire : la coalition de gauche, qui avait une très faible minorité, l'a conservée, à la fois dans le corps électoral et dans sa représentation. La majorité ministérielle est d'une voix, ce qui correspond à l'ensemble des suffrages donnés aux partis de gauche. Toutefois cette conformité des résultats avec le vote des électeurs n'existe que si l'on compte comme ministériels les suffrages obtenus par deux partis de gauche dissidents. Si, au contraire, on compte ces suffrages comme antiministériels, comme il convenait, la majorité aurait dû passer, en bonne justice proportionnelle, de l'autre côté, mais n'aurait toujours été que d'un siège. Telle est, du moins, la conclusion du journal *Dagens Ekko* (24 avril). On peut penser qu'il n'y a pas lieu de tenir compte des listes dissidentes dont l'influence vraiment insignifiante ne justifierait que le déplacement d'un seul siège, si on les inscrivait à droite

plutôt qu'à gauche. Ce n'est pas cela qui peut affaiblir le ministère de la coalition de gauche.

Mais cet infime détail de statistique électorale était la première manifestation publique d'un phénomène nouveau. Une scission s'était produite dans le parti socialiste danois, fondé en 1870, et où, jusqu'ici, la discipline paraissait au moins aussi rigoureuse que dans la social-démocratie allemande elle-même. Le vieux parti était gouverné par ses grands chefs, appuyés, à la manière des autocrates, sur toute une bureaucratie de fonctionnaires qui dépendent d'eux, bureaucratie d'autant plus étendue et forte que le parti est mieux organisé et a davantage multiplié les groupements de toute nature. L'union intime du parti avec les syndicats a fini par mettre ceux-ci dans la dépendance de l'organisation politique, et n'a pas peu contribué à la toute-puissance de l'état major socialiste. La masse des simples adhérents n'était pas satisfaite, mais que faire? Avec une machine si bien montée, les mécontents ne pouvaient se faire entendre, les délégués aux congrès étaient toujours en grande majorité des membres de la coterie dominante. Officiellement, le parti était donc satisfait. Les mécontents étaient paralysés par le sentiment de leur impuissance, le seul moyen énergique d'action qui restât à leur disposition étant une scission, dont ils ne voulaient pas. A quoi bon l'essayer, d'ailleurs, puisque l'immense majorité du parti, si général qu'y fût le malaise, ne voulait à aucun prix en rompre l'unité? Un parti nouveau ne pourrait réunir qu'un nombre d'adhérents ridicule, et son geste de protestation serait vain. C'est ainsi que la coterie dirigeante conservait son autorité sur un troupeau de résignés.

La scission a eu lieu cependant, quelques semaines avant les élections. Elle a même été double. Il s'est formé d'abord un « parti ouvrier socialiste », à tendance révolutionnaire dans le sens bolchevik de ce mot (sans que ceci implique le moins du monde l'approbation de la politique des bolcheviks russes, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur), et ce parti a fondé un journal, *Solidaritat*. Il s'est formé ensuite un « parti social-démocrate indépendant », socialiste doctrinaire, c'est-à-dire très marxiste, comme le vieux parti dont il se séparait, mais qui interprétait la doctrine dans un sens démocratique. Le journal du « parti social-démocrate indépendant » s'appelle *Dagens Ekko*, et Nikolaisen est son rédacteur en chef.

Au début, les indépendants ne comptaient pas 300 inscrits. Mais combien, dans le vieux parti, pensaient, au fond, comme eux? La majorité, prétendent-ils. A propos d'un conseiller municipal Jonssen, qui, au Congrès, avait été, comme Nikolaisen, opposé à la coalition électorale préconisée par les chefs du vieux parti, *Dagens Ekko* (3 août) dit : « La vraie majorité dans la social-démocratie était contre l'alliance, mais non la majorité factice que Stauning et

Borgbjerg dominaient au Congrès, et qui, pour une grande part, consistait en fonctionnaires du parti. » Dans ces conditions, l'acte de Nikolaisen, en quittant le parti, n'a été que la conséquence logique d'une situation, et si Jonssen n'a pas tiré encore cette conséquence, il y viendra. On voit que la force réelle du nouveau parti ne réside pas dans son effectif, mais dans la puissance encore inconnue d'une opinion socialiste danoise opposée à celle du vieux parti, et que la discipline de celui-ci empêchait de s'affirmer. Il faudra du temps avant que les cadres des indépendants soient assez solides pour donner confiance à la masse des socialistes habitués à tout accepter du vieux parti.

Quelle est cette opinion socialiste nouvelle qui va enfin pouvoir s'exprimer en Danemark? Les questions de doctrine ne jouent ici presque aucun rôle. Lorsque *Dagens Ekko* est amené à les traiter, c'est plutôt pour montrer en quoi les indépendants diffèrent du « parti ouvrier socialiste », ou des « syndicalistes », que pour se distinguer du *Social-Demokraten* de Borgbjerg. C'est la politique pratique qui sépare ces deux journaux, et la politique pratique, aujourd'hui, cela veut dire, avant tout, la conception de la guerre et de la paix.

Il est difficile d'imaginer à cet égard une opposition plus absolue, et il est curieux de constater que les socialistes, dans un pays neutre, ont pu prendre position aux deux pôles. J'ai eu, en effet, l'occasion de montrer ici que le vieux parti socialiste danois s'est fait le défenseur passionné de la majorité socialiste allemande, blâmant les indépendants d'Allemagne, excusant la guerre sous-marine, niant les atrocités allemandes, accusant l'impérialisme des gouvernemnts, et même des partis socialistes alliés. C'est tout cela que les socialistes indépendants danois réprouvent, et ils reprennent les passages les plus caractéristiques des articles de Borgbjerg, pour lui faire honte, et appellent constamment les dirigeants du vieux parti danois les « socialistes du Kaiser ». Si vraiment, comme le prétend *Dagens Ekko*, la majorité socialiste danoise est hostile à ses chefs, ce journal aura révélé que l'opinion danoise, dans son ensemble, est favorable à l'Entente, puisque, dans les autres milieux, les germanophiles, en somme, ne sont pas très nombreux.

Rien de plus net que les articles relatifs à l'origine de la guerre. Le 5 juillet, par exemple, paraît un article de tête avec ce titre : « Il y a aujourd'hui quatre ans que la guerre a été décidée à Potsdam. » En feuilleton est publié tout au long le rapport de Henry Morgenthau, l'ambassadeur américain en Turquie de 1913 à 1916. La responsabilité des empires centraux est fréquemment rappelée.

De temps en temps, des dessins sont reproduits. Le 17 août, par exemple, sont donnés en pendants : un Guillaume II étranglant une

petite fille qui représente la Belgique, de Louis Raemaekers, et un horrible soldat armé jusqu'aux dents, pris dans les *Lustige Blätter*, avec ce titre : « Notre plus habile diplomatie. »

Les socialistes allemands ne sont pas épargnés. Il est souvent question de Parvus, comme il est naturel, puisque Copenhague est devenu sa résidence la plus habituelle et son principal centre d'action. Le fameux livre de Paul Lensch, ami de Parvus, est longuement analysé sous le titre, qui exprime, d'ailleurs, la toute simple vérité : « Socialisme pangermaniste » (23 juillet) :

Tandis que l'on a jusqu'ici considéré le socialisme allemand comme une guerre contre le capitalisme, on apprend maintenant que le socialisme allemand et le capitalisme allemand sont alliés en vue de buts vraiment révolutionnaires et progressifs. L'un des plus importants de ces buts est l'abolition du « libéralisme » dans le sens anglais courant. Le socialisme allemand n'est plus un ennemi de l'Etat prussien, mais son soutien enthousiaste. Loin de s'opposer à l'expansion allemande, il veut accomplir toute la course ouverte par le destin à l'Allemagne, et ainsi révolutionner le monde.

Le journal distingue, comme il convient, entre le groupe de Parvus et de Lensch, qui est celui des pangermanistes avoués, et le groupe de Scheidemann, qui tend aux mêmes résultats par des voies plus détournées.

Même la question des atrocités allemandes, si pénible, est abordée par des publications de documents. Ainsi, le 8 juillet, sous le titre : « Les soldats allemands font office de bourreaux en Ukraine », est traduit tout un discours d'un député socialiste au Reichstag contre les chefs militaires. Et dans le même numéro, est insérée une communication de la légation de Serbie sur les horreurs commises par les troupes qui occupent la Serbie.

L'entrée en guerre de l'Amérique est naturellement approuvée, et d'autant plus que le Danemark aurait besoin de conclure avec elle un accord commercial, dont la conclusion est peut-être rendue plus difficile par *Social-Demokraten*, qui attribue toujours aux Etats-Unis les motifs les plus vils. Par contre les bolcheviks sont traités de bandits, l'acte d'accusation de Bourtsev contre eux est reproduit. Les contradictions de *Social-Demokraten*, « organe d'abêtissement », au sujet des Etats-Unis et du bolchevisme, sont fréquemment soulignées. Le journal du vieux parti, en effet, disait autrefois que l'Amérique restait en dehors de la guerre par calcul, afin de se soumettre le monde économiquement, et il dit aujourd'hui qu'elle fait la guerre pour établir sa domination. De même, après avoir blâmé les bolcheviks, tant que les socialistes allemands les ont réprouvés, aujourd'hui le journal de Borgbjerg les loue et reproduit leurs arti-

cles, parce que la crainte de l'intervention alliée les a fait passer définitivement du côté de l'Allemagne (8 août).

Il est peu question du parti socialiste français. Je trouve cependant une note assez curieuse à propos du renversement de la majorité, qui n'est pas approuvé, mais expliqué, — on pourrait presqu dire excusé, — d'une manière bienveillante :

Le changement de disposition du parti français doit certainement être compris comme le signe d'un croissant désir de paix. Au fond, il est grandement à l'honneur des Français qu'ils demandent la paix quand leurs affaires vont bien. En Allemagne, c'est l'inverse, comme on sait : quelques victoires, et l'orgueil guerrier augmente dans tout le peuple.

Si *Dagens Ekko* ne témoigne pas d'un pacifisme plus impatient, c'est qu'il a bien compris quel est l'enjeu de la guerre. Il s'étonne (4 septembre) que l'entrée en guerre des Etats-Unis n'ait pas achevé d'ouvrir tous les yeux, car il s'agit d'un « résultat décisif entre la force et le droit en Europe », où l'Entente représente le droit et la démocratie. A la formule de G. Brandès : On ne lutte pas contre le militarisme par la force militaire, il répond : « Et quelles autres méthodes avait et a l'Entente pour lutter contre l'Allemagne que la force militaire? » Et l'illustre critique est invité à méditer l'exemple des bolcheviks.

Tout cela est connu, et a été dit et redit bien des fois. Mais il n'est pas mauvais de constater, une fois de plus, comme tout cela se tient. Il est d'ailleurs assez rare de trouver dans un journal neutre, ou même, hélas, dans un journal socialiste des pays alliés, une fermeté de pensée démocratique aussi parfaite sur tous les points.

Je terminerai par la citation de cette simple phrase (8 juillet) :

Si la discussion sur la question de culpabilité est si souvent reprise du côté allemand, cela tient évidemment à ce qu'elle est étroitement liée à la question du châtiment.

P.-G. LA CHESNAIS.

§

Finlande.

LES SOCIALISTES. — Un seul socialiste siège actuellement à la Diète de Finlande. Avant la révolution, le parti comptait 92 représentants sur le total de 200 dont se compose la Diète à l'état complet. A la suite d'un mandat d'arrêter que le gouvernement a lancé contre les députés inculpés de complicité dans la révolte des Rouges, 36 députés socialistes sont actuellement incarcérés. Un petit nombre — six, dit-on, — sont décédés ; d'autres, qui n'ont pas été compromis dans la révolution, s'abstiennent volontairement, par solidarité avec leurs collègues ; un nombre considérable enfin se sont enfuis à l'étranger, probablement auprès de leurs amis les bolchéviks russes. L'instruc-

tion contre les députés emprisonnés est, paraît-il, terminée, mais aucun jugement n'a encore été rendu.

Dans notre précédente chronique (1), nous avons dit dans quels termes un socialiste de droite, le Dr Ryömä, comme beaucoup d'autres de son parti, désapprouve — un peu tardivement, il est vrai — le bolchévisme russo-finnois qui est la cause directe de la déplorable situation actuelle de la Finlande. Le Dr Ryömä vient d'obtenir l'autorisation de publier à Helsingfors un nouveau journal socialiste. Il est à espérer que ce nouveau quotidien remplacera avantageusement ceux qui, à cause de leur activité nuisible, ont été supprimés par mesure gouvernementale. M. V. Tanner, ancien sénateur socialiste, qui sera un des principaux collaborateurs du Dr Ryömä, a récemment fait, dans une interview publiée dans *Stockholms-Tidningen* du 20 août, des déclarations intéressantes sur la situation actuelle du parti social-démocrate et sur son avenir en Finlande.

La situation actuelle du parti, dit M. Tanner, est bien précaire. Mais de meilleurs jours viendront, car ce sont les éléments modérés qui prendront en main la direction du parti. Il sera un parti homogène, car les éléments extrémistes seront éliminés. Le pouvoir de la Garde Rouge est fini. Elle a fait faillite. Une confusion regrettable se produit dans beaucoup d'esprits entre la social-démocratie et la Garde Rouge, confusion qui explique la politique d'oppression qui frappe le socialisme. Le parti est privé du droit de réunion, ce qui a l'effet fâcheux de favoriser le travail souterrain qui a son point de départ à l'étranger. (M. Tanner entend sans doute les fausses nouvelles qui sont lancées en grand nombre à travers l'Europe dans le but de discréditer le gouvernement finlandais.) L'autorisation de publier un journal a enfin été obtenue, mais il n'a pas encore pu paraître, l'imprimerie socialiste ayant été réquisitionnée. (Pour excuser en quelque sorte cette mesure de rigueur, il faut rappeler, d'une part, que les Rouges avaient saccagé et pillé, pendant la révolution, un grand nombre d'imprimeries, et d'autre part, que les matières indispensables pour le fonctionnement d'une imprimerie, notamment l'encre et l'essence, font presque complètement défaut. A l'heure qu'il est, la difficulté dont se plaint M. Tanner n'existe plus, le gouvernement ayant mis l'imprimerie en question à la disposition du nouveau journal.)

On n'a pas eu l'occasion, continue M. Tanner, de fixer un nouveau programme pour le parti social-démocrate, mais il est bien entendu que les anciens principes doivent être ajustés. Jusqu'à présent on a trop regardé à l'Est. Maintenant il faut suivre la tactique pratiquée dans les pays occidentaux. Les nouvelles élections qui auront lieu

(1) *Mercure de France* du 16 septembre, p. 355.

en 1920 assureront au parti au moins 60 à 66 sièges (au lieu de 92 places obtenues aux dernières élections). La diminution sera, au moins partiellement, un résultat du fait qu'un grand nombre d'électeurs, pour avoir pris part à la révolution, seront privés de leur droit de vote. « La politique de rigueur que le gouvernement actuel pratique contre les socialistes qui, bien entendu, sont partisans d'une république, est pourtant une excellente réclame pour le parti. »

« Trente-six députés sont actuellement en prison. Nous pouvons garantir, affirme M. Tanner, qu'au moins quinze d'entre eux sont entièrement innocents » (ce qui revient à dire qu'il en considère une vingtaine comme coupables. S'il faut regretter qu'un nombre d'innocents aient été longtemps détenus, — si tant est qu'ils soient innocents, — il faut d'autre part vivement souhaiter, dans l'intérêt de la dignité des députés socialistes, que M. Tanner ait raison). Il est indéniable, continue-t-il, que les Rouges ont commis un grand nombre de crimes ignobles (1). Mais sur le total des incarcérés il n'y a, pour M. Tanner, que deux pour cent de vrais criminels. (Au commencement de septembre on a annoncé que, sur le nombre total des 77.000 prisonniers rouges, 50.000 ont déjà été acquittés ou mis en liberté conditionnelle, 18.000 ont été condamnés à des peines variées; on prévoit que l'affaire de ceux qui n'ont pas encore reçu leur jugement sera terminée à la fin d'octobre. Il faut noter que personne n'est condamné uniquement pour avoir participé à la révolution, mais seulement pour des crimes individuels dont il a été convaincu. Les verdicts sont rendus conformément au code pénal de 1889.) « C'est la Garde Rouge qui est responsable de la révolution. Le groupe socialiste de la Chambre s'y est opposé, mais il ne pouvait pas faire entendre sa voix. La grande masse fut entraînée par esprit de solidarité ou par une sorte d'hypnose collective. Ce fut une ravine qu'on ne pouvait plus arrêter. Il est fort concevable qu'elle ait abouti au résultat malheureux et abject que l'on sait. Il n'existait aucun pouvoir central, l'ordre public disparut et les pires éléments vinrent à la surface. Il est tout à fait inutile de craindre une nouvelle révolte. L'aventure ne se renouvellera pas. On s'est assagi au malheur et les extrémistes sont mis hors d'état de nuire. »

« Ce serait un bonheur pour le pays si les éléments bourgeois modérés cherchaient à collaborer avec les socialistes de droite. Mais il ne faut pas y compter pour le moment. Au contraire, il faut s'at-

(1) A la lumière des déclarations du sénateur Tanner, certaines assertions de Jacques de Coussange acquièrent toute leur valeur : Les Rouges, *qui n'ont pas commis autant de crimes qu'on l'a voulu faire entendre*, quoique dans l'anarchie qui régnait il y ait eu bien des meurtres et bien des pillages, forment la plus grande partie de la population, 90 0/0 (*quatre-vingt-dix pour cent !*) » Ceci a été écrit dans le *Journal des Débats* du 20 avril, c'est-à-dire à une date où il était tout au moins imprudent d'énoncer des affirmations aussi catégoriques.

tendre à une réaction plus forte encore, qui s'explique par la tendance germanophile très marquée qui règne actuellement. »

La collaboration des bourgeois libéraux avec les socialistes modérés, c'est là une idée intéressante, qui sera peut-être, malgré l'opinion pessimiste du sénateur Tanner, prise en considération dans un prochain avenir : car il n'est guère possible que les socialistes soient entièrement exclus de la gestion des affaires publiques. Mais il est d'autre part certain que les partis bourgeois n'accepteront dans aucun cas la collaboration des socialistes responsables de la révolution rouge.

ARTHUR LÅNGFORS.



Russie.

UN PLAIDOYER EN FAVEUR DE LA RÉVOLUTION RUSSE. — Saluée d'abord par les applaudissements unanimes des démocrates du monde entier, la Révolution russe a perdu peu à peu, par ses fautes, par ses excès, les sympathies de ses plus ardents défenseurs. Depuis qu'elle a sombré dans le bolchévisme, ella a détourné d'elle non seulement les « bourgeois » de tous les pays contre lesquels la « dictature du prolétariat » est une menace directe, mais aussi tous les socialistes de l'Internationale. Partout, on donne la Russie en exemple à ceux qui veulent « causer » avec les représentants de l'impérialisme et du militarisme allemand. Brest-Litovsk est le symbole de la déchéance d'un grand pays. Malheur à ceux qui s'abandonnent ; ils sont écrasés sans pitié par leurs voisins forts : telle est la leçon que le monde a tirée du duel Trotski-Hoffmann, en dépit des belles formules de paix universelle lancées par des idéalistes désarmés.

Les vrais révolutionnaires russes, ceux qui ont fait la révolution de mars 1917, et qui veulent à tout prix en sauvegarder les conquêtes, ont été profondément sensibles à ce désenchantement provoqué dans le monde par cet événement formidable qui était pour eux le grand fait historique dont allait vivre le xx[e] siècle. Ils ont voulu réagir contre ce discrédit en luttant de toutes leurs forces contre ceux-là mêmes qui par leur action dissolvante ont disqualifié leur grande Révolution. Ce sont surtout les socialistes révolutionnaires qui ont assumé cette noble tâche ; ils ont créé récemment un organe au titre significatif *Vozrojdenié* (La Renaissance), qui s'efforce d'éveiller en Russie le sentiment patriotique :

La Russie, lit-on dans l'article inaugural du journal, la Russie, qui a bu jusqu'à la lie la coupe de la honte, renaît à une vie nouvelle, reprend conscience de son unité, de ses intérêts nationaux, de son honneur national. C'est la période nationale de l'histoire de la Russie qui commence.

Et pour relever les courages abattus, le socialiste Bounakov prend

en termes magnifiques la défense de la Révolution contre ses détracteurs : . . . .

J'entends dire à des hommes intelligents et cultivés : il n'y a pas eu de révolution russe. Ce qu'on appelle de ce nom n'est qu'une révolte sauvage de gens qui ne voulaient plus se battre. Le peuple russe n'est pas mûr pour la liberté, etc. Ces gens n'ont-ils jamais lu l'histoire des autres révolutions ? Elles se ressemblent toutes étonnamment, car elles sont soumises aux mêmes lois de la psychologie des foules. Toujours les processus de destruction et de dissolution l'emportent sur les processus de création et de reconstruction. Toujours les courants extrêmes triomphent des courants modérés... La Révolution française n'a-t-elle pas détruit l'industrie et le commerce, fermé les fabriques et les ateliers, jeté des milliers d'ouvriers à la rue ? Est-ce que le paysan français n'a pas brûlé les châteaux ? Est-ce que les champs de France ne sont pas restés en friche ; le peuple n'est il pas mort de faim, et les assignats n'ont-ils pas perdu toute valeur ? Est-ce que tout le territoire français n'a pas été inondé de sang fraternel ? Toute la machine gouvernementale n'a-t-elle pas été détruite ? N'y avait-il pas de « dictature du prolétariat » ? Enfin n'y a-t-il pas eu les « massacres de septembre » ? Et tout cela n'a pas empêché la révolution française d'être la Grande Révolution. . . .

Bounakov prévoit l'objection courante : « La révolution française a été patriote ; le peuple français a su mourir pour sa patrie. La France est sortie de tous ces bouleversements une et indivisible. » L'objection est juste en effet, dit-il. Mais peut-on rejeter la responsabilité sur le peuple et la révolution ? Est-il juste de traiter le grand peuple russe d'esclave misérable et poltron, et de qualifier la grande révolution russe de révolte sauvage et débridée ? Le peuple russe, qui a une histoire millénaire, qui a créé le plus grand Etat qui soit au monde, qui a prouvé son héroïsme dans tant de guerres, n'a-t-il pas démontré qu'il sait mourir pour ce qu'il aime et ce qu'il croit ? S'il n'y avait pas eu de révolution, est-ce que la Russie des Raspoutine et des Romanov serait sortie victorieuse de la guerre mondiale ?

Et notre auteur, préoccupé d'établir les vraies responsabilités de la défaillance de la Russie, va nous expliquer la douloureuse tragédie vécue par les malheureux soldats russes ;

Le malheur du peuple russe, c'est qu'entraîné dans la guerre mondiale, il *n'a pas senti la légitimité de cette guerre*, il n'y a rien trouvé de juste et de sacré, il n'a pas compris pourquoi il devait mourir. Et le malheur le plus grand, c'est que ni le peuple ni la révolution ne connaissaient la valeur de ces mots : patrie, nation, Russie.

A qui la faute ? Est-ce Milioukov le coupable, ou Kérensky avec ses hésitations et ses faiblesses ? Ou encore, de même qu'on allait répétant à l'époque de la Révolution française : « c'est la faute à Voltaire, c'est la faute à Rousseau », dirons-nous à propos de tous les malheurs qui se sont abattus sur la Russie : « c'est la faute à

Lénine, c'est la faute à Trotski » ? Quelque funeste qu'ait pu être le rôle de telle ou telle individualité, les responsabilités de l'écroulement de ce grand empire sont plus nombreuses et plus profondes. Ce sont tous les Russes, ceux de la génération actuelle comme ceux des générations passées, qui sont les vrais coupables :

La faute incombe à toute la civilisation russe, à toute notre intelliguentsia, à tous ceux qui blâment le peuple et la révolution comme à ceux qui les défendent. Ce n'est ni Martov, ni Lénine, ni Trotski, ni Zimmerwald, ni l'Internationale qui ont perdu la Russie. Les coupables, ce sont tous les partis, les slavophiles et les occidentaux, les populistes et les marxistes, les mystiques et les positivistes ; c'est Bakounine, Lavrov et Plekhanov, aussi bien que Tolstoï, Soloviev et Merejkovski. La faute et la responsabilité de Lénine est insignifiante en comparaison de celle du géant Tolstoï, ce pur représentant de la culture russe. Toute notre civilisation russe des XIXe et XXe siècles est pénétrée de l'idée de cosmopolitisme, de panhumanisme, d'universalité. Les idées de nation, de patrie, d'Etat lui sont étrangères.

Voilà pourquoi notre peuple, dans la mesure où il participait à notre culture, ne connaissait ni ne sentait la vérité de l'idée d'Etat, de patrie, de nation ; et il ne savait ni ne voulait mourir pour cette vérité. Voilà pourquoi notre Révolution (et ceci n'est pas un paradoxe), précisément parce qu'elle est profondément nationale et en communion profonde avec la culture russe, s'est montrée si étrangère à l'idée de nation, de patrie et d'Etat.

Mais dans les ténèbres d'aujourd'hui, Bounakov veut entrevoir une aurore prochaine. La cruelle expérience qui coûte tant de sang à la Russie aura d'heureuses conséquences pour elle.

Sans doute, dit-il, la Révolution russe se meurt, et rien ne peut la sauver. Elle meurt comme sont mortes toutes les révolutions, dans le sang et dans le feu, dans toute sa grandeur, dans toute son horreur. Nous pouvons seulement lutter pour défendre ce qui reste de ses conquêtes. En revanche, dans le feu des épreuves révolutionnaires, nos idées se sont refondues, et de nouvelles valeurs ont été forgées. Nous avons compris qu'à côté des grands concepts d'humanité et d'universalité, il y en a d'autres non moins précieux qui ont nom : patrie, nation, Russie. Nous avons compris que sans eux le peuple ne peut exister, et qu'on doit mourir et qu'il vaut la peine de mourir pour ces idées. Cette découverte sera une des plus grandes conquêtes de la Révolution : — dans le sang et le feu meurt la grande Révolution russe, — dans le sang et dans le feu naît la Nation russe.

Le présage de Bounakov semble se réaliser déjà sous nos yeux. Les résistances de plus en plus énergiques à l'invasion allemande en Ukraine et dans les pays frontières, les protestations de plus en plus violentes contre la paix infamante de Brest-Litovsk et contre ses signataires, le meurtre des tyrans étrangers, des von Mirbach et des Eichhorn, les attentats terroristes contre les dictateurs maximalistes, tous ces faits ne sont-ils pas des preuves évidentes de la renaissance de la Russie, tous ces actes ne sont-ils pas accomplis au nom du patriotisme, au nom de la nation russe mutilée et crucifiée ? Tous

ces mouvements ne feront que s'accentuer, et le jour viendra où le géant Ilia Mourometz s'éveillera de sa léthargie : ce sera l'heure de la revanche et l'Allemagne coupable de tant de crimes sentira s'abattre sur elle tout le poids de sa main vengeresse.

A. PIERRE.

§

A travers la Presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — Le journal belge *Le* XXe *Siècle* étudie les avantages et désavantages du fédéralisme helvétique. Pour lui, ces derniers l'emportent sur les premiers. Je détache de cette étude, signée O. Petitjean, ce qui touche à certaines particularités qu'offre le canton des Grisons quant aux dialectes qui y sont en usage, et un passage sur le pangermanisme linguistique.

Le record, au point de vue linguistique, est détenu par les Grisons. Ce canton, situé à l'extrême est de la Suisse, sur les frontières de l'Autriche, entre la Suisse allemande à l'ouest et au nord, le Tyrol à l'est et la Valteline italienne au sud, est une ancienne portion de la « Romania », de l'antique empire de Rome.

Il est devenu un oasis linguistique, qui n'a adopté comme langue littéraire ni le français trop lointain, ni l'italien, dédaigné par les belliqueux Grisons qui ont conquis jadis la Valteline. L'absence de langue littéraire a été, pour les Grisons, une cause irrémédiable de faiblesse. Les Romanches, comme on les appelle, n'ont pas su défendre leur langue parce qu'ils n'avaient aucune littérature à invoquer. Le particularisme qui leur avait fait dédaigner les trois langues officielles suisses était si intense chez les Grisons que les habitants n'ont même pas pu s'entendre en vue d'adopter une langue cantonale unique. Aucun dialecte n'entendait céder le pas à son voisin. Les quatre types principaux de dialectes ont aujourd'hui chacun leurs livres d'écoles spéciaux écrits dans le parler de la région. Voilà où conduisent les revendications linguistiques poussées logiquement jusqu'à l'extrême : les patois sont érigés à la dignité de langues.

Après une génération de ce régime les citoyens n'arriveraient plus à correspondre entre eux. Pour le canton des Grisons, le résultat a été ce qu'il devait être. En présence de quatre dialectes rivaux, la Confédération s'est refusée à reconnaître le romanche comme langue officielle. Cependant, quand il s'agit de projets de lois soumis au referendum populaire, les textes sont affichés dans les deux dialectes romanches principaux, celui de l'Oberland grison et le ladin de l'Engadine.

Le canton est divisé et les romanches perdent chaque jour du terrain ; les élections se font sur la question des langues et, depuis 1910, l'allemand a gagné la majorité. Pour avoir cherché à s'appuyer sur l'allemand, le romanche va être absorbé dans le pangermanisme linguistique. Il disparaîtra comme langue indépendante.

Les Allemands en effet n'ont pas manqué de faire en Suisse du prosélytisme linguistique en attendant de faire du pangermanisme politique. Cependant l'unité nationale est assez forte jusqu'ici pour résister aux entre-

prises extérieures. Des quatre voisins de la Suisse, trois s'abstiennent de chercher à attirer à eux les populations de même langue vivant au delà des frontières suisses.

L'Autriche ne songe pas à s'annexer les Grisons romanches et à se mettre un nouvel irrédentisme sur les bras. La France n'a aucune visée sur le versant oriental du Jura dont la ligne de faîte est la vraie frontière naturelle de la Gaule. Quand à l'Italie, elle ne peut comprendre parmi les *terre irredente*, le canton du Tessin dont la population a, plusieurs fois, refusé les avances italiennes. Mais l'Allemand n'a ni ce tact ni ce désintéressement.

En juin 1902, un professeur suisse, nommé Vetter, ayant dit dans un discours que « La Suisse est une province allemande », le tolle fut si général que le pangermaniste helvétique dut faire une rétractation embarrassée. Le professeur Morf, de Zurich, protesta solennellement : « Nous tenons à notre langue, disait-il, nous sommes plus Allemands de race que les Prussiens, mais nous sommes Suisses d'abord. » Ce langage est fort dangereux. Les deux qualificatifs Suisses et Allemands sont contradictoires ; le premier qui a acquis tout son développement ne peut que perdre au contact du second. Le second n'est concédé qu'en partie : il cherche à se développer au détriment de l'autre. C'est ce qui se produit. Les écrivains de la Suisse allemande visent à faire leur fortune littéraire en Allemagne. Les journalistes de Zurich, Bâle et Berne ont comme but d'entrer dans la rédaction des grands quotidiens de Francfort ou de Berlin. Ces Suisses cherchent leurs inspirations en Allemagne ; ils ne peuvent, à moins de se fermer la carrière, être assez indépendants pour critiquer l'Allemagne, même lorsqu'elle est criminelle.

On cite avec raison comme un exemple magnifique de désintéressement le cas de l'illustre poète Spitteler, qui s'est prononcé vigoureusement contre l'Allemagne violatrice de la neutralité belge. Certes, Spitteler a été admirable, mais son exemple même a montré ce qu'il faut de courage à un Suisse allemand pour être juste.

Pour terminer, citons deux anecdotes qui montrent que la Suisse fédérale n'a pas évité les querelles linguistiques.

Il y a quelques années, la *Feuille d'avis de Neuchâtel*, journal qui a 172 ans d'existence, imagina de prendre le sous-titre « Tagblatt der Stadt Neuenberg und Umgebung », afin de recueillir quelques annonces dans la Suisse allemande. Il y eut de telles menaces de désabonnement qu'au bout de trois numéros, la feuille dut supprimer le malencontreux sous-titre et fournir des excuses assez piteuses.

En 1910, une Société allemande, « Sprachverein », fit une propagande en Suisse allemande pour que les menus des hôtels fussent dorénavant rédigés en allemand. Les hôteliers, qui connaissent leur clientèle, refusèrent, et la question fut portée devant les autorités fédérales. Les chemins de fer fédéraux qui ont nombre de buffets de gare et sur les lignes desquels circulent force wagons-restaurants, contre-pétitionnèrent : suivant l'usage suisse, la direction des chemins de fer fédéraux est en majorité allemande, puisqu'elle doit être composée en représentation proportionnelle de la population. Cette direction allemande, donc, faisait remarquer dans sa réclamation :

« C'est un fait que dans tous les pays où la langue nationale n'est ni le français ni l'allemand, on apprend avant tout le français. Il est donc im-

possible d'exiger que des voyageurs comprennent un menu exclusivement allemand. »

La Suisse a sept universités pour un territoire une fois et un tiers aussi grand que la Belgique et pour une population de 3.700·000 habitants.

Trois universités : Zurich, Bâle et Berne sont allemandes. Trois autres : Genève, Lausanne et Neuchâtel sont françaises. Fribourg est mixte. Il est aisé de comprendre qu'aucun de ces établissements scientifiques ne peut avoir l'importance permettant d'y retenir les savants de marque.

En fait Fribourg seule a une notoriété qui dépasse les frontières suisses. Ce canton catholique a fait de son université le centre intellectuel du catholicisme suisse. Nombre de Français d'ailleurs y enseignent ou y étudient surtout depuis la séparation de l'Eglise et de l'Etat français et on sait que les Belges sont aussi représentés dans le corps académique par un éminent religieux, le R. P. De Munnynck.

En présence de cette renommée, les autorités cantonales de Fribourg ont cru devoir faire de leur université, jadis exclusivement allemande, une université bilingue. Les cours y sont donnés dans les deux langues.

LA PRESSE ENNEMIE. — Le vaillant directeur de la *Friedens-Warte*, le Dr Alfred H. Fried, continue de publier ses réflexions de guerre. Les récents événements militaires lui font entrevoir l'aube succédant aux ténèbres de cette guerre.

La retraite des Allemands à l'ouest continue. Mais avec elle aussi le travestissement humoristique des faits dans les informations officielles et privées. On ne déclare pas nettement : « L'ennemi a pris Noyon », mais : « Noyon était sous le feu le plus vif des Français. La ville se trouve devant nos lignes de combat. » On se refuse à dire que nous nous sommes retirés en arrière de la ville, mais on déclare : « La ville est devant nous. » Indigne. Une conséquence de cette retraite est la campagne de paix évidente entreprise maintenant dans la presse allemande. Ainsi, il est permis actuellement à Gothein de tenir un langage franc auquel on n'était plus habitué depuis longtemps. Il a pu parler ouvertement contre la paix de Brest et en demander la revision au moment de la conclusion de la paix générale. Il peut dire ceci encore : « Peut-être existe-t-il toujours des gens en Allemagne rêvant d'une paix victorieuse avec l'univers ennemi, qui voudraient dicter au monde comment dans l'avenir il devra se comporter sous la direction de l'Allemagne. Celui qui considère les choses sérieusement et d'esprit rassis, croit aussi peu à de telles fantaisies qu'à la victoire que nos ennemis pourraient remporter sur nous. Si l'on n'en arrive pas à une paix d'entente et de réconciliation, la destruction et l'anéantissement d'infinies valeurs culturelles, le monstrueux endettement et appauvrissement de l'Europe se prolongeront des années encore : l'Europe s'anéantira avec l'aide et au profit de l'Amérique et du Japon. »

Il put aussi parler contre la confusion des alliances et contre le rêve d'une Mittel-Europa, rêve heureusement déjà périmé.

« Les alliances, même purement défensives, sont toujours ressenties par la partie adverse comme une menace et aboutissent à des alliances contraires et à de réciproques accroissements d'armement. Ce fut le malheur

de l'Europe de se diviser en deux groupes, sans cesse opposés l'un à l'autre, qui ne purent considérer aucune question du haut d'un observatoire impartial. Il faut enfin que l'on déclare franchement que la tentative d'une Mitteleuropa unie politiquement, militairement et économiquement est un retour à cette ancienne et dangereuse politique des coalitions et des rivalités des puissances, dont le résultat inévitable fut la guerre mondiale présente. Cette Mitteleuropa, voire l'alliance avec l'Autriche-Hongrie ancrée pour après la conclusion de la paix, éterniserait par nécessité naturelle la coalition hors nature de nos ennemis d'aujourd'hui, au plus grand dam pour nous et pour le monde. »

Voici enfin la raison réautorisée dans l'empire allemand. Est-ce que cette liberté est née uniquement de considérations stratégiques ou est-elle accordée durablement ?

Haussmann, dans un discours tenu devant ses électeurs, s'attaque plus vivement encore aux fidèles de la paix victorieuse. Même il souleva l'accusation contre le chancelier impérial Michaelis d'avoir « semé le doute quant à la résistance de l'Allemagne et favorisé la méfiance à notre égard ».

Un article sensationnel de l'*Ausgburger Post*, organe centriste, réclame la reddition de la Belgique, l'autonomie de l'Alsace-Lorraine, accorde aux Anglais que leurs conquêtes en Asie et en Afrique doivent être envisagées sous un autre angle que les conquêtes européennes de l'Allemagne. Il considère l'erreur sur le succès de la guerre sous-marine et la sous-estimation de l'Amérique comme néfaste.

Il semble que ce soit l'aube ! Il est regrettable que les succès de Foch aient seuls permis en Allemagne à la raison de parler. On a pu en conclure que le réveil venait trop tard. Mais peut-être que cette transformation fournira aux éléments éclairés de l'Entente la facilité de commencer des pourparlers sur une organisation nouvelle du monde. Peut-être que les petites nations neutres trouveront le courage d'agir dans ce sens ; mais les neutres n'ont pas encore reconnu de quoi il est question. Le ministre d'État norvégien Gunard Knudsen déclarait le 26 août à ses électeurs (*Frankfurter Zeitung* du 29 août) : « Nous voulons bien nous entremettre pour la paix, mais seulement quand les deux partis le réclameront. » Une intervention doit s'effectuer en vue d'amener les partis à la même opinion. Le rôle de médiateur, considéré comme aussi mécanique, n'est plus que celui d'un fonctionnaire des postes. Il faut qu'il veuille et qu'il tâche à suggérer son vouloir.

LA PRESSE NEUTRE. — L'offre de paix présentée récemment par le gouvernement austro-hongrois appelle les considérations suivantes du Colonel Feyler dans la *Semaine littéraire* de Genève :

Ce n'est pas la nouvelle invite de l'Autriche-Hongrie à manigancer à huis clos le sort des peuples qui exercera quelque influence sur les opérations de guerre. Il en serait autrement de la proposition allemande à la Belgique, si celle-ci était capable de se déshonorer. Comme elle ne l'est pas, cette proposition ne changera rien non plus à la situation.

On reste néanmoins un peu abasourdi de l'incapacité témoignée par le

gouvernement impérial à prêter à personne même un minimum de lucidité. Sa proposition aux Belges équivaut à les engager à changer de camp et à se mettre au service de leurs bourreaux. La grande faute de l'état-major impérial a été le passage par la Belgique en 1914; par là, tout son plan de guerre s'est trouvé vicié dès le début; au lieu d'un front limité, compris entre le Luxembourg et la Suisse, front qui lui aurait assuré d'énormes réserves, il a étendu ses lignes démesurément, jusqu'à la mer, alors que la guerre d'Orient devait l'obliger à alimenter simultanément un autre front plus étendu encore.

Cette faute a pesé sur son action, de plus en plus, au fur et à mesure de la diminution des effectifs. Il a eu soin de l'aggraver de diverses façons par sa gloutonnerie. Jamais et nulle part, il n'a estimé les bouchées trop grosses pour son insatiable appétit. Aujourd'hui qu'il découvre qu'à trop prendre on s'expose à ne pas garder, il propose aux Belges de le seconder dans la réparation de sa faute. Qu'ils soient neutres, c'est-à-dire qu'ils procurent à son aile droite la sécurité de leur territoire protégé par leur armée retournée contre les Alliés, et tout sera de nouveau pour le mieux. De 700 kilomètres, le front sera réduit à 250, et si les Alliés tentent la marche par la Meuse inférieure, les soldats belges, « qui combattent mal », disait le communiqué impérial de Liége, et pour lesquels les nobles barons allemands n'ont eu que railleries, couvriront l'Empire !

Nous assistons à une scène de haute comédie, pour ne pas dire de basse comédie; comme toujours, ce n'est pas la paix qu'il faut voir sous les offres impériales, c'est la guerre, une guerre corrigée pour plus sûr résultat, voilà tout, et les paroles de paix sont l'hypocrisie que le vice rend à la vertu. Si c'était la paix que cherche l'Allemagne, en se couvrant derrière l'Autriche-Hongrie, comme elle se couvrait déjà derrière elle en 1914 pour perpétrer son forfait, le moyen serait simple : « J'accepte les quatorze points de la note Wilson, dirait-elle aux belligérants; je donnerai des ordres à mes armées pour l'évacuation des territoires que je détiens sans droit : Belgique, Luxembourg, Vénétie, Monténégro, Albanie et Serbie, Roumanie, Ukraine et Bessarabie, Pologne, Lituanie, Courlande, Esthonie, Livonie, îles Aaland et Finlande; j'abandonne tous mes rapts : vous voyez que je suis de bonne foi; faisons la paix. »

Mais non; ce langage serait celui du grand jour et de la loyauté. L'Allemagne impériale ne le connaît pas. Orgueilleuse plus que jamais, elle prétend être tenue dans la défaite pour une Allemagne victorieuse quand même. L'Autriche formulera la note sur la paix aussi vague et générale que possible, réclamant, par surcroît de sûreté, la garantie des conciliabules secrets, avec leur accompagnement ordinaire de campagnes de presse tortueuses, de déclarations équivoques et de démentis ambigus. L'Autriche sera la façade, ou le paravent, bref l'intermédiaire commode que l'on désavouera si la manœuvre ne réussit pas, et toute cette machine de guerre faite de dissimulations et d'obscurités s'appellera une proposition de paix.

Cependant l'Allemagne affirme qu'elle n'est pour rien dans cette affaire. Dans ce cas, une autre conclusion s'imposerait : l'unité de commandement aurait entièrement disparu du camp des Empires centraux. Non seulement l'Allemagne aurait dû abandonner la conduite des armées de ses alliés, comme cela ressort des événements de 1918, mais elle aurait renoncé à la

conduite de la guerre elle-même. Le régime instauré en 1914 serait en faillite.

Je ne crois pas que les choses en soient tout à fait là ; elles n'en pourront être là que lorsque l'Autriche menacera le gouvernement impérial d'une paix séparée, en se déclarant prête, pour ce qui la concerne, aux sacrifices nécessaires. A ce moment, il ne restera plus à l'Allemagne qu'à se soumettre ou à se démettre ; elle aura définitivement perdu la direction supérieure. Avant ce moment, on croira plutôt à l'action du gouvernement de l'Empire allemand dissimulée derrière les paroles du gouvernement de l'Empire austro-hongrois.

PAUL MORISSE.

VARIÉTÉS

Un nouvel opéra de Mascagni : « Lodoletta ». — Le mercredi 14 août a eu lieu, au *Politeama Genovese*, la première du nouvel opéra de Mascagni : *Lodoletta*. Nous avons pensé qu'il serait peut-être de quelque utilité de résumer ici nos impressions d'une œuvre à laquelle un hasard bienveillant a voulu que nous assistions en qualité de spectateur et auditeur désintéressé.

Et d'abord la fable. Le sujet en a été partiellement inspiré au poète Forzano par le roman bien connu de Ouida : *Zoccoletti* (*Les petits sabots*). L'action se passe donc en 1853 : aux deux premiers actes, dans un village hollandais ; au troisième, à Paris. Au premier acte, Lodoletta, orpheline, fille adoptive d'Antonio, célèbre sa fête. Tous préparent pour elle des cadeaux et ses compagnes ornent de fleurs une antique image de la madone qui lui est chère. Seul, Antonio est triste, car il ne peut lui offrir les petits sabots rouges, les *zoccoletti rossi* qu'elle voudrait. Mais voici venir une bande d'étrangers, parmi lesquels le peintre Flammen. Exilé de France pour raison politique, cet artiste au nom bien français vient travailler en Hollande et, à la vue de cette belle peinture antique, demande à l'acheter. Antonio, pour pouvoir offrir les petits sabots, y consent, mais seulement à condition que Flammen ne prenne possession de la toile que plus tard, lorsque sera finie la fête. Et c'est ainsi que Lodoletta, parmi tous les dons qui lui sont présentés, a la joie de compter les chers « zoccoletti » de son désir.

Malheureusement, un accident vient troubler cette joie : Antonio, qui était monté sur un pêcher pour y cueillir des fleurs, tombe de l'arbre et meurt dans sa chute. Lodoletta, en proie à la douleur et seule chez elle, reçoit l'inopinée visite de Flammen, qui vient chercher son tableau. En présence de la désolation de la jeune fille, il renonce à son acquisition et, se bornant à prendre copie de la Madone, décide de rester à cet effet dans le pays. D'où, au second acte, le fatal imbroglio d'amour entre ces deux êtres. Et le village s'émeut.

Pour les âmes timorées du lieu, Lodoletta est une pierre d'achoppement. Mais la chance, heureusement, est du côté des deux amants ; quand la copie est terminée et qu'aussi le portrait de Lodoletta est achevé, Flammen reçoit l'annonce inopinée de sa grâce. Que va-t-il faire : retourner à Paris, où l'attendent ses amis, ou continuer la délicieuse idylle de Hollande ? Mais Lodoletta elle-même lui conseille de partir et il obéit.

Au troisième acte, nous sommes donc à Paris, dans la villa de Flammen, où l'on danse, où l'on banquette et où l'amphitryon, pour ne pouvoir oublier sa Lodoletta, se voit l'objet des plaisanteries de ses commensaux. Or, voici que soudain et quand tout le monde est parti, Lodoletta fait son apparition dans le jardin de la villa. Elle s'imagine, la pauvre enfant, que son ami l'attend et quand la triste réalité s'offre à elle, au lieu du rêve caressé de nouvelles félicités, l'épuisement de tout son être pitoyable la fait s'abîmer dans la neige, où elle ne tarde point à mourir. Et ce seront les petits sabots rouges qui révéleront à Flammen la fin lamentable de la fidèle amante, dont le jeune corps, gracile et frêle, devenu cadavre glacé, déchaîne ses sanglots et, hélas ! ses tardifs remords.

Tel est le libretto, dont nous ne dirons rien, la musique suffisant à épuiser nos commentaires. Et d'abord : il est difficile, dans les circonstances actuelles, de ne pas noter — pour ce qui est de l'Italie — que, si, sur le domaine de l'art dramatique, on constate un louable effort pour se hausser à la grandeur des temps (et en font foi ici les œuvres, entre autres, de Sem Benelli, de Tumiati, de Bracco, de Niccodemi), il ne semble malheureusement pas qu'il en soit de même sur celui de l'art lyrique. Sera-t-il besoin de rappeler qu'à des époques dont le caractère était loin d'égaler en splendeur tragique la nôtre, les scènes lyriques italiennes retentissaient des puissantes inspirations de Rossini, que l'on y chantait les chœurs de la *Norma*, des *Horaces et Curiaces* de Mercadante, les duos des *Puritains* et de *Marin Faliero*, ce doge de Venise décapité en 1355, sans parler du cycle entier de Verdi, de *Nabucco* à *Attila*, à *Macbeth*, à la *Bataille de Legnano* ?

Or quelles sont les nouveautés que l'on nous offre aujourd'hui ? Des *Hirondelles*, des *Mouettes*, c'est-à-dire des scénarios stéréotypés et des mélodies mielleuses. Les œuvres des Grands sommeillent et l'on sert et ressert à un public insouciant la nourriture légère qui lui convient...

Il n'est que trop certain que la petite et gracieuse Arcadie de l'auteur de la *Cavalleria* ne saurait présenter matière à des développements musicaux bien simples. Mais, simple idylle, n'y avait-il pas lieu de la traiter, dans la composition, comme telle ?

Cependant le Maestro s'est borné à souligner, au moyen d'un

simple artifice, d'ailleurs souvent élégant et soigné, d'orchestration, la déclamation des divers personnages. Mais ceux-ci se réduisent à deux : « Elle » et « Lui ». Vainement chercherait-on ici la belle et séduisante mélodie de la *Cavalleria* et d'une autre œuvre qui mériterait d'être plus connue : *L'ami Fritz* ! Un thème comme celui de *Lodoletta*, pour mériter sa simplicité initiale, eût dû être traité à la façon d'un écrin de gemmes mélodiques et non point comme une longue série de déclamations souvent emphatiques et rarement sereines.

Toutefois cette composition ne serait pas de qui elle est, si elle ne présentait l'essence même de l'art mascagnien, qui réside en la parfaite maîtrise de tous les trucs du métier. Eu égard au peu d'ampleur d'une telle œuvre, on peut dire qu'il y a poussé à l'extrême sa connaissance des effets de théâtre, toujours sûrs d'agir sur des auditoires aussi mêlés que ceux des salles de spectacles italiennes. Du petit chœur des enfants, pompeusement baptisé *Sérénade des Fées*, à la mort d'Antonio et au transfert de Lodoletta dans le lit virginal, par quoi se clôt le premier acte, cette technique triomphe. Il en est de même au troisième, dans toute la scène de la venue soudaine et de la mort de l'héroïne. Le second acte est décidément le plus faible et l'on n'y trouve même pas l'un de ces hors-d'œuvre généralement destinés, en l'absence d'inspiration véritable, à distraire l'attention du gros public et l'illusionner sur l'indigence passagère de l'art de l'auteur.

L'interprétation n'intéresse guère le lecteur français. Elle a mérité les éloges de critiques assez délicats. Si l'on joue bientôt chez nous *Lodoletta*, nous pensons que le jugement qui en a été porté ci-dessus sera ratifié. En tout état de cause, il serait difficile de ne pas s'éjouir, — mais qui peut encore s'abandonner pleinement, dans notre grande et héroïque France meurtrie, à cette sorte de jouissances ? — à maints détails orchestraux, comme, par exemple, ceux qui accompagnent le cortège funèbre d'Antonio, la valse qui suit la trop bruyante bacchanale du troisième acte et, enfin, l'entrée inopinée de Lodoletta, ainsi que la scène mortuaire, si doucement soulignée par le *quartetto* orchestral.

CAMILLE PITOLLET.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Histoire

Auguste Gauvain : *La question yougoslave*. Avec 1 carte ; Bossard. 2 40

Littérature

Georges Casella : *Pèlerinages*; Payot. 4 50

André Geiger : *Gabriele d'Annunzio*; Renaissance du livre. 2 50

G.-P. Guinegault : *Deux poèmes en prose*. Illust. par l'auteur; Les Humbles. 1 50

Ouvrages sur la guerre actuelle

Ch. Daniélou : *Responsabilités et buts de guerre*, II ; Figuière. 6 »

Jules Dufour : *Dans les camps de représailles*. Préface de R. Doumic. Dessins de l'auteur ; Hachette. 3 50

José Germain : *Notre guerre*. Préface de Henri Barbusse ; Renaissance du livre. 3 50

Daniel Halévy : *Avec les boys américains* ; Berger-Levrault. 0 90

Gaston Jollivet : *Dix-huit mois de guerre*, juillet 1916-décembre 1917 ; Hachette. 3 50

Gaston Rageot : *Thomas Bartlett en France* ; Berger-Levrault. 0 90

— *Rapports des délégués du gouvernement espagnol sur leurs visites dans les camps de prisonniers français en Allemagne, 1914-1917*. Préface de M. J. Quinones de Léon ; Hachette. 4 »

Charles Stiénon : *Les Campagnes d'Orient et les Intérêts de l'Entente*. Avec 15 cartes ; Payot. 7 50

Henri Welschinger : *La protestation de l'Alsace-Lorraine les 17 février et 1er mars 1871 à Bordeaux* ; Berger-Levrault. 3 »

Poésie

Henri Auger : *La vilaine Allemagne* ; Daragon. 0 60

Daryl-Helm : *Préludes*. Préface de M. Anatole France ; Grasset. 3 50

René du Laz : *Voix entendues au champ de bataille* ; Figuière. » »

Suzanne Fournier : *Amour et guerre*. Préface de Paul Adam ; Figuière. 4 »

André Lebey : *Coffrets étoilés* ; Renaissance du livre. 3 »

Jacques Lefebvre : *Brumes et Roseaux* ; Figuière. 2 50

Gustave Rouger : *Les sept marches du temple*. Préface de la Comtesse de Noailles ; Fayard. 3 50

Roman

Henri Bachelin : *Le serviteur* ; Flammarion. 3 50

Emile Moselly : *Contes de guerre pour Jean-Pierre* ; Berger-Levrault. 0 90

Lucie Paul-Margueritte : *Le Singe et son violon*. Illust. de C. Martin ; Albin Michel. 4 50

Georges Villemier et Lise Andella : *Fleurs de printemps et feuilles d'automne* ; Bénard. 0 60

Willy et Jeanne Marais : *La virginité de Mlle Thulette* ; Albin Michel. 4 50

Jean Webster : *Papa Faucheux*. Trad. de l'anglais par Frances Keyzer ; édit. Lafitte. 3 50

Varia

Jean Saulnier : *Petit dictionnaire orthographique de poche* ; Edition franç., illust. 2 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Marie Lenéru. — Les Revenants. — Le Droit aux Vespasiennes. — Ham. — Camions. — Louis XVIII libérateur du territoire. — La Société des Concerts voyage. — La Sagesse de Renan. — La Conversation de M. de Talleyrand. — Les « Gloses » d'un affamé. — La Déchéance des études classiques aux Etats-Unis. — Un pacifiste patriote. — Eloge de la Segar. — Crozat. — Le Géant et les restrictions. — La Débâcle touranienne. — Les Nouveaux Macchabées. — Cuirs et Crépins. — Les fourmis parlent-elles? — Un Corot pour dix francs. —

La loi de Lynch. — Max Dauthendey. — Ulrike von Levetzow. — Ligue pour l'ordre naturel. — Une chirurgienne chinoise. — La Société Frédéric Chopin.

Mort de Marie Lenéru. — Marie Lenéru est morte à Lorient, sa ville natale, emportée, toute jeune encore, par une courte maladie. Cette très estimable femme de lettres s'en va ayant déjà fourni la plus belle carrière d'écrivain qu'on puisse rêver lorsqu'on est une créature humaine faible et désarmée en présence de la férocité des chers confrères.

Ce fut ici qu'elle tenta ses premiers essais sous le nom d'Antoine Morsain. Elle publia dans le numéro du 15 octobre 1905 du *Mercure de France* une étude sur *Saint-Just « professeur d'énergie »*, puis, comme suite à cette étude, dans le numéro du 15 janvier 1907, *Quelques antécédents de Saint-Just. Dossier disparu. Œuvres inconnues;* et, encore, sous le nom de Marie Lenéru, *Le Cas de Miss Helen Keller*, dans le numéro du 16 août 1908. Elle avait déjà écrit sa pièce : *Les Affranchis*, qui devait la faire connaître à la fois de tous les lettrés et du grand public par la voix autorisée d'Antoine, alors directeur de l'Odéon. Une page d'elle, un petit chef-d'œuvre, intitulée : *la Vivante*, présentée, anonymement, au concours du *Journal* pour le prix décerné à la meilleure nouvelle (cent vingt-trois concurrents.) obtint les suffrages après de violents débats, et Catulle Mendès, fervent admirateur des *Affranchis*, la reconnaissant enfin en décachetant l'enveloppe contenant son nom, s'écria, en s'adressant aux critiques ayant tenu bon pour l'anonyme : « Vous me sauvez du ridicule d'avoir méconnu cette femme de génie ». Le mot génie a donc été prononcé au sujet de Marie Lenéru dès ses débuts et par quelqu'un qui n'était ni son ami ni son admirateur « de zèle intempérant » puisqu'aussi bien il fallut lui arracher cette flatteuse sanction presque de force. Après *les Affranchis*, Marie Lenéru fit jouer *le Redoutable*, qui n'eût pas le succès que l'on en attendait. Aux Français, il y a à peine quelques mois, Mme Bartet incarna l'héroïne de la *Triomphatrice* sans pouvoir, malgré tout le talent déployé, imposer cette figure d'un monde spécial à un public de guerre ayant perdu de vue les discussions sur le féminisme et la littérature.

Que les œuvres de Marie Lenéru aient plu ou déplu au public des générales, sinon aux vrais lettrés, elles n'en demeurent pas moins écrites en un beau français : « celui de Renan ». Elles sont le gage certain d'un merveilleux équilibre entre ses travaux philosophiques et son cerveau de romancier. Cette femme, irrévocablement murée dans une tour d'ivoire qu'elle n'avait certes pas choisie volontairement comme retraite, mais dont elle acceptait noblement le fatal silence, voulait cependant s'entendre avec la foule, essayait, elle aussi, de rénover l'art théâtral tout en ignorant les fils bons conducteurs de son électrisation. Elle ne pouvait donc, ni ne désirait, sacrifier à ce qu'on appelle la scène à faire. Ses héros n'ont pas de nerfs, ne sont pas malades et paraissent froids, car ils sont d'une humanité épurée, très réelle, cependant vue à travers un tempérament inaccessible à certaines compromissions. Chose étrange, cette grande enfant infirme, cette jeune fille parfaitement innocente, n'inventait pas l'héroïne morbide ou énigmatique de tous les songes creux des femmes dites cérébrales. Elle présentait en liberté des gens normalement coupables ou ordi-

nairement contrecarrés par la vie et se servait de leurs passions simples pour arriver à la terrible complication du problème philosophique. Tout ce qu'on peut lui reprocher, c'est de monter plus haut que l'aventure. Elle eut peut-être le tort de voir, dans un couple de gens de lettres, en effet fort normal par son arrivisme bien mondain, les tribulations d'une femme de génie qui ne prouvait son génie que par le ruban d'une décoration officielle et la possibilité de gagner beaucoup d'argent. On fit une réception assez froide à ces gens d'avant guerre, qui poursuivaient leur petit rêve, leurs pauvres amours, leurs discussions et on aurait dû se douter que demain, après la paix, comme la mort ne les aura pas réduits, ils continueront, car l'humanité souffre, mais ne change pas... surtout l'humanité des lettres! Amie de la première heure de Marie Lenéru, de cette heure qui n'a pas la clarté de l'aurore et tient au contraire du crépuscule, pour sa cruelle incertitude, son entre *chien et loup*, je n'ai pas à me reprocher d'avoir été pour elle ce que M. Paul Souday dit dans son article de *Paris-Midi* du 25 septembre : « de ces admirateurs dont le zèle intempérant lui fut nuisible en proclamant à cor et à cris qu'elle avait du génie ». Justement comme j'étais de ceux qui redoutent le grand public et la grande critique pour les gens qui ont vraiment un peu plus que du talent, je m'étais permis de conseiller à Marie Lenéru d'opposer à la terrible invasion de la gloire vulgaire la barrière du livre. Si elle avait voulu écrire, du haut de sa tour d'ivoire, des ouvrages vraiment dignes de sa plume, elle aurait forcé l'admiration de tous ses lecteurs, grands lettrés ou méchants critiques, car nous ne possédons pas de femme philosophe douée, comme elle, de l'art de bien dire. Femme de génie, oui, je maintiens le mot, grand écrivain très français dans la plus belle des traditions et surtout, par-dessus tout, une âme pure, si naïve malgré sa puissance d'évocation, que bien souvent j'avais envie de la pleurer d'avance en la voyant courir si courageusement aux plus terribles des désillusions... De la pleurer d'avance?... je ne suis pas très sûre que la surprise d'avoir été si mal jugée ne soit pour rien dans sa mort! — RACHILDE.

§

Les Revenants. — Décidément, on rentre à Paris. Partout apparaissent ces revenants. Voici un petit dialogue comme on peut en entendre quotidiennement depuis quelques semaines dans les gares de Bretagne, du Midi, de Touraine, etc., vingt minutes avant le départ du train pour Paris :

— Madame, impossible d'enregistrer votre malle. Vous ne pouvez pas voyager avec plus de cinquante kilos. Elle en pèse 132.

— Mais, Monsieur, elle ne pèse pas plus que lorsque je suis partie, il y a trois mois.

— C'est bien possible. Mais depuis ce temps-là, les choses ont changé et un nouveau règlement est entré en vigueur.

— Monsieur, je vous en prie, enregistrez ma malle !

— Je ne suis qu'un modeste employé, Madame, et j'encourrais des sanctions si je faisais pour vous ce que je ne puis faire pour tout le monde.

—C'est trop fort ! J'étais tranquillement à Paris. J'avais l'intention de ne pas m'en éloigner durant tout l'été ou d'aller passer quelques jours dans la forêt prochaine. La bertha m'était indifférente; les gothas étaient un

sûr moyen de passer agréablement la soirée en compagnie de gens aimables. Mais, on m'a poussée à m'en aller. La presse s'y est mise, les conseillers municipaux, les députés, les sénateurs eux-mêmes ont mené cette campagne. On m'a engagée à quitter Paris en emportant le plus de choses possible et maintenant on me refuse de les rapporter. C'est injuste, inadmissible, horrible, j'aurai une crise de nerfs...

Voix du chef de gare :

— Enregistrez la malle ! Enregistrez la malle ! Je prends sur moi la responsabilité de cet enregistrement illicite. Mais qu'on n'entende plus la voix, grave, mais irritée de la Parisienne dont les vacances ont été trop longues.

A titre de curiosité, on peut rappeler ici que les Berthas qui « décongestionnèrent » la capitale commencèrent à tirer pour la première fois le 23 mars. Se peut-il que six mois aient passé ?

Aujourd'hui tout le monde respire, ceux qui avaient bouclé leurs valises ne se souviennent même pas que le souffle leur ait manqué, reviennent prendre l'air de Paris et s'y réinstaller.

Ces jours-ci le mouvement dans les gares a été considérable. Orsay, Austerlitz, Montparnasse, Lyon et Saint-Lazare ne connaissent plus certaines cohues, mais les voyageurs y sont toujours en foule et, chose curieuse, ils constituent un double courant d'activité, un va-et-vient dans les deux sens qu'il est facile d'expliquer : ceux qui ont anticipé sur le temps des vacances devancent leur rentrée. Quoi de plus simple ? « Nous revenons parce que nos affaires nous réclament et que c'est le moment de se remettre au travail. » Mais d'autres s'en vont en disant : « C'est à notre tour de partir. Maintenant que l'ennemi ne menace plus Paris, nous allons passer tranquillement à la campagne un octobre qui sera probablement délicieux, le temps ne sera pas trop lourd et les orages trop fréquents, l'automne est exquis à la campagne, nous reviendrons pour la mi-novembre. En tout cas il y aura de la place dans les hôtels et du pain chez les boulangers. » L'époque de la chasse a décidé en outre nombre de Parisiens à prendre le chemin des gares. Les munitions coûtent cher, mais il y a promesse de gibier et les guérets de la Sologne ne laissent pas d'être très fréquentés.

A l'époque où la capitale s'est vidée, on a évalué à 800.000 le chiffre des premiers partants. Aujourd'hui plus des neuf dixièmes sont revenus.

Rien que par la gare Saint-Lazare, Paris a « récupéré » de 9 à 10.000 voyageurs par jour du 31 août au 15 octobre, soit quotidiennement de 1500 à 2000 de plus qu'en période normale. Les stations et les plages de Normandie, les petits trous jadis pas chers de Bretagne ont du coup perdu une forte partie de leur clientèle. Pour les réseaux qui desservent l'Océan, la Méditerranée, le Midi, les chiffres sont sensiblement plus élevés et là également les grosses rentrées sont encore prévues pour le 15 octobre.

Quelques-uns de ceux qui reviennent rapportent des impressions provinciales d'une fantaisie assez divertissante et qui prouvent combien, même à notre époque où il est si facile d'être renseigné, la distance et l'imagination déforment les faits et les événements. Un voyageur venant de Bagnères-de-Bigorre nous dit que là-bas les autochtones n'ont pas cessé de parler de Paris comme d'une ville du front et presque comme d'une cité-

martyre. Beaucoup plus près de nous, et même à Orléans, les Parisiens ont été accueillis un peu comme des évacués; c'est en partie à cause des personnes nerveuses qui ont pu conserver en arrivant à la campagne un souvenir trop vif de leurs émotions de la veille. Mais alors que tout le monde rentre, celles-là même se demandent pourquoi elles sont parties. Et elles sont tentées de dire de celles qui les ont attendues. « Vous avez de la chance ne n'avoir pas quitté Paris ! Le séjour en province était insupportable cette année et tout y est naturellement hors de prix. Et puis, ne nous parlez pas du supplice d'attendre le communiqué, lorsqu'il apporte de splendides nouvelles de victoire ! »

§

Le Droit aux vespasiennes.

Orbec-en-Auge, 21 avril 1908.

A M. le Maire et MM. les Conseillers de la Ville d'Orbec.

Messieurs,

Les habitants du quartier de la Poissonnerie ont l'honneur d'informer M. le Maire et MM. les Conseillers municipaux de leur ville qu'ils viennent à nouveau solliciter de la bienveillance de ces Messieurs de lui donner satisfaction relativement à l'établissement d'un urinoir dans leur quartier dont ils sont privés depuis longtemps déjà près de la Poissonnerie.

Messieurs, pour le public qui fréquente généralement ce quartier journellement, pour les Dames et surtout pour les enfants qui l'habitent et y circulent, est-ce que là comme ailleurs la Pudeur due à chacun et à chacune ne l'exige pas ?

Voilà environ 3 ans une pétition de même nature fut présentée au Conseil Municipal. Elle était couverte de 18 signatures de commerçants et ouvriers qui tous d'un commun accord sollicitaient la création de l'urinoir en question, et on leur promit de le faire ; mais malgré la modique dépense que cela eût occasionnée on est encore à la promesse.

On a bien fait des dépenses pour d'autres urinoirs de la ville (même entourage galvanisé), mais notre quartier de la Poissonnerie a toujours été omis.

Vous permettez, MM., aux soussignés de demander pourquoi.

Ne payent-ils pas leurs patentes et leurs impôts communaux et départementaux comme le font leurs confrères qui habitent les autres quartiers ? Ils pensent bien que oui.

Ils ont droit au moins aux mêmes sollicitudes et aux mêmes égards que leurs confrères des autres quartiers, leurs besoins naturels et moraux étant absolument identiques et naturellement les mêmes.

Vous conviendrez donc, MM., que la réclamation qu'ils ont l'honneur de vous adresser aujourd'hui pour la 2e fois est d'une nature aussi légitime qu'urgente ; ils ajoutent aussi qu'elle est obligatoire, incontestablement pudique et d'un intérêt purement local. Aussi ils espèrent bien que M. le Maire et MM. les Conseillers municipaux de la ville d'Orbec auront à cœur de leur donner aussitôt que possible entière satisfaction en leur accordant l'établissement de l'urinoir sollicité.

Et dans l'espoir d'un accueil favorable ils ont l'honneur d'être de M. le

Maire et de MM. les Conseillers, les bienveillants patentés et aussi les chaleureux et dévoués serviteurs.

§

Ham. — Avant de quitter cette petite ville, les Allemands ont anéant son fameux château. Ils ont ainsi détruit les plus importants vestiges d'un passé dont s'enorgueillissait la petite cité.

Construit voici plus de quatre siècles par le comte de Saint-Pol, ce château servit de prison à Jeanne d'Arc, au prince de Condé, chef des calvinistes, et à mainte autre personnalité de marque.

Les quatre ministres de Charles X y furent détenus en 1830.

Mais l'épisode le plus romanesque qu'ait enregistré l'histoire locale fut l'évasion du Prince Napoléon après une captivité de six ans dans la forteresse.

C'est à Ham que naquit le poète poissard Jean-Joseph Vadé, un peu oublié aujourd'hui, mais qui connut son temps de gloire. C'était un ami du bon vin. Il hantait volontiers les cabarets sans en être pour cela moins recherché dans le grand monde. Il mourut à peine âgé de trente-sept ans. Ce qui est le bel âge pour un poète dont le caractère est jovial. Le joyeux enfant de Ham créa un genre à part, le genre poissard, en imitant le langage des halles. Ses opéras-comiques, ses parodies et ses chansons bachiques eurent une grande vogue que dépasse toutefois celle de la *Pipe cassée*, *poème épi-tragi-poissardi-héroï-comique*, des *Lettres de la grenouillère*, des *Bouquets poissards*. Il mérita le surnom de *Téniers de la poésie*. Mais ce Téniers-là, les Allemands n'ont pu se l'approprier comme ils ont fait des beaux Téniers du musée de l'Ermitage, à Pétrograde.

§

Camions. — Nous avons reçu la lettre suivante :

Monsieur le Directeur,

J'ai lu avec plaisir dans votre numéro du 1er septembre 1918 un de vos Echos intitulé *Camions*. Je m'attendais à ce qu'un jour on vous signalât les insignes dont se décorent les automobiles aux armées. Aussitôt l'idée m'est venue de vous signaler quelques-uns de ces insignes parmi ceux que je connais :

Il y a l'étoile, le lapin jouant de la flûte, une tête d'Alsacienne, la cocotte de papier, les quatre diables, les quatre as du jeu de cartes, le lion, le fantassin qui regarde en l'air un avion qui passe, le jocquey, le laboureur courbé sur sa charrue, deux enfants sous un parapluie vus de dos, deux (ou quatre) lapins sautant l'un par-dessus l'autre, un conducteur casqué au volant, la libellule, etc.

Il y avait un insigne curieux qui, je crois, a disparu : *la Liberté éclairant le monde*, reproduction de la colossale statue de l'entrée du port de New-York. Le premier camion représentait la terre au ciel bleu et sur le ciel des étoiles. Sur le deuxième camion même peinture avec en plus la lumière d'un flambeau qui monte derrière la terre et fait pâlir quelques étoiles. Sur les camions suivants apparaissent peu à peu le flambeau qui monte et efface les étoiles, puis le bras qui tient le flambeau, et la tête et le buste de la liberté. Ainsi jusqu'au vingtième camion sur lequel le tableau est complet, tableau au bas duquel on peut lire deux dates que j'ai oubliées. Ainsi, à mesure que les camions passent on voit comme dans un tableau cinématographique la Liberté se lever pour éclairer le monde.

Il est un insigne qui est assez populaire dans l'armée dont je fais partie, c'est le marteau. Je fais partie du groupe qui le possède, ou du moins de la seule section qui le possède encore. Comme nous en portons un à l'avant de la voiture, un autre sur le côté, un autre à l'arrière, on nous appelle « les marteaux » ou « la section des marteaux » ou « le groupe, la compagnie des marteaux ». On voit parfois des poilus ou des civils sourire ou se montrer du doigt notre marteau lorsque nous

passons sur les routes ou dans les villes. Ceux qui le voient pour la première fois ne peuvent s'empêcher de le remarquer tout haut lorsqu'ils passent auprès de nous : cela est même assez fatigant, de l'entendre toujours répéter. Certains conducteurs « marteaux » détestent franchement leur insigne et disent qu'il n'a été mis là que pour nous faire « repérer » par les gendarmes et les régulateurs. A moi il me plaît pour ce qu'il a d'original. On peut lui reconnaître de bon que les conducteurs de la section risquent moins de se tromper de route, vu que les gens remarquent facilement les marteaux et peuvent indiquer aux conducteurs par où leurs compagnons ont passé.

Particularité : le marteau n'est pas peint, c'est un vrai marteau en bois, sauf celui de l'avant.

On m'a dit que le capitaine qui a pris pour son groupe cet insigne avait autrefois choisi pour un autre groupe l'oie, qui vous a été signalée précédemment.

A remarquer qu'un groupe de camions automobiles comprend quatre-vingts voitures, divisées en quatre sections. Le groupe porte un insigne, lequel insigne prend une couleur différente ou une forme différente selon les sections. Ex. : les marteaux bleu, rouge, vert et jaune ; — l'étoile sur fond vert, rouge, jaune ou bleu ; le lapin dans un carré, un losange ou un rond ; etc...

Veuillez croire, etc...

PIER INÉZAUR.

Mais la lettre ci-dessous note que l'automobilisme militaire n'est pas seul à se parer d'insignes.

Monsieur,

Je m'amuse à compléter l'écho du *Mercure* du 1. 9. 18 sur les « camions » ; — non que je veuille ajouter à l'interminable liste d'emblèmes ou de marques choisies ou restant encore latentes dans l'imagination de nos automobilistes ou de leurs peintres.

Je veux vous dire seulement que les « voitures à pétrole » n'ont pas le monopole de ces signes : les fourgons et autres véhicules hippomobiles des « convois administratifs ou auxiliaires » chargés d'assurer le ravitaillement des troupes, ont leur sceau, où chaque division met son originalité : rose, chameau, paquet de carottes, sac pansu... ; une file de voitures que doublaient en hâte dernièrement, sur une route en pays reconquis, des camions de transport de troupes ou de munition d'artillerie affichait avec sage humilité : une tortue.

Je souhaite que ce convoi aille loin... et vous prie d'agréer, etc.

DROUET.

§

Louis XVIII libérateur du territoire. — Voici un siècle exactement, Louis XVIII, restauré et restaurant, travaillait à libérer le territoire encore occupé, à coups de millions distribués à ses restaurateurs.

En septembre 1818, le duc de Richelieu, « son ministre secrétaire d'Etat des affaires étrangères », était à Aix-la-Chapelle, et discutait avec le prince de Metternich-Winnebourg, « ministre d'Etat des conférences et des affaires étrangères de l'empereur d'Autriche, roi de Hongrie et de Bohême, etc. », le traité politique qui devait mettre fin à l'occupation du territoire français par les troupes étrangères, qui y campaient depuis 1815.

Le traité fut signé enfin le 9 octobre, ratifié à Paris le 13 ; et, le mois suivant, à l'ouverture de la session parlementaire, S. M. Louis XVIII pouvait tenir ce langage, auquel les événements actuels rendent un accent singulièrement émouvant :

« Nos troupes occupent toutes nos places. Un de mes fils, accouru pour s'unir aux premiers transports de joie de nos provinces affranchies, a, de ses propres mains et aux acclamations de mon peuple, arboré le drapeau français sur les remparts de Thionville : ce drapeau flotte aujourd'hui sur tout le sol de la France. Le jour où ceux de mes enfants qui ont supporté

avec tant de courage le poids d'une occupation de plus de trois années en seront délivrés, sera un des plus beaux jours de ma vie ; et mon cœur français n'a pas moins joui de la fin de leurs maux que de la libération de la patrie... »

§

La Société des Concerts voyage. — Pour sa seconde fois depuis sa fondation, en 1828, la vieille Société des Concerts du Conservatoire ne se fera pas entendre cet hiver à Paris. Elle part en tournée, et quelle tournée ! le Canada et les Etats-Unis tout entiers.

Jusqu'ici, la nonagénaire compagnie n'avait fait que peu de voyages. Avant la guerre, elle avait été jusqu'en Hollande. Son second voyage fut la traversée de Paris, en 1914-1915-1916, lorsque furent données les Matinées nationales, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne. La saison dernière, elle réintégrait son berceau, la salle des anciens Menus plaisirs du roi, rue Bergère ; cette salle si admirablement sonore, construite par Delannoy en 1807, et si archaïque en son décor pompéien Napoléon III (qui remplace une décoration premier Empire). La Société y a terminé, à Pâques, sa quatre-vingt-onzième « session ». Mais l'avant-dernier hiver, elle avait poussé jusqu'en Suisse, et, sous la direction de M. André Messager, elle y avait obtenu de remarquables succès, devant des auditoires qui ne juraient auparavant que par les kapellmeister allemands.

Patronnée par le financier Otto Kann, cette tournée américaine de la Société des Concerts du Conservatoire, — qui coûtera, dit-on, 700.000 francs au mécène transatlantique, — est assurée chez nos amis et alliés, non plus seulement de succès, mais de triomphes et d'ovations sans précédents dont les voyageurs et le chef qui les conduit rapporteront un inoubliable souvenir.

§

La sagesse de Renan. — « La gloire, dit un jour M. Renan, est le foin dont on nourrit les peuples. »

C'est Renan qui a parlé de « l'horrible manie de la certitude ».

« La beauté vaut la vertu », dit-il avec tranquillité.

Quelqu'un dit un soir à Renan : « Dieu existe-t-il ? — Pas encore », répondit-il.

§

La Conversation de M. de Talleyrand. — Si l'on cite beaucoup les mots de M. de Talleyrand, on a plus rarement parlé du ton de sa conversation. Voici là-dessus ce qu'écrivait en 1822 la duchesse de Broglie, fille de Mme de Staël : « J'ai dîné hier soir chez M. le duc d'Orléans, à côté de M. de Talleyrand. Il a été d'une grâce inimaginable pour moi. Il ne se donne pas la peine de cacher son but dans les avances qu'il fait aux gens, calculant qu'on se laisse tout aussi bien prendre, quand on a à se laisser prendre, en voyant le but qu'en le devinant. Il n'écoute jamais ce qu'on lui dit, et il fait des compliments très aimables sans changer l'expression de dédain qu'il a placée sur sa physionomie à tout hasard. Mais ce qui est singulier, c'est son sourire : il a une grâce tout à fait bizarre, il vient animer ce vieux visage tout ruiné ; et c'est comme un rayon de jeunesse et de grâce sur ses joues tombantes ; tout cela a une certaine séduction qui fait

deviner le charme qu'il a exercé. Il a si fort l'habitude d'être écouté et de dire des bons mots, qu'il répète quelquefois par distraction les paroles les plus insignifiantes, attendant l'exclamation. »

Cette habitude se rencontre aujourd'hui chez tel académicien dont les conversations furent recueillies par M. P... G....

§

Les « Gloses d'un affamé ». — Ce n'a rien de Verlaine, mais cela reflète assez bien la mentalité... d'estomac vide de ces excellents Viennois, lesquels ne sont pas loin de perdre actuellement la dernière bribe de « *Gemüt* » sauvée du grand naufrage de cette terrible guerre. Nous trouvons ces gloses dans l'organe socialiste de la capitale autrichienne, qui est certainement le seul à avoir conservé quelque bon sens : *Arbeiter Zeitung*, n° 188, *Morgenblatt*. En voici la teneur :

— Descartes a déduit : « *Cogito, ergo sum.* » De nos jours, il userait d'une autre formule : « *Je crève de faim, donc je suis !* »

— Il y a des années déjà que le comte Stürgkh lançait son fameux mot du « *vide clandestin* » de notre vie publique. Mais les braves Autrichiens n'en firent point cas. Ils continuèrent donc bravement, comme par le passé, à se refuser de voir ce qui crevait les yeux de l'univers. Malheureusement, le vide des cuisines, des marmites et des assiettes, lui, n'est nullement clandestin. Il ne serait cependant pas si colossal, si l'on eût, naguère, fait un peu plus attention à l'autre.

— Nos dessinateurs et nos peintres continuent à représenter la Camarde avec une faulx. Ne serait-il pas bientôt temps de lui substituer une faucheuse-moissonneuse ?

— Ça irait beaucoup mieux si les récoltes de nos champs arrivaient seulement à la moitié de celles de la Mort.

Avant-hier, en pleine rue, un gamin chantait :

Hé, hé, hé,
La faim nous fait « weh » !
Ni patates, pain, ni farines,
C'est la plus noire des famines....
Hé, hé, hé,
La faim nous fait « weh » !

Avait-il, par hasard, trouvé cela dans « *Les Belles rimes pour la Jeunesse* » ?

§

La déchéance des études classiques aux Etats-Unis. — Les classiques ne sont pas très demandés en Amérique à l'heure actuelle, si l'on en juge, du moins, par le rapport du président de *Harvard University* sur l'année scolaire 1916-1917.

Un cours sur Hérodote, Eschyle et Plutarque a attiré exactement *deux* étudiants. Un autre sur Thucydide, Aristophane et Euripide en a compté *six*, cependant qu'un troisième, impliquant à peu près le même programme — mais en y comprenant Sophocle, — en réunissait *vingt*.

Une série de conférences pour débutants en langue grecque a réuni *vingt-neuf* amateurs; une autre sur Platon, Lysias, les poètes élégiaques, iambiques et lyriques, alla jusqu'à *trente-deux* hellénistes.

Le latin, quoique plus heureux, a été loin, lui aussi, de réunir les auditeurs de naguère. Le cours le plus fréquenté fut celui sur Tite-Live, Térence et Horace, ainsi que quelques autres poètes. S'il compta *quatre-vingt-*

trois fidèles, il n'est que juste d'ajouter que, sur ce chiffre relativement important — pour une Université qui est à la fois la plus vieille (elle a été fondée en 1536), la plus riche et la plus célèbre des Etats-Unis — il y avait *soixante-quatorze* latinistes de première année, ou *freshmen*. D'ailleurs, un autre cours, confié au professeur ordinaire, et roulant sur Suétone, Pline et Juvénal, ainsi que Martial, n'attira que *quatorze* auditeurs. D'autres cours analogues en comptèrent.... *de deux à douze*.

§

Un pacifiste patriote. — Cela se passe en Amérique. M. Henry Ford a annoncé qu'il donnerait au trésor des Etats-Unis sa part des profits de la *Ford Motor company*. Les contrats de la *Ford Motor company* avec le gouvernement se montent de 300 millions à 500 millions de dollars.

On estime que la part personnelle que M. Ford remettra bénévolement cette année au trésor américain sera de 18 millions ou même de 30 millions de dollars.

§

Eloge de la Segar. — En ces temps où le tabac est peu abondant, les amateurs de cigares auront plaisir à lire cet éloge de « la segar » (cigare, en anglais, se dit *segar* ou *cigar*) prononcé par le duc de La Rochefoucauld-Liancourt, en 1795, pendant son voyage aux Etats-Unis.

« C'est, dit-il, une grande ressource qu'une segar. Il faut avoir voyagé en Amérique, dans les bois, y avoir voyagé seul pour les concevoir toutes; car ce qu'il y a de moins dans la segar, c'est le plaisir de fumer. Tout son avantage est moral. Etes-vous porté à l'ennui ? la segar vous occupe, et vous dissipe. Etes-vous enclin à l'humeur ? la segar en fait évanouir la disposition. Etes-vous harassé de questions saugrenues ? l'attitude de la segar vous dispense d'y répondre sans trop d'impolitesse. Ne trouvez-vous dans un mauvais gîte qu'à peine à manger, quand vous en auriez le plus besoin ? la segar trompe la faim et vous console. Etes-vous poursuivi d'idées tristes ? la segar vous plonge dans une abstraction qu'on appellera, si l'on veut, un état d'imbécillité, mais qui est bon, parce qu'alors c'est de l'engourdissement à la place de la peine. Enfin, avez-vous quelques souvenirs doux, quelque pensée consolante ? la segar vous y retient davantage, en vous ôtant toute distraction ; alors quelquefois elle s'éteint, et heureux celui qui, dans cette position, ne sent pas le besoin de la rallumer bien vite. J'en pourrais dire encore davantage ; mais en voilà assez sur la segar, à qui je devais bien ce petit éloge pour les services qu'elle m'a rendus. »

Nous réprouvons, bien entendu, le lapsus criminel qui fait dire à La Rochefoucauld-Liancourt que l'on peut « rallumer » la segar. Mais il n'est pas un chef de section, un commandant de compagnie ayant été obligé, en des moments difficiles, d'allumer une segar ou sa pipe pour se donner du calme ou une contenance, qui n'approuve les termes employés dans cette description des usages moraux de la segar.

§

Crozat. — A propos du passage récent, par nos troupes, du canal Crozat, on a rappelé, dans la presse, que ce canal tirait son nom d'un financier du XVIIIe qui eut la magnificence de le faire creuser à ses frais et d'en faire don à Louis XV.

Il y a peut-être quelque exagération dans cette assertion. Mais, d'autre part, le nom des Crozat est lié à tout un coin de Paris qui jouit de quelque célébrité, bien que, sur leur ancienne propriété, pas un bout de rue ne le rappelle.

Ce qu'on a appelé plus tard l'hôtel, voire les hôtels de Choiseul, n'était autre chose que la propriété du premier des Crozat; Crozat l'oncle acheta, au début du XVIIIe siècle, un ensemble de terrains, d'une superficie de 17,000 mètres carrés environ, que figurent actuellement les numéros 87 à 95 de la rue de Richelieu, limité au nord par le boulevard des Italiens, du passage des Princes jusque vers la rue de Grammont, pour descendre au sud jusque vers la rue Saint-Augustin actuelle.

Crozat le neveu hérita, en 1740, de cette immense propriété, complétée par une autre, située au nord du boulevard, et qui s'étendait vers la Grange-Batelière; un passage souterrain, autorisé en 1709, joignait, sous le cours ou boulevard, les deux tronçons de cette immense propriété. A sa mort, survenue en 1754, sa fille Louise-Honorine (déjà Choiseul par sa mère, et épouse d'un autre Choiseul, Etienne-François, le célèbre ministre), avait à son tour hérité de l'hôtel qui prit désormais le nom d'hôtel de Choiseul. Par lettres-patentes du 18 février 1780, Louis XVI autorisa le morcellement de cet hôtel; on perça sur son territoire les rues neuves Saint-Marc, d'Amboise, et celles qui avoisinent l'Opéra-Comique dont la construction date de ce temps. Un certain nombre de maisons de ce quartier portent encore la marque de l'époque. Le nom de Crozat se trouve donc associé à l'histoire de notre second théâtre lyrique. Il l'est aussi (toujours à travers le nom de Choiseul) à l'histoire de l'Opéra. Sur l'ancien domaine du financier, et dans une partie du second hôtel de Choiseul, s'installe, en 1820, l'Académie royale de musique, incendiée en 1875. Un ancien salon de l'hôtel, donnant sur la rue Chauchat actuelle, y avait été transformé en foyer de la danse. Un troisième théâtre, celui des Bouffes-Parisiens, situé passage Choiseul, rappelle encore le souvenir de cette famille, héritière des Crozat, et qui se trouve mêlée singulièrement à notre histoire dramatique.

§

Le Géant et les Restrictions.

M. Ferdinand Puttkammer, directeur d'une banque berlinoise, est un colosse mesurant 2 mètres 10 de hauteur et pesant 130 kilos. Eu égard à son état de diabétique qui comporte la défense de manger du pain, des pommes de terre, etc., il a à sa disposition une double ration de viande et une triple ration de matières grasses, soit, en tout, 400 grammes de viande et 240 grammes de matières grasses *par semaine*. Or, d'après l'expertise médicale, il lui faudrait 375 grammes de viande, 200 grammes de beurre et 3 ou 4 œufs *par jour*, pour bien se porter.

M. Puttkammer se procurait donc des rations supplémentaires par voie de commerce illégal. Il fut par suite condamné à 60 marks d'amende.

M. Puttkammer se pourvut en appel et demanda, à l'audience, la convocation de tous les juges et des membres du parquet de la circonscription judiciaire de Berlin pour être entendus, à titre de témoins, sur la question de savoir si *eux tous* ne sont pas aussi obligés, en raison de l'insuffisance de leurs rations, de recourir aux achats de denrées en fraude.

Le tribunal se refusa à montrer une telle curiosité, et confirma simplement la condamnation.

§

La débâcle touranienne. — Autrefois, M. Jean Richepin se vantait volontiers de son origine touranienne. C'est fini maintenant. Devenu poète national sans avoir de grands dons — et combien il faut l'en louer — pour la poésie officielle, le poète de *la Chanson des gueux* chante aujourd'hui « l'obstiné poilu », fait rimer plusieurs fois dans un quart d'heure « monde » avec « bête immonde », bref, il s'ennuye. Où est le temps — heureux âge — où il pouvait en toute innocence du cœur et croyant la chose possible parler dans un poème de « squelettes de phallus ». On était fort comme un Turc. Aujourd'hui il vaut mieux parler d'autre chose. La double défaite des Bulgares Turcomans et des Turcs de Palestine a ôté tout son charme à l'origine touranienne. Il n'y a plus qu'un académicien qui conserve quelque indulgence pour la Turquie, c'est M. Pierre Loti qui évoque parfois non sans plaisir Azyadé et d'autres fantômes d'Orient.

§

Les nouveaux Macchabées. — L'enthousiasme qui a marqué l'ouverture des bureaux de recrutement à Jérusalem et à Jaffa, pour l'enrôlement des Juifs de Palestine, destinés à renforcer les bataillons juifs envoyés par les Anglais, est significatif.

Le *Gehûd*, c'est-à-dire le régiment, est devenu ce qui offre désormais le plus d'intérêt dans toutes les classes de la population juive de Palestine.

Le mouvement des volontaires en Palestine commença quelques semaines avant l'arrivée de la commission sioniste et du « 1er bataillon juif » d'Angleterre.

Ce fut un mouvement spontané, dû surtout aux colons juifs d'origine russe, qui avaient senti que c'était le moment opportun pour délivrer leur pays de la domination ottomane.

La nouvelle de la déclaration de M. Balfour, favorable au sionisme, étendit le mouvement dont les protagonistes furent les jeunes gens juifs de Jaffa et des environs soulevés par l'enthousiasme d'un écrivain hébreu bien connu et nommé Smeliansky, qui est colon à Rehobott.

Les nouveaux Macchabées ont choisi les armoiries de Palestine, écu parti d'azur et d'argent (couleurs nationales juives) avec une bande bleu, blanc, rouge portant sur le tout le Magben David, triangles d'or croisés formant une étoile à six branches (ces triangles croisés timbraient l'écu du saint roi David).

§

Cuirs et crépins. — Rien de rare comme le cuir en Allemagne. Et il n'y a pas d'ersatz de cuir qui le vaille.

Dans les usines, la courroie de papier ne vaudra jamais la courroie de cuir. La semelle de bois est loin de valoir la semelle de cuir malgré toute l'ingéniosité déployée par les cordonniers d'outre-Rhin. Aussi le cuir fait-il l'objet des convoitises de tous les Allemands, riches ou pauvres, civils ou militaires.

Ainsi, certains wagons d'une ligne de chemin de fer britannique venaient

de transporter des prisonniers allemands dirigés sur la Hollande pour être ensuite rapatriés. Les employés anglais qui visitèrent les trains au bout du parcours découvrirent que leurs hôtes avaient, par manière d'adieu, coupé et emporté toutes les courroies des fenêtres.

Toutefois, le gouvernement allemand s'occupe autant que faire se peut de protéger tout ce qui étant de cuir a une valeur artistique. Le Musée du Cuir d'Offenbach (il s'agit d'un vrai musée allemand et non pas d'une opérette du second empire) s'enrichit chaque jour des dépouilles de nos musées, des collections privées des régions envahies, d'équipements de toutes les nations de cette guerre, etc. On vient d'y installer la collection Wassermann, qui comprend des étuis de toutes sortes, nécessaires de toilettes, boîtes à bijoux, en cuir, ouvrages français du XVIe et XVIIe siècles.

§

Les fourmis parlent-elles? — D'après de nouvelles recherches qui ont pris comme point de départ les travaux de l'entomologiste Fabre, on aurait trouvé le langage des fourmis qui consisterait en tremblements de leurs antennes sur la tête ou les antennes de l'interlocuteur.

On a pu distinguer douze vocables ou mouvements différents dans le discours des fourmis. Cette différence existe essentiellement dans le rythme des battements. Les fourmis peuvent exprimer la peur, la combativité, l'attention, la convoitise, la détresse, mais d'une façon très générale. Le langage des fourmis ressemble beaucoup à ce langage tanbouriné à grande distance qu'emploient les noirs sur le continent africain pour communiquer entre eux et dont plusieurs correspondants qualifiés ont entretenu ces temps derniers les lecteurs du *Mercure*. Au reste, l'alphabet Morse n'est que la représentation rythmique de coups frappés ainsi.

§

Un Corot pour dix francs. — On avait coutume de rire quand quelqu'un parlait de ce Corot trouvé sur les quais pour dix francs. Eh bien! il n'y avait pas là de quoi rire. Ce n'était pas une légende ou du moins un fait semblable s'est produit ces jours derniers. Un écrivain connu, M. Jean-Jacques Brousson, a trouvé à Paris, non pas sur les quais, mais dans une rue qui y mène, une toile de Corot qu'il a payée un prix dérisoire.

C'est une figure nue, d'un réalisme admirable, d'une pâte merveilleuse, profonde, chaude, avec des bleus sans langueurs, mais pleins d'une intense poésie. Au revers de la toilette, d'une écriture de l'époque, peut-être celle de l'artiste lui-même, on lit *Portrait de Mme Candu*. L'authenticité de la toile, est-il besoin de le dire, ne peut faire aucun doute. Ceux qui sont familiers avec la biographie de Corot savent que Mme Cundu dont il a aimé, et de la façon la plus chaste, immortalisé les charmes, était sa propriétaire et son amie.

§

La loi de Lynch. — L'origine de l'expression « la loi de Lynch » (*Lynch law*), méthode de justice condamnée par le président Wilson, est obscure.

On a bien trouvé trace de Lynch, maire de Galway, qui en 1493 jugea, condamna et exécuta son propre fils pour meurtre ; mais est-ce bien là l'origine de cette coutume américaine?

En 1842, le colonel William Martin écrivait dans son *Narrative of Frontiers Life*: « En ces temps-là [fin du xviiie siècle],il y avait un tas de gens de sac et de corde ramassés aux frontières qui gênaient beaucoup le pays par leurs vols. Pour les supprimer on forma des compagnies de *Regulators*. Ils suivaient une discipline militaire avec des officiers, etc. Ils avaient créé une cour de justice, avec 4 juges, hommes âgés. Les compagnies prenaient les criminels et les francs juges les condamnaient. Cette méthode fut créée par le colonel Charles Lynch de Bedfort-Courty (Virginie). Ils punissaient généralement de 39 coups de bâton. C'est là ce qu'au début on appela « loi de Lynch ».

Aujourd'hui, ces mœurs qui font qu'un groupe d'hommes peut s'ériger en francs juges ont disparu, même en Amérique.

§

Max Dauthendey. — Les journaux suédois rapportent la mort du poète allemand Max Dauthendey,qui, surpris par la guerre à Sumatra, dut y rester, car il n'avait aucun moyen de revenir en Allemagne.

Max Dauthendey était né en Franconie d'une famille d'origine française. Dauthendey dut se livrer à Java à de la propagande délictueuse, peut-être même à pire, car il fut arrêté et c'est comme prisonnier qu'il vient de mourir. Un des poèmes les plus connus de Dauthendey est celui qu'il écrivit sur le naufrage du *Titanic* en 1913. Depuis, il eut l'occasion de chanter celui du *Lusitania*, mais il préféra s'abstenir.

§

Ulrike von Levetzow. — On vient de vendre,à Berlin, une collection de lettres de l'entourage de Gœthe. Une de ces lettres était d'Ulrike von Levetzow, le dernier amour de l'auteur de *Faust*. La lettre datée de mars 1893 a été écrite par la presque nonagénaire Ulrike à un de ses parents. Elle y parle d'un article illustré sur elle qui allait paraître et dont on lui avait montré les épreuves :

Les illustrations, écrit Ulrike von Levetzow, ne sont pas mauvaises au premie. coup d'œil, toutefois, si on les compare aux originaux, elle n'y ressemblent guère L'article est très flatteur pour moi, tout en contenant des inexactitudes.

Un peu plus loin, elle ajoute :

Le grand-duc de Weimar aurait très sérieusement voulu que j'épousasse Gœthe

§

Ligue pour l'ordre naturel. — Cette ligue prend pour devise : *Liberté, Responsabilité, Sincérité dans la Sécurité.*

C'est avec le minimum d'ingérence législative et administrative que la ligue veut poursuivre la restauration de l'ordre naturel.

La prédominance donnée à l'activité politique sur toutes les autres, et la prétention de ceux qui en vivent à assurer le bonheur et la prospérité des groupes humains soumis à leur direction, a paralysé l'évolution naturelle vers l'unification des conditions de l'Ordre dans l'humanité, vers une harmonie plus parfaite dans une diversité plus grande.

Des antagonismes artificiels, principalement nationaux, nés des mêmes causes, ont dispersé les éléments naturels de la solidarité économique, esthétique, intellectuelle et morale de notre espèce.

Erigés en véritables cultes, imposés comme des dogmes à des masses de plus en

plus considérables, servis par une science de mort qui met à leur disposition les procédés de contrainte et de destruction les plus efficaces, ces antagonismes ont abouti aux résultats que nous constatons.

Ainsi le triomphe de la recherche d'un Ordre artificiel sur les réalités de l'*Ordre Naturel* a-t-il abouti à cet état du monde où, malgré des possibilités de bonheur infiniment plus nombreuses qu'aux siècles passés, les peuples innocents voient leur vie, leur travail, leur épargne, leurs joies et jusqu'aux œuvres glorieuses de leurs ancêtres voués à la ruine ou exposés à une insécurité digne des temps les plus barbares.

Ainsi les fausses conceptions et l'ignorance des véritables conditions de l'Ordre ont-elles jeté le monde entier dans le plus effroyable des désordres.

Ainsi les populations d'un immense Empire européen se sont-elles vues acculées au choix entre l'impuissance de l'anarchie ou la puissance du sabre, qui l'une et l'autre fondent un ordre dérisoire en nivelant la Vie dans le néant matériel ou dans le néant moral.

Ainsi tous les êtres civilisés se voient-ils menacés du même sort, et n'ont-ils d'autres chances d'y échapper que la douteuse clairvoyance de discoureurs et de rêveurs se jetant à la tête des conceptions et des plans disparates et contradictoires, ou celle d'empiriques qui suivent à peine les événements sans parvenir à les dominer.

En ce péril, le salut de la civilisation réside dans l'impérieuse nécessité d'une réaction contre les préjugés de l'Ordre artificiel, et d'un retour aux conditions de l'*Ordre Naturel*.

§

Une chirurgienne chinoise. — Une jeune fille chinoise, Mlle Marthe Hauter-Hoa-Huig, qui avait étudié la médecine à Londres, vient de voir ses capacités officiellement reconnues et elle a été nommée chirurgien en chef de l'*Alexandra Hospital* à Brighton.

Le féminisme ne connaît plus de frontières. Mais qui aurait dit, au début de cette guerre, que les jeunes filles chinoises se mettraient à la chirurgie tout comme leurs compatriotes hommes du *jardin des supplices*, mais pour des fins beaucoup plus humaines ?

§

La Société Frédéric Chopin célébrera, le 28 octobre, le 69e anniversaire de la mort du célèbre compositeur et patriote polonais. Des discours seront prononcés, par MM. Camille Le Senne et Edouard Ganche, présidents de la Société. Des artistes de la Comédie-Française et de l'Odéon diront des œuvres de Slowacki et de Verhaeren.

Tous les admirateurs de Chopin sont invités à se trouver, à dix heures et demie, devant l'entrée principale du cimetière du Père-Lachaise.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

---

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Pau Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographie politique: Fernand Caussy
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique de la Suisse romande René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes: Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises: Michel Mutermilch
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

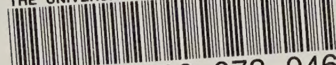
ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an............	32 fr.	Un an............	37 fr.
Six mois...........	17 »	Six mois...........	20 »
Trois mois.........	9 »	Trois mois.........	11 »

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.


THE UNIVERSITY OF ILLINOIS AT CHICAGO
3 8198 316 073 046


BOUND BY